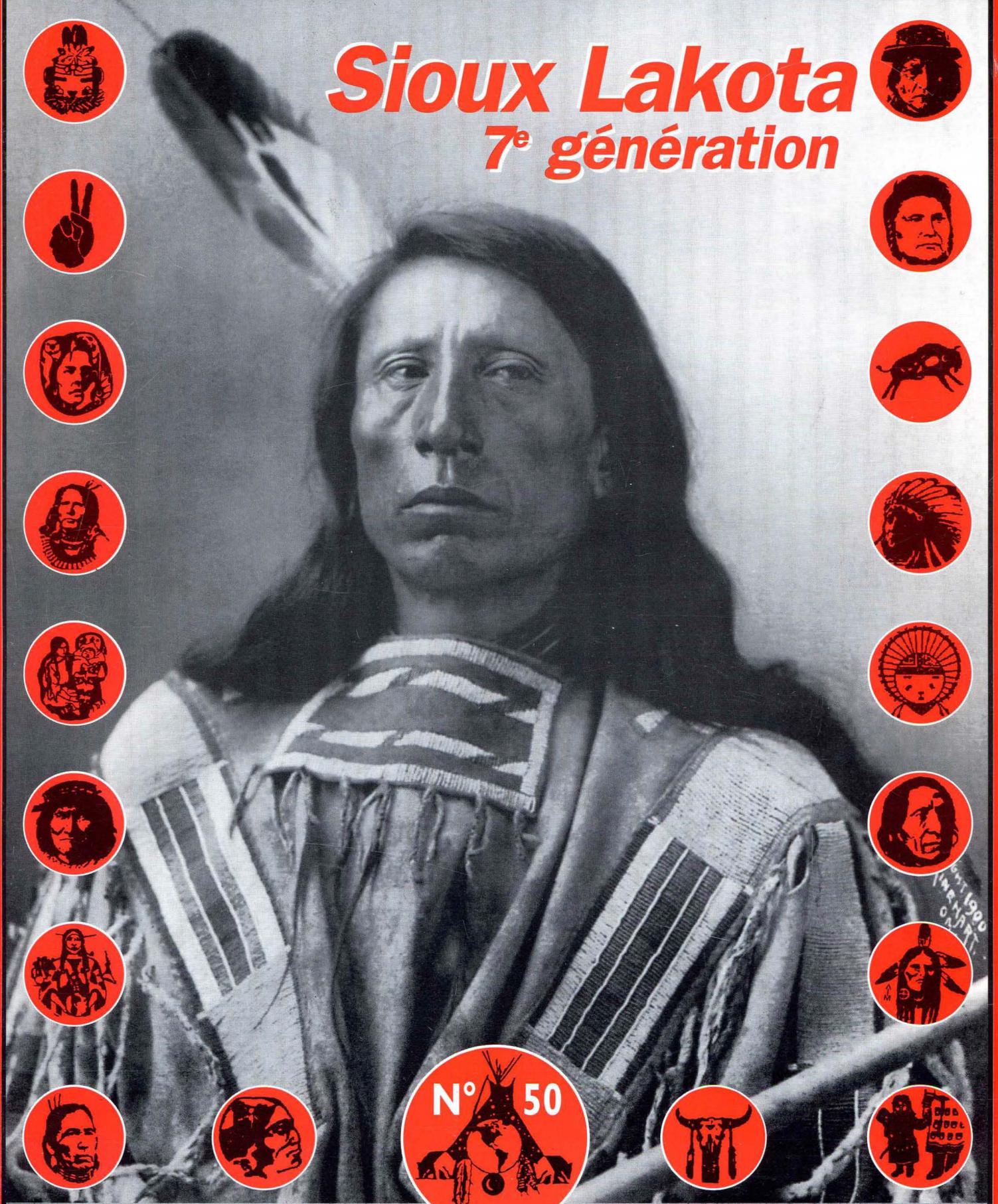


NITASSINAN

Sioux Lakota 7^e génération



Comité de Soutien aux

Indiens des Amériques

Nitassinan est une publication du **Comité de Solidarité avec les Indiens des Amériques**, association loi 1901. Notre objet est la solidarité avec les nations autochtones des Amériques. **Nitassinan** est l'un de nos moyens d'action. Nous sommes indépendants, auto-financés et tous bénévoles. Adhérer au **CSIA**, c'est s'engager aux côtés des nations amérindiennes ; s'abonner à **Nitassinan** c'est en outre participer activement aux campagnes de soutien.



Nitassinan n°50, simple
octobre - décembre 1997

Publication trimestrielle entièrement auto-financée par souscription, non subventionnée et à but non lucratif du CSIA (Comité de soutien aux Indiens des Amériques, Loi 1901)

Adresse courrier : **Nitassinan-CSIA, BP 317,**
75229 Paris Cedex 05, France

Directeur de la publication : Sylvain Duez-Alesandrini

Dépôt légal : 4^e trimestre 97

n°ISSN : 07586000

n° de commission paritaire : 666 59

Rédaction du volume : Sylvain Duez-Alesandrini, Monique Hameau, Céline Vaquer-Nos

Saisie : Sylvain Duez-Alesandrini, Arnaud Gabelli, Monique Hameau, Céline Vaquer-Nos

Secrétariat de rédaction : Dee Brooks, Laurent Connabel, Sylvain Duez-Alesandrini, Isabel Gonzalez, Caroline Grenot, Monique Hameau, Catherine Jeyakumar, Henri Manguy

Scans : Dominique Léonard

Mise en page : Yann Colin, Catherine Jeyakumar

Photo 1^{er} de couv. : Jack Red Cloud en 1900, photo de Frank A. Rinehart

Photo 4^e de couv. : enfant lakota dans son costume de danseur traditionnel, au Pow wow de Pine Ridge - © Pascal Mariller

SOMMAIRE

La nation sioux lakota	3
Un grand peuple des Plaines	4
La société traditionnelle	10
La spiritualité, la force du peuple	12
<i>Pte San Win</i> , la Femme Bison Blanc	15
Danses du Soleil sur Pine Ridge aujourd'hui	16
Protéger ou partager ?	17
L'enjeu majeur de l'éducation	18
Une société en crise	20
Retour aux valeurs traditionnelles	21
Autoportrait de Carole Anne Heart	23
Un traditionaliste au Conseil tribal, interview de Milo Yellowhair	24
Les Black Hills, le cœur de la nation lakota	27
Le Mont Rushmore, temple de la démocratie... ou de l'hypocrisie ?	29
Célébrer la résistance à Wounded Knee	30
Décret du Conseil tribal sioux oglala (22 janvier 1998)	32
Le retour du bison	33
Parlons (un peu) lakota	34
Bibliographie	36

bulletins d'abonnement et d'adhésion 37

ÉDITORIAL

Nitassinan CSIA a décidé de publier, chaque année, un numéro spécialement consacré à un peuple. Ce dossier complet traitera de l'histoire, des traditions et de l'actualité d'une nation ou d'une ethnie amérindienne... Une initiative qui vient répondre aux attentes exprimées par nos abonnés dans le questionnaire du printemps 1997.

Pour ce premier numéro, nous avons choisi un peuple très médiatique : les Sioux Lakota. Nous avons décidé de nous intéresser une nouvelle fois à cette nation et de réactualiser les informations parues dans le numéro 6 de *Nitassinan*. Nous avons voulu décrire la réalité historique et sociale de la nation lakota en dehors des mythes réducteurs. Ce dossier retrace le long cheminement d'un peuple, autrefois maître des grandes plaines, qui a résisté jusqu'au bout à l'invasion de son territoire. Après le massacre de Wounded Knee en 1890, les Lakota ont été contraints à la soumission. Le Cercle de la nation a été brisé, mais son existence en tant qu'entité distincte n'a pas été détruite. Les traditionalistes ont préservé leur langue, leur culture et leur spiritualité souvent dans la clandestinité.

En 1930, le sage lakota Black Elk avait prédit qu'à la septième génération le cercle se reformerait. Aujourd'hui, des signes montrent que la nation lakota est en train de se restructurer. Bien que les problèmes socio-économiques restent endémiques, les Lakota ont décidé de reprendre en main leur destinée en se réappropriant leurs valeurs traditionnelles et en se mobilisant pour la préservation de leur héritage et de leur spiritualité. En 1973, l'occupation de Wounded Knee marquait le renouveau de la résistance indienne. Un quart de siècle plus tard, la nation lakota a décidé de fêter les « vingt cinq ans de sa libération spirituelle et culturelle ». *Nitassinan* a tenu à lui rendre hommage et à célébrer une nouvelle fois sa force de résistance, incarnée par « l'esprit de Crazy Horse ».

Sylvain Duez-Alesandrini

Ce dossier est dédié à toutes celles et ceux qui ont lutté et donné leur vie pour que le cercle de la nation lakota se reforme : Anna Mae Pictou Aquash, Buddy Lamont, Frank Clearwater, Joe Stuntz Killright et la soixantaine de militants et supporters de l'AIM qui ont été lâchement assassinés sur la réserve de Pine Ridge de 1973 à 1976. Nous désirons également rendre hommage à Leonard « Gwarth-ee-Lass » Peltier, Indien chippewa/lakota, incarcéré depuis 23 ans, pour avoir défendu les Anciens, les femmes et les enfants du village d'Oglala.



Avis important !

Nous informons nos lecteurs et adhérents que nos réunions mensuelles sont dorénavant remplacées par une permanence hebdomadaire. Renseignez-vous en appelant le 01 43 77 05 80.

Nitassinan encourage la reproduction des articles publiés dans ses pages, à la condition de citer les sources (publication d'origine, auteur) et leur provenance (**Nitassinan** n°..., traducteur).

Les Sioux¹ s'appelaient entre eux Oceti Sakowin Oyate, le Peuple des sept feux², qui se divisait en 3 grands groupes :

1 - Les Teton/Lakota (Territoire traditionnel Dakota/Wyoming) qui comprennent :

- Hunkpapa (Ils campent à l'entrée). Réserve de Standing Rock (Sud et Nord Dakota)
- Oglala (Ils se dispersent). Réserve de Pine Ridge (Sud Dakota)
- Sicangu-Brulé (Cuisses brûlées). Réserve de Rosebud et Lower Brule (Sud Dakota)
- Minneconjou « Mnikwojupi » (Ils plantent près de l'eau). Réserve de Cheyenne River (Sud Dakota)
- Itazipco (Sans arc). Réserve de Cheyenne River (Sud Dakota)
- Ooenupa (Deux fois bouilli). Réserve de Cheyenne River (Sud Dakota)
- Sisasapa (Pieds noirs ou Blackfeet Sioux). Réserve de Cheyenne River (Sud Dakota).

2 - Les Santee/Dakota (3) (territoire traditionnel Minnesota) qui comprennent :

- Sisseton. Réserve Sisseton-Wahpeton (Sud Dakota)
- Wahpeton (Ils habitent sous les feuilles). Réserve Sisseton/Wahpeton (Sud Dakota)
- Wahpekute (Ils chassent sous les feuilles). Petites réserves du Minnesota
- Mdewakanton (Ils habitent le lac sacré). Réserves de Devil's Lake (Nord Dakota et de Prior Lake (Minnesota).

3 - Les Yankton/Nakota (territoire national Dakota) qui comprennent :

- Ankton « Iyanktonwan » (Ils habitent au bout). Réserve Yankton (Sud Dakota)
- Assiniboine (apparentés aux Yankton). Réserves de Fort Peck, de Fort Belknap (Montana) et en Alberta (Canada)
- Stoney (apparentés aux Yankton). Réserves en Alberta
- Yanktonnai « Iyanktonwanna » (Les petits Yankton). Réserve de Fort Peck (Montana).

Autres peuples de langue « siouane »

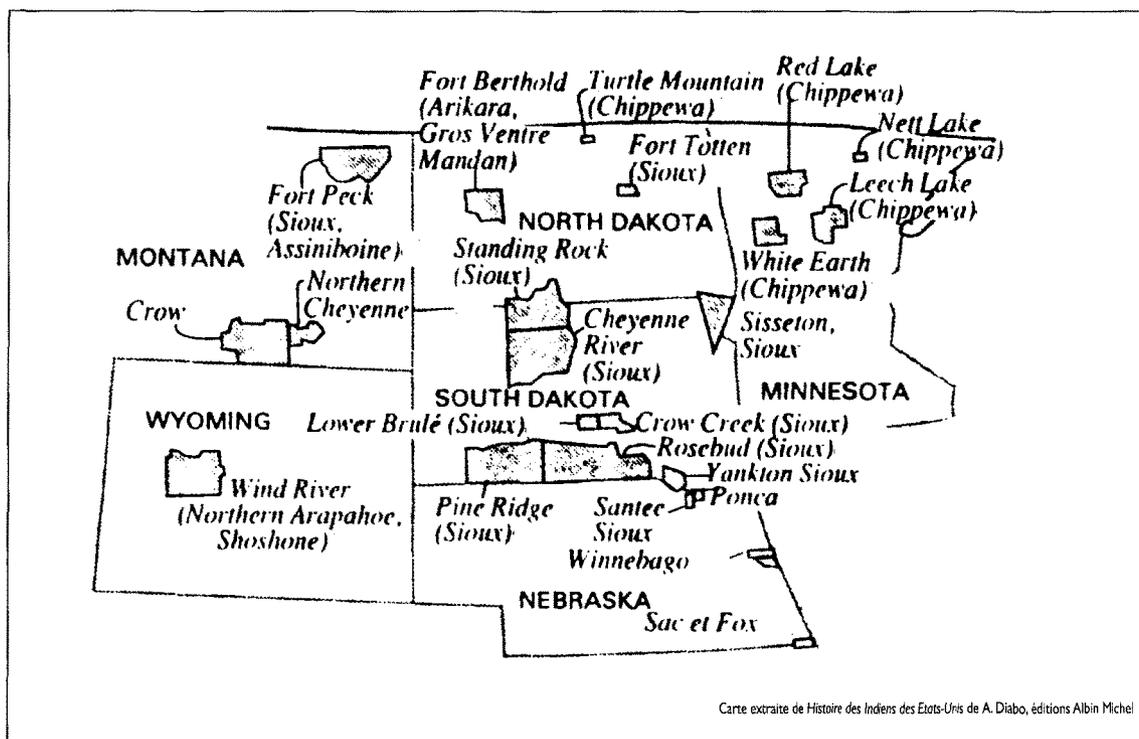
- Ouest et centre : Crow, Hidasta, Omaha, Ponca, Osage, Quapaw, Iowa, Oto et Kansas.
- Dans la basse vallée du Mississippi dont les Sioux seraient originaires : Catawba, Yuchi, Biloxi.

1. Sioux vient d'un mot chippewa signifiant ennemi.

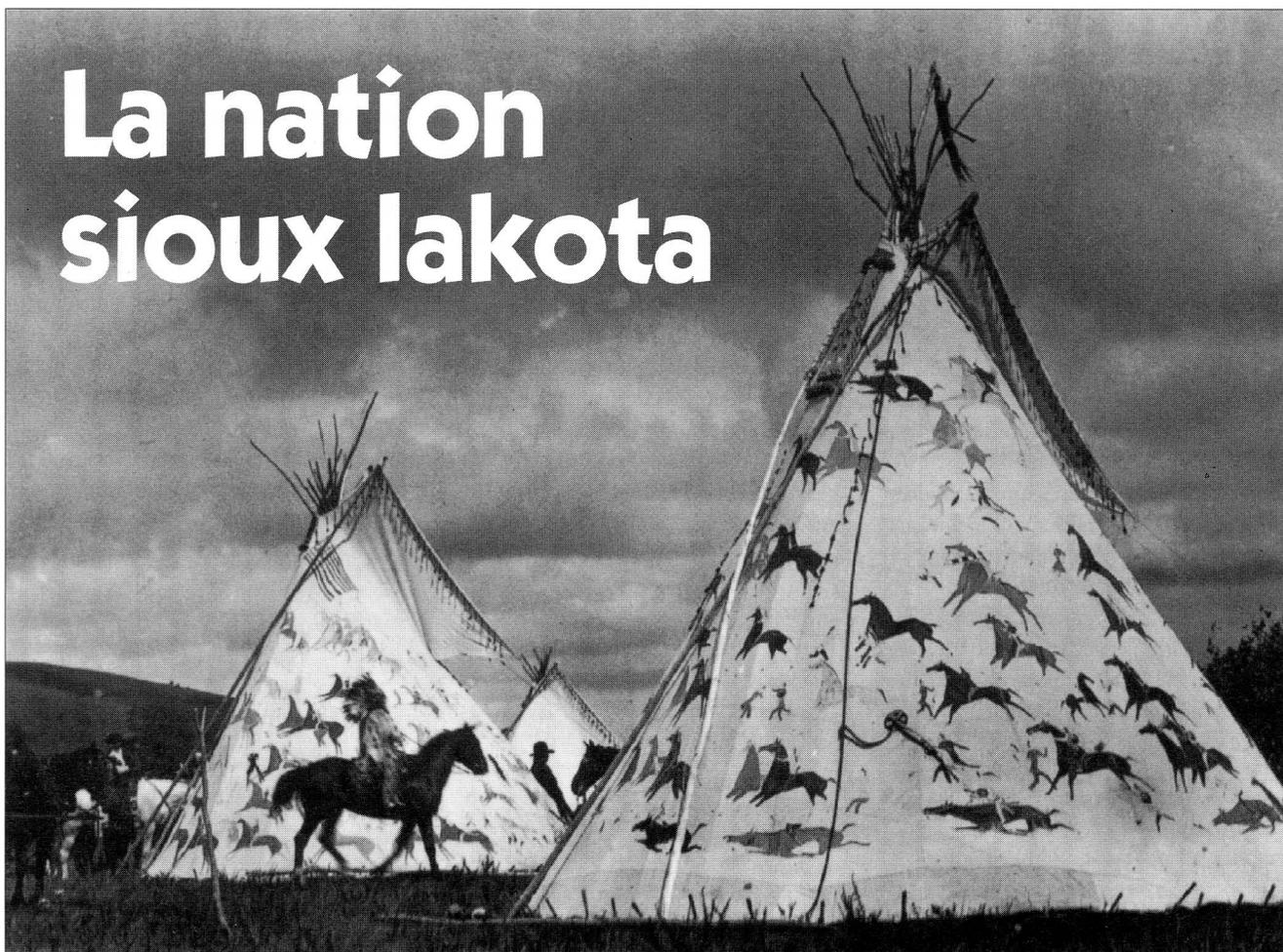
2. Les Teton/Lakota (bien que les plus nombreux) comptaient pour un seul feu les Santee/Dakota pour quatre et les Yankton pour deux. Teton se prononce « tison ».

3. Santee se prononce « santi » (on utilise habituellement l'orthographe anglaise).

situation des réserves dans le Middle West dans les années 1970



La nation sioux lakota



C'est dans la région des sources du Mississippi que vers 1680 des Jésuites français rencontrent les « Sioux », appelés ainsi d'après le nom que leur donnent les Chippewa, leurs voisins et ennemis. Eux-mêmes se nomment *Oceti Sakowin Oyate*, le Peuple des Sept Feux.

Les Sioux sont décrits comme puissants et redoutés à cause de leur nombre et de leur dynamisme, mais « ont la réputation d'être moins cruels que les autres Indiens ». Ils protègent une bande de Hurons poursuivis par les Iroquois et, en 1714, donnent asile aux Fox, leurs ennemis, pourchassés par les Français. Ils entretiennent cependant de bonnes relations avec les Français, missionnaires, marchands, coureurs des bois, souvent désireux de s'intégrer à la vie indienne. A cette époque, les Sioux sont des Indiens des bois et des rivières, pratiquant l'agriculture autour de villages constitués de grandes huttes rondes, installés le long des fleuves. Mais, dès les années 1660, des bandes sioux qui allaient devenir les grandes nations Lakota, aussi appelées Tetonwan, commencent à se détacher du groupe principal et à lancer des incursions vers l'ouest, poussant les Mandan, puis les Arikara vers le Missouri et se rapprochant des plaines à bisons. Les

Arikara constituent encore pour eux un sérieux obstacle, mais une épidémie de variole les anéantit, permettant aux Sioux de traverser le Missouri et leur ouvrant définitivement la route des grandes plaines.

Dès la fin du XVII^e siècle, des chevaux sauvages se sont répandus dans les prairies. Ce sont les descendants des chevaux espagnols échappés lors des expéditions dans le sud. Rendus à la rude liberté des plaines, ces chevaux prendront l'aspect un peu trapu, rustique et résistant du « poney indien ». Capturé, vendu, le plus souvent volé, le mystérieux animal gagne les Plainnes, permettant aux Lakota et aux Yankton, ainsi qu'aux Cheyenne, Arapaho, Shoshone, Crow et Blackfeet d'investir les prairies à bisons qui s'étendent jusqu'aux contre-forts des Montagnes Rocheuses.

Les villages de huttes recouvertes de terre, construits le long des cours d'eau, sont abandonnés. Le tipi (1), qui n'était qu'un abri d'été durant la période des chasses devient l'habitation de la famille. Le cheval assure des chasses faciles et abondantes, des déplacements aisés et rapides. Bien que les Minnecoujou (2) continuent pendant quelques temps à pratiquer l'agriculture sur les terres alluviales le long du Missouri, la

plupart des Lakota basent leur économie sur la chasse et la cueillette. Le bison devient pour eux l'élément économique et culturel majeur.

C'est vers le milieu du XVIII^e siècle que les Lakota chassent les Crow du massif des Black Hills et les repoussent vers le nord, tandis que les Kiowa, après avoir résisté aux Lakota jusqu'en 1770, s'éloignent vers les plaines du Kansas où ils feront alliance avec les Comanche.

On ne sait quand les Cheyenne et leurs amis arapaho sont arrivés dans la région des Black Hills, venant aussi de l'est. Il est probable qu'à une certaine époque, ils ont combattu les Lakota. Mais dès la fin du XVIII^e siècle, les trois nations sont étroitement liées.

A cette époque, *Oceti Sakowin Oyate*, la Grande Nation Sioux, dont les territoires s'étendent du Minnesota au Wyoming, est la nation indienne la plus puissante d'Amérique du Nord.

Monique Hameau

1. Tipi : mot sioux signifiant « ils habitent ». Il s'agit d'une tente conique faite de peaux de bison posées sur une armature de perches.

2. Minnecoujou (Mnikowojupi) signifie « ils plantent le long de l'eau ».

Jusque dans les années 1830-1840, l'Ouest demeure le domaine des Indiens et des bisons. La déportation des tribus de l'Est vers le « Territoire indien » marque le peu d'intérêt que les Blancs portent à cette région jugée trop aride pour être cultivée.

Tout change en 1848 avec la découverte de l'or en Californie. Depuis Saint Louis, les prospecteurs et les colons commencent à s'élancer vers l'Ouest.

Des caravanes sont pillées par les Indiens qui convoitent les armes, les chevaux, les bestiaux que les Blancs apportent. Les Indiens considèrent cela comme une sorte de péage. Il faut préciser que les Blancs tirent systématiquement sur tous les Indiens qu'ils rencontrent, même quand ceux-ci s'approchent par simple curiosité.

Des commerçants nouent cependant de bonnes relations avec les Lakota. Sur la rivière Platte, là où les Indiens ont l'habitude de venir commercer, des marchands de fourrures ouvrent un comptoir qui prend le nom de Fort Laramie. Contre des peaux de castor, de loutre et de bison, les Lakota ont accès aux outils, étoffes, perles, ustensiles de toutes sortes, fusils, alcool. Les Oglala s'installent en grand nombre autour de Fort Laramie qui devient leur centre économique. Certains d'entre eux tombent dans la dépendance des produits européens, surtout de l'alcool. Ils seront les « traîne-autour-du-fort », comme les appelleront avec mépris les Indiens demeurés libres.

En 1841, deux chefs, Smoke et Bull Bear, se disputent la prépondérance au sein de la nation oglala. Alors que les partisans de Bull Bear rendent visite au camp de Smoke, de l'alcool est distribué. Bientôt, les hommes se querellent. Un jeune guerrier du camp de Smoke abat le chef Bull Bear d'un coup de feu. C'est Red Cloud. Ce meurtre provoquera un ressentiment qui persiste encore de nos jours et qui explique en partie les critiques dont Red Cloud a fait l'objet.

Incident à Fort Laramie

C'est en 1849 que le comptoir de Fort Laramie est fermé et transformé en fort militaire. En 1851, le gouvernement américain négocie le premier traité de Fort Laramie avec les nations indiennes des Plaines du Nord. Il s'agit d'assurer la sécurité des convois de pionniers sur la piste de l'Orégon. Les Américains s'engagent à payer ce droit de passage en marchandises et en argent. Les Indiens cessent donc de prélever l'impôt en nature sur les convois. Les Américains désirent aussi que les tribus cessent de se faire la guerre. Il va sans dire que cette

clause ne sera jamais respectée : les jeunes Indiens ne peuvent renoncer à la guerre qui assure la promotion sociale et entretient la fierté et la cohésion tribales. Cependant, à cette occasion, les Crow et les Lakota concluent une trêve qui durera plusieurs années.

Fort Laramie, 18 août 1854. Un camp de Brûlé (Sicangu) est installé près du fort. Les convois d'émigrants défilent sur la piste. Il advient qu'une vache s'échappe du troupeau d'un Mormon et s'élance dans le camp indien, semant la confusion. Un Indien l'abat. Le Mormon, s'empresse d'aller se plaindre au commandant du fort. Celui-ci, qui voit là l'occasion de mettre un peu d'animation dans la vie de la garnison, charge un jeune lieutenant de « ramener les sauvages à la raison ».

Le lendemain, le lieutenant se présente devant le camp avec trente hommes, deux canons et un interprète ivre qui ne cesse d'invectiver les Indiens. Le lieutenant, refusant les propositions d'indemnisation, exige que le « meurtrier » de la vache lui soit livré. Le chef Conquering Bear refuse. Perdant rapidement patience, le lieutenant fait tirer au canon sur le village, tuant et blessant plusieurs guerriers, dont Conquering Bear. Les soldats sont alors

balayés par la charge vengeresse des guerriers brûlé, selon le récit de Jim Bordeaux, un commerçant français témoin de la scène.

Cet épisode de « la vache du Mormon » marque le début de la guerre dans les plaines du Nord, une guerre qui durera trente-six ans pour se terminer dans la neige ensablantée de Wounded Knee.

L'agression contre les Brûlé ne peut rester impunie. En novembre 1854, le jeune chef Spotted Tail (Sinte Gleska) attaque une diligence sur la piste de Laramie. Deux des occupants sont tués et les Indiens s'amuse à disperser les 20 000 dollars de billets verts qui se trouvent dans les bagages.

Le 3 novembre 1855, le général William Harney attaque le village du chef brûlé Little Thunder installé à Ash Hollow, Nebraska, un endroit que les Lakota appel-

lent « Eau Bleue ». Les soldats tuent et mutilent cent trente-six Indiens dont beaucoup de femmes et d'enfants et emmènent soixante-dix prisonniers.

Guerre ou négociations ?

Quelques jours plus tard, Spotted Tail, Little Thunder et plusieurs guerriers se présentent à Fort Laramie, entonnant leur chant de mort. Ils viennent se livrer pour obtenir la libération des captifs. D'abord menacés de pendaison, ils seront gardés deux ans prisonniers avant d'être libérés.

Le 29 novembre 1864, plusieurs centaines de Cheyenne du Sud sont massacrés à Sand

Un grand



Les combats acharnés que les Lakota, avec leurs alliés cheyenne et arapaho, ont menés pour la défense de leurs terres et de leur mode de vie, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, ont été largement popularisés par le cinéma et la littérature. Ils constituent l'essentiel de l'Épopée de l'Ouest et, pour beaucoup, symbolisent la lutte de tous les Indiens d'Amérique contre l'invasion blanche. Qui ne connaît Sitting Bull, Crazy Horse, Red Cloud ?

Creek, Colorado, alors qu'ils se trouvaient sous la protection du drapeau blanc.

Le massacre de Sand Creek est un choc pour tous les Indiens. Les « Dog Soldiers » cheyenne qui combattent dans le sud reçoivent l'aide des Lakota conduits par Red Cloud, le chef oglala. En janvier 1865, les Indiens s'emparent de la petite ville de Julesburg, au Kansas. Mais dans les Plaines du Sud, les massacreurs de bisons sont à l'œuvre, encouragés au plus haut niveau. Les fermiers, les éleveurs blancs investissent les plaines et c'est un combat désespéré que mènent les Indiens.

Dans le nord, les Lakota vont bientôt devoir se défendre sur leurs propres terres. La vallée de la Powder River, les Black Hills et les Big Horn Mountains constituent leur domaine. En juin 1865, débute le tracé de

la piste Bozeman qui coupe le territoire lakota, le long des Black Hills. Red Cloud exige sa fermeture. Pendant les négociations, les Américains construisent trois forts pour protéger la piste. Les Lakota sont mis devant le fait accompli : les Blancs s'installent, tissent un réseau de pistes et de voies ferrées qui font fuir le gibier et amènent les colons par milliers.

Au printemps 1866, commence la guerre de Red Cloud. Le chef oglala a fait circuler une pipe de guerre parmi les Oglala, les Brûlé, les Minnecoujou, les Santee réfugiés de l'Est, les Cheyenne et les Arapaho. Tous l'ont acceptée et se sont mis sous son commandement. Sitting Bull, le chef hunkpapa, reste à l'écart, mais ses lieutenants Gall et Rain In The Face rejoignent leurs frères du Sud.

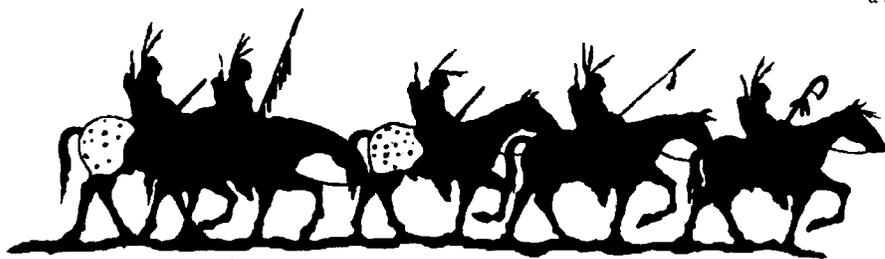
Une unité de commandement sous la responsabilité d'un seul chef de guerre est une situation totalement nouvelle pour les Indiens. La guerre de 1866-1868 représente un effort sans précédent. Plusieurs milliers de guerriers doivent être armés, nourris, soignés. Des camps de base sont aménagés, approvisionnés par des jeunes gens qui chassent, s'occupent des chevaux, réparent les armes, et où des femmes préparent la nourriture, fabriquent des cartouches, soignent les blessés. Des « traîne-autour-du-fort » servent d'espions aux combattants indiens. Mais les guerriers répugnent à s'éloigner trop des villages où vivent leurs familles, les laissant à la merci d'un raid de Crow ou de colons. Les hommes indiens, de moins en moins nombreux, ont du mal à faire face : chasser, protéger leurs familles et défendre leurs terres.

Les Indiens
atta-

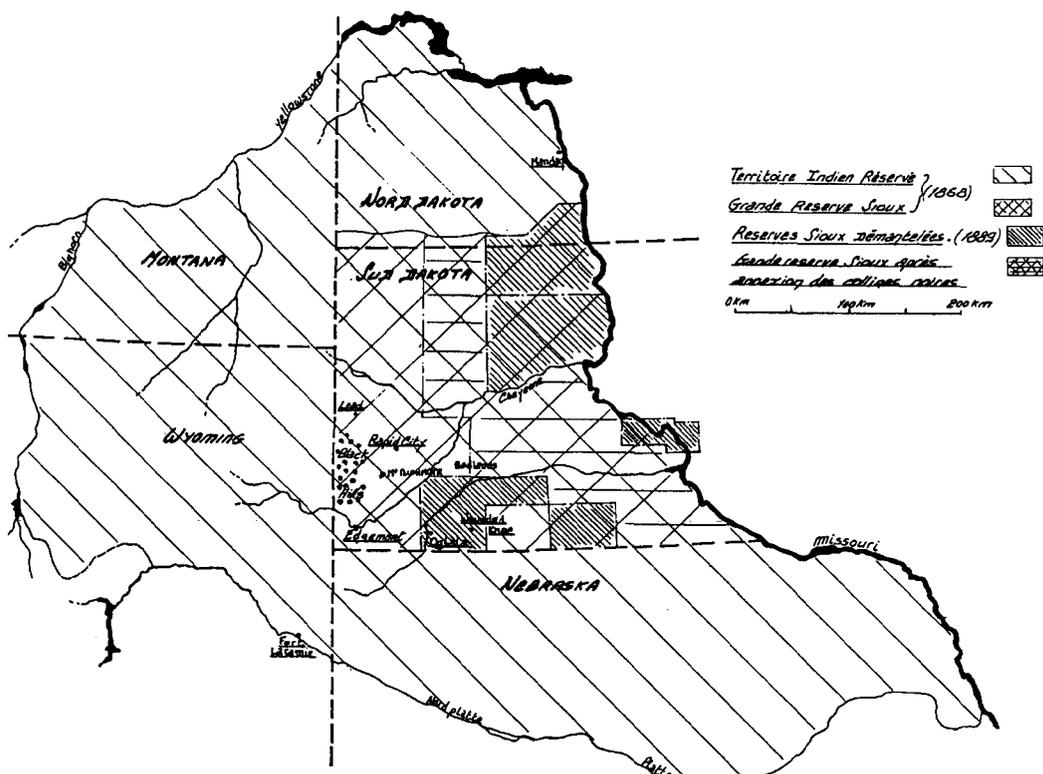
quent les chantiers ferroviaires de l'« Union Pacific », font dérailler les trains, coupent le télégraphe, dévastent des fermes et des ranchs, anéantissent des convois, tuant des centaines de Blancs, subissant aussi des pertes qu'ils ne peuvent compenser. Le 26 décembre 1866, le capitaine Fetterman et les cent hommes qui l'accompagnent, tombent dans une embuscade près de Fort Phil Kearny, sur la piste Bozeman. Un jeune guerrier se distingue par son courage et son habileté de stratège : c'est Crazy Horse.

Début 1868, le gouvernement, mis en difficulté, engage des pourparlers de paix. Certains de négocier en position de force, les Indiens acceptent ces offres, conscients de ne pouvoir poursuivre encore longtemps leur effort de guerre. C'est la première fois que les Lakota voient sur une carte leurs terres enserrées par une frontière. Alors que le Brûlé Spotted Tail signe le traité dès le mois d'avril, Red Cloud, voulant consolider sa victoire, n'accepte de signer qu'en novembre, après l'abandon par l'armée des forts de la piste Bozeman.

Le traité de Fort Laramie de 1868 reconnaît aux Lakota et à « tous les autres Indiens qu'ils voudront bien accueillir » un vaste territoire recouvrant à peu de cho-



peuple des Plaines



Les territoires sioux, du traité de Fort Laramie (1868) à la création du Sud Dakota (1889)

se près leur aire d'influence traditionnelle. Il s'appuie à l'est sur le Missouri, au sud sur la Platte et la Niobrara, il s'approche à l'ouest des Big Horn Mountains. Des annuités en vivres et en matériel divers doivent être versées aux Indiens à Fort Laramie. Les Lakota sont incités à s'initier à l'agriculture, à l'élevage, à envoyer leurs enfants à l'école. Les missionnaires font leur apparition. Une réserve est constituée, allant jusqu'au Missouri et englobant les Black Hills.

La terre n'est pas à vendre

Les terres au nord, à l'ouest et au sud constituent un territoire « non-cédé » sur lequel les Lakota et leurs alliés peuvent continuer à vivre, du moins « tant que l'abondance du bison y justifiera la chasse », une phrase lourde de menaces...

Red Cloud et la moitié des Oglala

s'installent autour de Fort Laramie qui devient le centre administratif de la réserve. Spotted Tail fait de même avec une partie des Brûlé. Les autres Lakota, avec les Cheyenne et les Arapaho continuent à vivre sur les territoires de chasse avec le Hunkpapa Sitting Bull, les Oglala Crazy Horse et American Horse et les Cheyenne Dull Knife, Little Wolf, Two Moons.

En 1874, une expédition conduite par le lieutenant colonel Custer découvre de l'or dans les Black Hills. La ruée des prospecteurs commence. L'année suivante, le gouvernement va s'efforcer de voler le plus légalement possible les Black Hills aux Indiens.

Une disposition du traité exige que toute cession de terre soit approuvée par les trois-quarts des hommes des tribus. Le gouvernement envoie des commissaires recueillir les signatures. Malgré des fraudes éhontées, on n'arrive qu'à 10 % du chiffre requis. Crazy Horse déclare : « On ne vend pas la terre sur laquelle le peuple marche ».

On fait pression sur les Lakota en réduisant les rations qui permettent aux tribus captives de vivre. Durant l'été et l'automne 1875, les deux-tiers des Lakota vivent hors de la réserve. En novembre 1875, à Washington, le président reçoit le rapport du commissaire Watkins qui décrit les tribus lakota comme « sauvages, hostiles, arrogantes, indépendantes, défiant l'autorité du gouvernement ». Il conclut : « A mon avis, il faut envoyer l'armée contre eux, dès cet hiver, le plus tôt sera le mieux, et les soumettre à coups de fouet. » Ordre est donné à tous les Indiens de rejoindre les agences avant le 31 janvier 1876, faute de quoi ils seront considérés

comme « hostiles » et traités en conséquence par l'armée. Pas un Indien ne bouge. Dès le mois de février, l'armée est en campagne. Les soldats abattent tout Indien rencontré, incendient les villages, laissant les hommes sans ressources, sans abri au cœur de l'hiver. Pourchassés, les clans se regroupent, se donnant de meilleures chances pour résister. Les combats et les massacres se succèdent. Le général Crook fait pression sur Red Cloud pour qu'il pousse ses hommes à s'engager comme éclaireurs.

Le chef oglala refuse. Son fils Jack est avec les rebelles, Red Cloud lui a confié sa carabine et sa coiffure de guerre.

Little Big Horn

A la mi-juin, Crook, qui a dû se rabattre sur des éclaireurs crow et shoshone, attaque un gros village sur la rivière Rosebud. C'est le camp de Crazy Horse. Le combat dure toute la journée. Les soldats décrochent. Le village est sauvé.

Un immense camp s'étend sur les rives de la Little Big Horn. Toutes les tribus sont réunies pour la Danse du Soleil (1). En ce 25 juin 1876, au moins 10 000 Indiens sont rassemblés. C'est là que le lieutenant colonel Custer vient les attaquer et qu'il trouve la mort avec les 264 hommes du 7^e régiment de cavalerie. Les Indiens savent que les soldats reviendront, toujours plus nombreux, et qu'ils ont vécu leur dernier été de liberté. Dès le lendemain, ils se dispersent.

La défaite de Custer éclate comme un coup de tonnerre au milieu des fêtes du Centenaire de l'Indépendance des États-Unis. La fin de Custer est qualifiée d'odieux massacre. Quand, en 1877, le Congrès décrète la confiscation des Black Hills, cela apparaît comme une juste punition.

Les Indiens fuient la vengeance de la nation américaine. Ils n'ont plus qu'une alternative : se rendre ou mourir. L'automne 1876, puis l'hiver 1877 sont pour eux une période de cauchemar.

L'armée américaine, instruite par des officiers prussiens, a beaucoup progressé en efficacité. Cette armée moderne, bien équipée, bien entraînée se lance à la poursuite d'une population affamée, épuisée, contrainte à une fuite incessante et qui ne combat que pour sa survie.

Au printemps 1877, Sitting Bull et Gall, avec les Hunkpapa et les Sans Arc, demandent asile au Canada et s'installent au Saskatchewan. En septembre 1877, ils donnent asile à deux cents survivants des Nez Percé de Chef Joseph.

En avril, Red Cloud va trouver Crazy Horse à qui il promet, de la part du général Crook, une réserve sur la Powder River. Le 7 mai, Crazy Horse fait sa reddition à

Fort Robinson, à la tête de douze cents Oglala affamés. Dans l'été, alors que Crazy



Sitting Bull

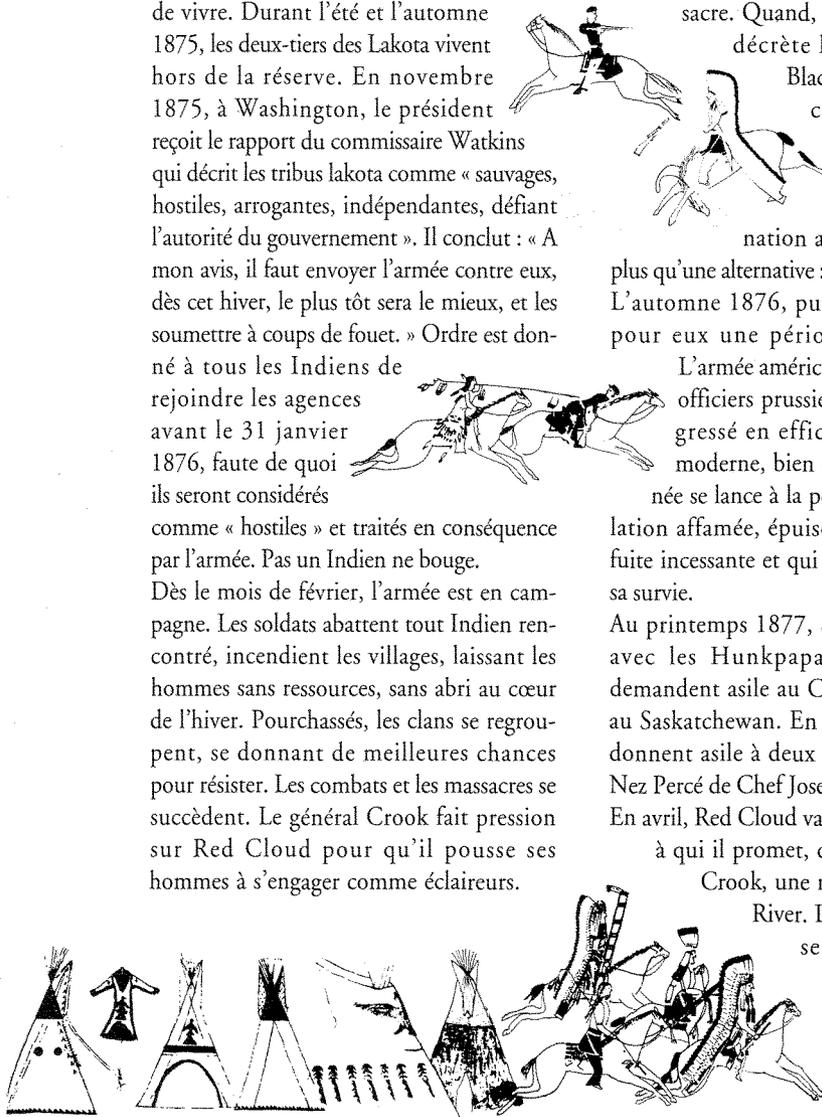
Horse doit subir les pressions de l'armée pour qu'il envoie des éclaireurs oglala contre les Nez Percé en fuite, le bruit court qu'il veut reprendre la lutte. Le 5 septembre, Crazy Horse est convoqué par le général Crook. On tente de se saisir de lui pour le jeter dans une cellule. Il se débat et veut fuir. Un policier indien le retient par le bras et un soldat le frappe de deux coups de baïonnette dans le dos. Crazy Horse meurt dans la nuit. La réserve sur la Powder ne sera jamais accordée. En octobre, les Oglala sont déportés à pied vers le Missouri. Un groupe réussit à fuir le convoi et à rejoindre Sitting Bull au Canada. Un an plus tard, les Oglala sont installés autour de l'agence de Pine Ridge, où ils vivent toujours.

Des îlots isolés au milieu d'un océan de Blancs avides.

Dans l'été 1881, Sitting Bull se rend. Spotted Tail, devenu l'ami des Blancs, est assassiné par Crow Dog. En 1883, il n'y a plus de bisons dans les plaines, on en dénombrait soixante millions, cinquante ans plus tôt. Les Blancs les ont tous tués.

La même année, sous peine de prison et de suppression des rations, toutes les cérémonies indiennes sont interdites, même les cérémonies privées, ainsi que les danses. En 1885, Buffalo Bill Cody commence à emmener des Lakota dans l'Est, puis en Europe pour figurer dans son « Wild West Show ». Sitting Bull participe à l'une de ces tournées.

Dès 1889, ce qui restait de la grande réserve Sioux après l'annexion des Black Hills est partagé en « six petits îlots isolés au milieu d'un océan de Blancs avides », comme le



dira Black Elk, quarante ans plus tard. Ce sont les actuelles réserves lakota de Pine Ridge, Rosebud, Cheyenne River, Standing Rock, Crow Creek et Lower Brûlé.

Les années 1888, 1889 et 1890 connaissent des sécheresses catastrophiques. Des tempêtes de poussière détruisent les champs d'où les Indiens sont censés tirer leur subsistance. Les rations sont réduites. La famine réapparaît. Les Blancs accusent les Indiens de paresse. Certains pensent que ces épreuves sont nécessaires pour leur apprendre la dureté du travail et l'humilité.

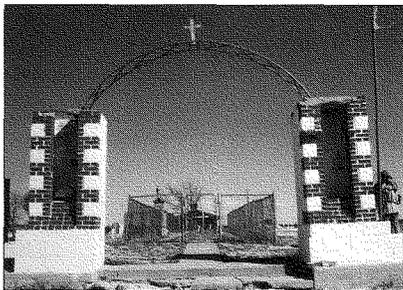
Dans ce malheur absolu, une lueur d'espoir apparaît. Dans les montagnes de l'Ouest, un Indien païute enseigne une cérémonie de danses et de chants qui doit faire renaître les morts, ramener les bisons dans les plaines et restaurer l'ancien mode de vie. Quand les Lakota en entendent parler, les Païute, les Shoshone, les Arapaho dansent déjà la Danse des Esprits. Les Lakota envoient deux émissaires pour rencontrer Wowoka, le prophète. Au printemps 1890, seuls quelques opposants déterminés dansent. Comme un feu de prairie, la danse se propage et l'espérance renaît. À l'automne, les trois-quarts des Lakota participent aux cérémonies. Ils dansent presque sans discontinuer, avec passion, comme s'ils voulaient hâter leur délivrance.

Wounded Knee , 1890

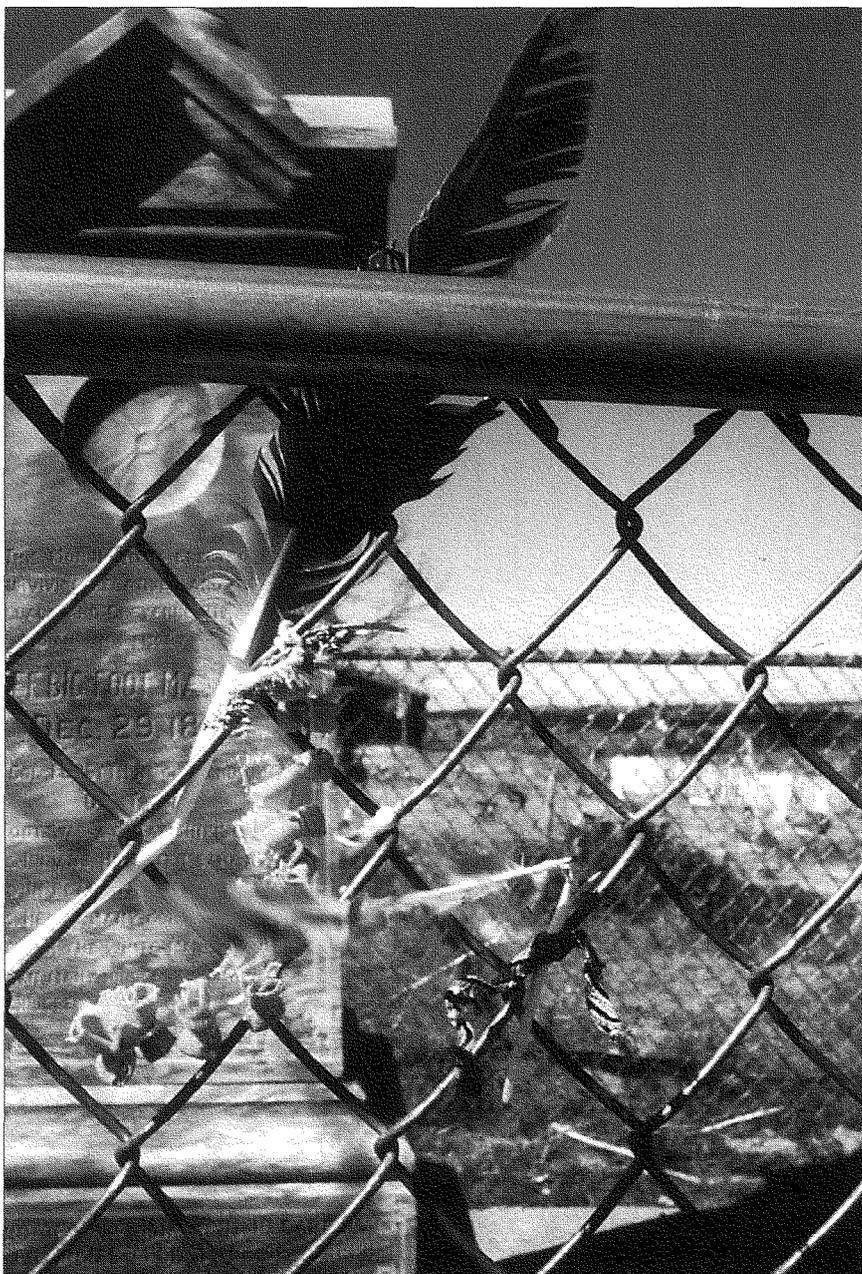
Les Blancs s'inquiètent. Armées par les autorités, des milices se forment et attaquent des rassemblements de Danseurs des Esprits. En décembre, l'armée investit Pine Ridge. Les Danseurs des Esprits se cachent dans des lieux secrets. Le 15 décembre 1890, sur la réserve de Standing Rock, Sitting Bull est tué lors d'une tentative d'arrestation par la police indienne.

Le 17 décembre, plusieurs centaines de Minnecoujou conduits par le chef Big Foot partent en direction de l'agence de Pine Ridge, à 350 km au sud, pour se mettre sous la protection de Red Cloud. À la hauteur de Bridger, ils sont rejoints par une cinquantaine de Hunkpapa en fuite après la mort de Sitting Bull.

Cimetière de Wounded Knee



© Barbara Timm



© Barbara Timm

Offrande devant le mémorial de Wounded Knee

Le 28 décembre, près de Porcupine, les fugitifs rencontrent, pour leur malheur, des éléments du 7^e de cavalerie, le régiment de Custer reconstitué. Les soldats emmènent les Lakota à Wounded Knee Creek. Le lendemain matin, on désarme les hommes. Un coup de feu est tiré accidentellement. C'est le signal du massacre. Les quatre mitrailleuses Hotchkiss abattent trois cents Lakota, surtout des femmes et des enfants. Les morts, dépouillés de leurs vêtements, sont jetés dans une fosse commune.

C'est le dernier massacre, celui que les Lakota ne pourront jamais oublier.

En janvier 1891, vingt-sept leaders de la Danse des Esprits dont Kicking Bear et Short Bull, sont gardés prisonniers à Fort Sheridan, Illinois. Ils sont libérés au bout de quelques mois à condition de s'engager dans

le « Wild West Show ». L'un d'eux, Lone Bull, est kidnappé pour être montré dans un cirque. Durant sept ans, il sera exhibé dans une cage, enchaîné, désigné à la vindicte populaire comme « l'un des sauvages qui ont tué Custer ». Le public est invité à le lapider. L'une des pierres lui crèvera un œil.

Les Lakota s'efforcent de survivre. Ils réussissent à retarder les effets dévastateurs de la loi de Lotissement des Terres Indiennes de 1887 (Loi Dawes) qui partage les réserves en propriétés privées afin de faire des Indiens de petits fermiers. Ces terres doivent être gardées au moins vingt-cinq ans par leurs propriétaires. Mais dès 1906, l'autorisation est donnée aux Indiens de vendre leurs terres et le démantèlement des propriétés indiennes commence. La misère, la naïveté et la pression des Blancs sans scrupules

pules font que beaucoup d'Indiens se séparent de leurs terres.

Au début des années 1900, les Lakota s'essaient à un peu d'agriculture, mais beaucoup de leurs terres sont laissées en prairies. Ils se consacrent volontiers à l'élevage qui correspond davantage à leurs goûts et aux possibilités de leurs terres où l'herbe pousse mieux que le blé. Les Lakota possèdent des jardins, des basses-cours dont s'occupent les femmes. Les hommes chassent un peu. Ceux qui n'ont pas de ferme exercent des métiers saisonniers. Ils travaillent dans les ranchs, dressent les chevaux. Ils se mettent à la construction, apprennent la mécanique. Vers 1915, ils possèdent un beau troupeau de bovins et de chevaux dont ils s'occupent en commun. Un commissaire aux Affaires Indiennes intelligent avait reconnu qu'ils devaient développer une économie fondée sur l'élevage. C'est leur période la plus heureuse depuis qu'ils vivent sur les réserves.

En 1917, le gouvernement oblige les Lakota à vendre leurs troupeaux et à cultiver des céréales sous le prétexte que l'Amérique manque de blé, comme si les récoltes de quelques Lakota sur leurs terres infertiles allaient sau-

ver l'Amérique d'une pénurie d'ailleurs totalement illusoire. En 1920, les cours du blé s'effondrent. La perte de leurs troupeaux est un coup terrible pour les Lakota.

Les Lakota délaissent de plus en plus l'agriculture. Beaucoup louent leurs terres à des Blancs. La misère, le chômage, le découragement ne feront que s'accroître avec la crise économique des années 1930. En 1924, la citoyenneté américaine est accordée à tous les Indiens des États-Unis, marquant l'achèvement de leur intégration à la nation américaine. En 1928, un rapport accablant sur la situation économique et sociale des Indiens est remis au Bureau des Affaires Indiennes. Le nouveau commissaire, John Collier, élabore une loi qui rompt avec la politique d'assimilation et d'individualisation forcées. La loi de Réorganisation Indienne de 1934 reconnaît la notion de tribu à laquelle elle accorde une sorte de personnalité morale. Les tribus se dotent de constitutions « démocratiques », de conseils tribaux élus. L'agent indien est supprimé, mais un représentant du Bureau des Affaires Indiennes est maintenu sur la réserve, supervisant les décisions du conseil tribal. Le lotissement des terres est interrompu et certaines sont même rendues aux Indiens. Les cérémonies indiennes sont à nouveau tolérées, bien qu'il faille attendre 1978 pour qu'une décision du Congrès reconnaisse le droit à la liberté religieuse pour les indigènes américains.

Dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les Lakota subissent le choc dévastateur de la modernité. Les solides maisons de ron-

dins que les hommes avaient construites sont dépassées. Il faut des maisons modernes, en matériaux légers et qui exigent de grosses dépenses de chauffage. Les Indiens ne construisent plus leurs maisons. Le Bureau des Affaires Indiennes fait appel à des entreprises blanches. Les femmes n'entretiennent plus les jardins, ne confectionnent plus les vêtements de la famille. A quoi bon, quand on a le supermarché ? Il faut de plus en plus d'argent pour vivre. Mais comment s'en sortir quand il y a de moins en moins d'emplois accessibles aux Indiens ?

Entre 1946 et 1954, de grands barrages sont construits sur le Missouri. Faut-il s'étonner si pratiquement tous ont été construits sur les bonnes terres alluviales des réserves de Standing Rock, Cheyenne River, Lower Brûlé ? Ces terres sous tutelle fédérale pouvaient être retirées aux Indiens par simple décision du Congrès.

Les Lakota sont durement touchés par la politique de relogement forcé des années 1960. De nombreux Lakota vendent leur terre, abusés par les spéculateurs et par le BIA (2) qui les « conseille ». Dès 1955, douze agents du BIA s'occupent exclusivement de la vente des terres des Lakota à des Blancs.

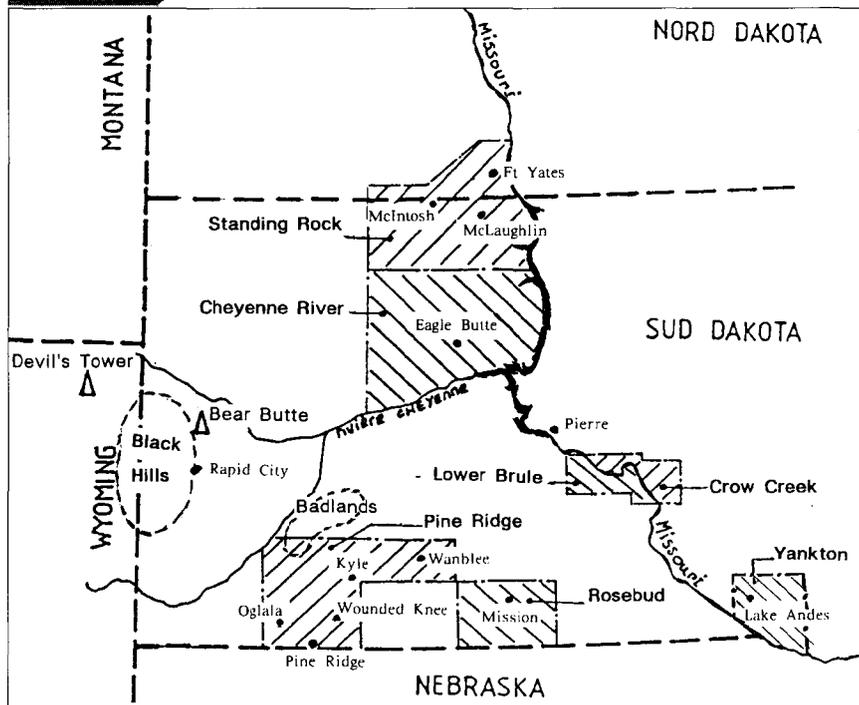
L'American Indian Movement

Les Indiens sans terre sont fortement incités à aller « tenter leur chance » dans les villes. On leur promet des emplois bien payés, des logements pimpants, pourvus du confort moderne. On donne au candidat au départ un billet de train et un petit pécule qui lui permettra de tenir quelques semaines. Les Lakota vont vers Rapid City, Pierre, Hot Springs, Denver. Le BIA veille à rendre les réserves invivables afin de décourager les Indiens d'y rester. Les routes, les maisons ne sont plus réparées, on ne construit plus.

Les Lakota ne trouvent pas en ville les conditions de vie agréables décrites dans les brochures du BIA. Ils logent dans des taudis. L'Indien est toujours embauché le dernier. Il n'a ni les connaissances professionnelles, ni le mode de vie adéquat pour s'en tirer dans le monde des Blancs. Beaucoup d'Indiens finissent dans la rue, dans les centres d'accueil des institutions charitables, dans les bars, voire en prison. Le taux de suicide est énorme, l'alcoolisme galopant, à la mesure de la déception et du désespoir. C'est en 1968 à Minneapolis que deux Chippewa, Dennis Banks et John Mitchell fondent l'American Indian Movement (AIM) qui se propose d'organiser la défense des habitants des quartiers indiens contre les exactions policières et racistes. Russell Means et ses frères, des Oglala, les



Les réserves lakota et yankton





Jeunes de l'AIM à Yellow Thunder Camp, au début des années 80.

© Michel Dubois

rejoignent bientôt. Leur volonté d'améliorer le sort des Indiens des villes est sous-tendue par la nécessité de se battre pour la culture et la spiritualité du peuple indien, pour la fierté d'être indien. Les raisons de lutter, ils iront les chercher sur les réserves, sur ces terres où vit le peuple traditionnel. Russell Means les emmène chez les siens. C'est auprès de Franck Fools Crow, né l'année du massacre de Wounded Knee, du vieil Henry Crow Dog, de Peter Catches, de Richard Moves Camp que les jeunes de l'AIM vont retrouver leur histoire, leur culture, leurs cérémonies sacrées, obtenir une consécration. Le mouvement acquiert ainsi une force et une légitimité sans pareilles. L'AIM étant un mouvement pan-indien qui essaime sur tous les États-Unis et le Canada, il a tout naturellement diffusé la culture et la spiritualité lakota, en particulier la Danse du Soleil.

En novembre 1972, c'est la « Piste des Traînés Violés » et l'occupation des bureaux du BIA à Washington. En février 1973, après l'assassinat impuni d'un jeune Oglala par un Blanc et les violentes manifestations indiennes autour du tribunal de la ville de Custer, un groupe armé de l'AIM décide d'occuper le village de Wounded Knee, lieu hautement symbolique. Après soixante et onze jours de siège et deux morts, les Indiens se rendent.

Wounded Knee, 1973

La terreur s'installe sur la réserve de Pine Ridge. Des dizaines de membres et supporters de l'AIM sont assassinés par des milices paramilitaires armées par le FBI. Le 26 juin 1975, deux agents du FBI sont abattus près d'Oglala, non loin d'un camp de l'AIM. Une chasse à l'homme est organisée par la police dans toute la région. Plusieurs

membres de l'AIM sont arrêtés, dont Leonard Peltier qui sera inculpé du double meurtre et condamné à une peine de prison à vie, à l'issue d'un procès truqué. Pour beaucoup d'Indiens, Peltier représente l'esprit de résistance des Lakota, l'esprit de Crazy Horse (Voir *Nitassinan* n° 32/33 et 39).

En 1986, des Lakota commencent une chevauchée du souvenir afin d'honorer la mémoire de ceux qui ont été assassinés à Wounded Knee en 1890 et de restaurer le cercle de la nation lakota. La chevauchée

Si Tanka Wokiksuye (le souvenir de Big Foot) part de Grand River où est mort Sitting Bull pour arriver à Wounded Knee. Au matin du 29 décembre 1990, les Lakota ont célébré au bord de la fosse commune du cimetière de Wounded Knee le rituel de « libération des âmes », une cérémonie de deuil qui n'avait toujours pas pu être accomplie pour leurs ancêtres assassinés cent ans plus tôt. Le cercle brisé de la nation lakota était restauré. Depuis deux ans, de jeunes cavaliers lakota, les *Oomaka Tokatakiya* (Future Génération) succèdent à leurs aînés et perpétuent le souvenir.

Monique Hameau

Principales sources : Les Indiens d'Amérique du Nord, *George Catlin* ; Histoire des Indiens d'Amérique du Nord, *Angie Debo* ; Les Sioux *Royal Hassrick* ; Nous, les Dull Knife, *Joe Starita*, éditions Albin Michel - Enterre mon Cœur à Wounded Knee, *Dee Brown*, éditions Stock - Lost Bird of Wounded Knee, *Renee Samson-Flood*, éditions Scribner

1. voir page 12
2. Bureau des Affaires Indiennes

Sur la route de Wounded Knee...



© Barbara Timm

La société traditionnelle

Mitakuye Oyas'in (Ils sont tous mes parents). La formule revient à la fin de chaque prière lakota. Leur vie était fondée sur la notion de parenté étendue avec ceux de la tribu et tous les êtres vivants de la création. Ce sentiment de parenté assurait la cohésion tribale, unissant les Lakota au monde qui les entourait.

Les Lakota s'adressaient tout naturellement aux autres en termes de « frère », « sœur », « père », etc. Un étranger, un prisonnier par exemple, pouvait vivre dans la tribu et y être adopté dans une famille. Sitting Bull avait adopté comme frère un jeune guerrier assiniboine qui, lors d'un combat, s'était montré particulièrement courageux. Il lui avait donné le nom de son père, Jumping Bull. La cérémonie d'adoption, *Hunkacagapi* (Ils font des parents), comportait l'attribution d'une nouvelle identité par laquelle la personne adoptée était reconnue dans sa nouvelle famille, dans sa nouvelle tribu.

Le clan tribal ne comptait que quelques centaines de personnes, nombre permettant aux individus de se connaître et de se dévouer aux autres. Les guerriers protégeaient le clan, les hommes chassaient et partageaient le gibier avec ceux qui se trouvaient dans le besoin. Les femmes s'entraidaient pour fabriquer et installer les tipis, tanner les peaux et élever les enfants du groupe. Cette cohésion forte assurait la sécurité des personnes, en particulier des plus faibles et donnait un sens à leur vie. A la fin du XIX^e siècle, ceux qui voulaient assimiler les Indiens à la culture blanche se sont avant tout attachés à briser ce lien en imposant la propriété privée et l'individualisme. Les groupes formés de quelques familles étendues (les *Tiyospaye*) qui, durant une grande partie de l'année vivaient de manière indépendante, avaient leurs propres leaders, des hommes reconnus pour leur courage, leur sagesse, leur capacité à conduire et protéger le groupe. Les décisions étaient prises par un conseil d'hommes qui avaient « fait leurs preuves », généralement au combat. On entraînait au conseil par coopération et les décisions, longuement discutées, étaient prises par consensus. Ceux qui le refusaient pouvaient quitter le groupe, provoquant parfois l'émiettement des tribus. Personne n'était contraint de se soumettre à des décisions qu'il désapprouvait.

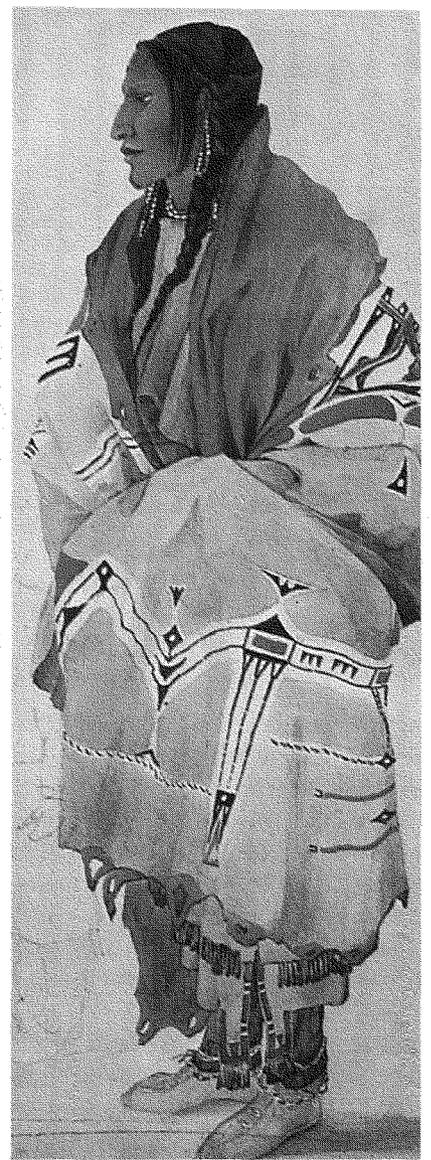
Oceti Sakowin Oyate, la Grande Nation Sioux, était une entité très souple de peuples se reconnaissant une même origine. Les Sioux se réunissaient de temps en temps pour prendre des décisions en commun concernant la guerre, les alliances. Chaque tribu gardait ses propres chefs. Si une personnalité émergeait, elle n'imposait pas pour autant son autorité aux autres. Pas de « grands chefs » chez les Lakota. Ce système décentralisé assurait un maximum de liberté et de démocratie, mais rendait l'union des tribus difficile. La dignité de chef « civil » était souvent héréditaire. Le fils d'un chef reconnu avait plus de chances qu'un autre de lui succéder. Il y était préparé, éduqué, mais il devait s'en montrer digne.

Responsabilité et aptitude

Des chefs de guerre se révélaient parmi les guerriers. Leur autorité ne durait souvent que le temps de l'expédition projetée. La décision de partir en guerre était prise en conseil. Quand, du fait de l'invasion blanche et de la recrudescence consécutive des conflits entre tribus, le peuple lakota s'est trouvé en état de guerre permanente, le rôle des chefs de guerre a prévalu. Sitting Bull, plutôt destiné à une carrière de leader spirituel devint un grand chef de guerre lorsqu'il lui fallut défendre son peuple.

La société lakota était partagée en société des hommes et société des femmes. Chaque sexe travaillait dans une parfaite complémentarité. Les activités des hommes n'étaient pas supérieures à celles des femmes, mais simplement différentes.

Les femmes indiennes étaient souvent décrites comme des esclaves, des bêtes de somme. Avant l'arrivée des chevaux, elles portaient, en effet, les enfants et une partie des bagages qui ne pouvaient être trainés par les chiens lors des déplacements des camps. L'explorateur George Catlin, qui a voyagé parmi les tribus vers 1830, remarque que les femmes indiennes des Plaines accomplissaient leurs rudes travaux avec



Chan-Cha-Nia-Tewin, femme sioux teton
Peinture de Charles Bodmer, 1833

une bonne volonté et un enthousiasme qui l'étonnaient. Chacun avait le sentiment d'être utile à ses proches, de participer au bien-être du groupe.

Les femmes lakota ne se livraient pas qu'à des travaux pénibles. Elles disposaient de temps consacré à la fabrication de beaux vêtements, de couvertures, de sacs, de parures, superbement décorés de piquants de porc-épic ou de perles, admirés et valorisés à l'égal des exploits des hommes. George Catlin signale encore que les jeunes femmes indiennes étaient de remarquables cavalières, d'excellentes nageuses et se livraient souvent entre elles à des jeux d'adresse et de vitesse. L'accomplissement de chacun, homme ou femme garantissait la bonne santé de la tribu. Certaines femmes lakota, reconnues pour leur expérience et leur sagesse, devenaient de grandes guérisseuses maîtrisant l'usage des plantes et les nombreuses techniques de soin.

Les Lakota ont parfois été accusés d'abandonner les vieillards. Avant de posséder des chevaux, il leur était difficile de transporter

un adulte, surtout en cas de danger. Pour ne pas être une charge, beaucoup de vieillards acceptaient d'être abandonnés et voyaient venir la mort avec sérénité. Cette pratique cessa dès que vieillards et malades purent être transportés facilement. Les grands-parents dispensaient l'éducation aux enfants. Le grand-père initiait le jeune garçon à la chasse, à l'équitation, fabriquait son premier arc et ses premières flèches, lui apprenait à suivre des pistes, à observer et comprendre le monde qui l'entourait, à savoir y vivre, à connaître et respecter les pouvoirs de l'univers. La grand-mère enseignait à ses petites-filles les techniques du tannage et du perlage, mais aussi à être fortes, discrètes et généreuses.

Participer au bien du groupe

L'homme lakota consacrait une grande partie de son temps à la chasse. Les grandes chasses collectives au bison n'avaient lieu que deux ou trois fois par an. En fait, les hommes chassaient tous les deux ou trois jours, soit individuellement, soit en petits groupes. Ils ravitaillaient ainsi leur famille en viande fraîche, la viande de bison étant en grande partie séchée, réduite en poudre et conservée pour l'hiver. Pour un homme, la première qualité était de pourvoir aux besoins de sa famille en viande et en peaux. Un jeune chasseur se faisait un honneur d'offrir son butin aux vieillards, aux femmes et aux enfants sans pourvoyeur. Personne n'était laissé sans nourriture ni vêtement dans un camp lakota. On donnait un cheval à la pauvre famille qui avait du mal à transporter ses biens. Pas de sans-abris ni d'exclus chez les Lakota.

Certains hommes se consacraient à l'artisanat, fabriquant flèches, flûtes, tambours, selles, ou s'adonnant à la peinture. Certains étaient chanteurs ou acteurs. Des troupes parcouraient les tribus, représentant avec succès des légendes ou des histoires comiques. Les hommes s'adonnaient aussi aux activités d'échange avec d'autres clans, d'autres nations, souvent fort éloignées. Les coquilles d'abalone des rives du Pacifique parvenaient ainsi jusque dans les Plaines où elles étaient fort appréciées. Des foires parsemaient les Plaines au confluent des cours d'eau. On y venait sans arme. Les nations indiennes entraient ainsi pacifiquement en relation, utilisant le langage des signes. Les Lakota connaissaient les Apaches aussi bien que les Iroquois et avaient une bonne notion de la géographie du continent.

Avec la chasse, la guerre était l'activité essentielle des hommes. Plutôt que « guerre », il vaudrait mieux dire « combat ». La guerre implique une constance, une mise en œuvre

de moyens importants, très éloignés des pratiques indiennes. Les Lakota avaient, certes, conduit des guerres de conquête à travers les Plaines au XVIII^e siècle. Alliés aux Cheyenne et aux Arapaho, ils n'ont cependant pas poussé leur avantage jusqu'à anéantir des ennemis affaiblis. Où les jeunes Lakota seraient-ils allés ensuite pour accomplir leurs exploits, enlever une épouse ?

Les Indiens des Plaines ne torturaient pas leurs prisonniers. Les femmes, les enfants, les adolescents étaient épargnés et adoptés dans la tribu après une période de mise à l'épreuve durant laquelle étaient testées les qualités de la personne et ses capacités à s'intégrer. Les combattants indiens ne constituaient pas une armée. Chaque Lakota était guerrier, chasseur, protecteur de sa famille, éducateur de ses enfants et voix au conseil. Il ne s'est jamais constitué une caste de combattants au service d'un pouvoir oppresseur. Des « policiers » faisaient toutefois respecter l'ordre durant les déplacements, les grandes chasses. C'était les *akicita*. Ils venaient des sociétés de guerriers, chacune fournissant les *akicita* durant une lune.

La technique de combat des Lakota, de petits groupes de guerriers très mobiles, frappant vite et disparaissant de même en faisait des maîtres dans l'art de l'approche silencieuse, du harcèlement et de la guérilla. Les petits groupes de guerriers commençaient au printemps, après les premières chasses, à parcourir les Plaines à la recherche d'un adversaire. L'usage du cheval a certainement entraîné une augmentation de l'activité guerrière, chaque tribu voyant ses ambitions s'accroître. La capture de chevaux, sans qu'il y ait forcément mort d'homme, s'est substituée aux attaques de villages. Au XIX^e siècle, la capture de chevaux était l'activité principale des jeunes Lakota.

Les Lakota avaient un système d'honneurs gagnés au combat. Marquer un « coup », toucher l'ennemi sans le tuer, était l'action la plus valorisée. Red Cloud aurait marqué

quatre-vingt « coups » durant sa carrière de guerrier. Tuer et scalper ne venaient qu'après. Seul comptait le risque pris. Un combat entre Indiens se transformait rapidement en une série de duels, les Lakota recherchant avant tout l'exploit personnel, souvent au détriment de l'efficacité. Grâce à leurs chefs, les guerriers lakota ne se faisaient pas tuer inutilement. Dominés, les Lakota rompaient le combat. Acculés sans possibilité de fuir, ils se battaient jusqu'au bout. S'il s'agissait de défendre un village, les hommes donnaient leur vie avec une totale abnégation jusqu'à ce que les femmes



et les enfants aient pu se mettre en sûreté. A la fin du XIX^e siècle, les hommes lakota étaient deux à trois fois moins nombreux que les femmes. Les cérémonies de la Danse des Esprits étaient fréquentées par une écrasante majorité de veuves qui priaient pour que leur mari revienne du Monde des Esprits et pour retrouver leur vie traditionnelle, dont les divers missionnaires et autres « Amis de l'Indien » entendaient pourtant les « libérer ».

Monique Hameau

Principales sources :- Les Indiens d'Amérique du Nord, George Catlin - Les Sioux, William Hassrick (Albin Michel) - Oglala Women, Marla Powers (University of Chicago Press)

Wallace Little, traditionaliste oglala lors d'une célébration à Jumping Bull.



© Michel Dubois



La spiritualité, la force du peuple

Au début des années 1880, un acte du Congrès mettait hors la loi la religion lakota, aussi bien ses grandes cérémonies collectives que ses rituels personnels et familiaux. L'intention délibérée du pouvoir américain était de remplacer la culture indienne par le mode de vie des Blancs et la spiritualité par le christianisme. Après bien des années d'affaiblissement et de clandestinité, les religions indiennes, et en particulier la spiritualité lakota, s'affirment à nouveau.

La spiritualité lakota est d'abord enracinée dans une terre, la région des Black Hills, au Dakota du Sud. L'Histoire a retenu que les Lakota, partis de l'Est, avaient atteint les Black Hills vers 1770. On suppose qu'ils y venaient pour la première fois. La tradition orale lakota affirme pourtant autre chose.

De petites tribus du Sud-Est, Catawba, Yuchi, Biloxi, parlaient une langue apparentée au Sioux. Leur séparation d'avec les autres groupes sioux semble extrêmement ancienne. Black Elk disait que son peuple avait vécu « au bord de la mer du sud », puis s'était déplacé vers le nord. Il faisait remonter l'événement à environ mille ans. Cela n'aurait-il pas laissé aux ancêtres des Lakota le temps de se déplacer à travers le continent ? Leur arrivée dans les Black Hills au XVIII^e siècle ne pourrait-elle être qu'un retour aux sources ?

Selon la tradition orale, les ancêtres des Lakota seraient nés dans les Black Hills (*Paha Sapa*), il y a bien longtemps. *Tokabe* aurait été le premier à sortir du monde souterrain par Wind Cave, l'une des grottes des Black Hills. Les ancêtres des Lakota auraient découvert avec émerveillement le monde animé par le Grand Mystère, *Wakan Tanka*.

Il est certain que le peuple lakota s'est construit culturellement et spirituellement au contact de ce lieu exceptionnel. L'archéologie a mis à jour des sites cérémoniels, des sépultures, des grottes ornées de gravures, peut-être l'œuvre d'autres peuples que les Lakota assument comme les leurs. On ne sait pas qui étaient les peuples que les Lakota consi-

déraient comme leurs ancêtres.

Les Lakota pensaient que le monde terrestre où ils vivaient n'était que le reflet du monde céleste, celui des Esprits. Particulièrement attentifs aux formes des constellations, ils avaient établi, par une sorte d'effet de miroir, une correspondance entre certains groupes d'étoiles et des sites du massif des Black Hills ou situés à proximité comme Devil's Tower (*Mato Tipila*) et Bear Butte (*Mato Paha*). Observant le déplacement apparent du Soleil à travers ces constellations tout au long de l'année, ils réglaient leurs déplacements sur celui du Soleil. Ainsi, la cérémonie de la Pipe se déroule à l'équinoxe de printemps quand le Soleil se trouve entre le Triangle et le Bélier. Le Retour des Orages est célébré en mai au sommet des Black Hills (Mt Harney) quand le Soleil traverse les Pléiades. La Danse du Soleil, la cérémonie du renouvellement de la vie, se déroule au solstice d'été à Devil's Tower quand le Soleil est dans les Gémeaux.

Le peuple du Bison

Pour les Lakota, le bison incarne le pouvoir du Soleil. Ainsi, quand ils « suivaient le bison », ce n'était pas seulement en vue de la chasse, mais ils accomplissaient un devoir religieux. En agissant ainsi, les Lakota avaient le sentiment d'être en accord avec les pouvoirs du monde, en accord avec l'Esprit qui anime l'univers, *Wakan Tanka*. On comprend ainsi le drame cosmique qu'a représenté pour eux la

disparition du bison, alors que l'enfermement dans les réserves les empêchait de continuer à remplir leurs devoirs religieux. Ces déplacements rituels ne pouvaient être accomplis par la totalité du peuple lakota, surtout avant la domestication du cheval, mais seulement par quelques-uns qui priaient au nom de tous. De même, la pratique des vertus de courage, de générosité, de force d'âme et de sagesse n'était qu'un idéal que les Lakota s'efforçaient d'atteindre, mais qui ne s'accomplissait totalement qu'après la mort, quand l'âme entrait au *Wanagiyata*, le Pays des Esprits qu'ils situaient le long de la Voie Lactée.

Une remarquable étude menée au début des années 1980, publiée par *Sinte Gleska University* sur la réserve de Rosebud (1) pourrait confirmer la tradition orale selon laquelle les Lakota auraient arpenté les Plaines « il y a bien longtemps ». L'équipe qui a mené cette étude a constaté un décalage de 40 à 50 degrés entre la position actuelle des constellations et celle qu'elles avaient quand les Lakota ont commencé à synchroniser leurs mouvements à travers les Plaines par rapport à elles. C'est le phénomène de précession des équinoxes. Les calculs montrent que les ancêtres des Lakota auraient pu se trouver dans la région des Black Hills il y a 2 000 à 3 000 ans.

Les Black Hills sont pour les Lakota « le Cœur de Tout ce qui Est » ou, comme le disait un Ancien : « Les Black Hills sont le cœur de notre pays et le pays de notre

**« Les Black Hills sont le cœur
de notre pays et le pays
de notre cœur. »**

cœur ». Les Lakota considèrent que les Black Hills sont la plus ancienne formation du monde qui seule aurait résisté à un grand cataclysme, quand Maka avait dû se secouer pour détruire le mal, un nettoyage rendu nécessaire par « la nature destructrice des êtres humains ». Une course de quatre jours avait été organisée autour du « Cœur de Tout ce qui Est » entre les animaux à quatre pattes, fort mécontents des humains, et les oiseaux qui avaient accepté de « courir » pour les hommes. Rien moins que la survie de l'espèce humaine était en cause. Les oiseaux avaient gagné et les hommes avaient été autorisés à continuer à vivre et à chasser les animaux pour leur subsistance, à condition de ne pas abuser de leur pouvoir et de respecter les êtres vivants, les autres enfants de Maka. Les Lakota se sont ainsi efforcés de vivre selon une morale de respect mutuel (*Ohokicilapi*) dans le *tiyospaye*, dans la tribu, dans le monde.

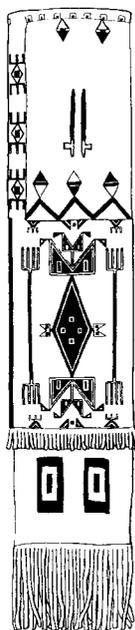
La trace laissée par cette course serait cette curieuse formation d'argile rouge qui entoure les Black Hills. C'est le Cercle Sacré (*Cangleska Wakan*) qui correspond dans le monde céleste à un grand cercle d'étoiles passant par Sirius, Castor et Pollux, Capella, les Pléiades, Rigel.

Depuis quinze ans, une course spirituelle de 500 miles (800 km) commençant et finissant à Bear Butte, est organisée par les Lakota pour renouveler le mythe fondateur, prier pour que le peuple retrouve ses voies traditionnelles et réaffirmer les droits de la nation sioux sur les Black Hills. L'histoire des Lakota « tourne » toujours autour des collines sacrées. On revient toujours à *Paha Sapa*.

Prier avec la pipe

L'autre pôle de la spiritualité lakota, c'est *Cannunpa Wakan*, la Pipe Sacrée. La Pipe était utilisée par les nations indiennes de l'Est depuis au moins le III^e siècle (culture Hopewell). La Pipe aurait été apportée aux Lakota par la Femme Bison Blanc (*Pte San Win*) envoyée par *Wakan Tanka* pour donner aux Lakota de nouveaux moyens de prier et pour renouveler une spiritualité qui s'était affaiblie. Il s'agit probablement d'un événement historique qui pourrait se situer au XV^e siècle. Un excellent récit en est fait dans le second livre de *Black Elk* (2) qui le situe dans le contexte historique et culturel lakota.

La Pipe lie le monde terrestre, celui des Esprits, *Wakan Tanka* et



Comment le monde a commencé...

OTOKAHE KAGAPI : « Ce qui a été fait en premier »

° Avant que quelque chose ne soit, *inyan* était, et *wakan tanka* était son esprit.

° Avant que le temps de la Terre, le temps de la Lune, le temps de la Nuit et le temps de la Lumière ne soient, *inyan* était.

° *Han* était déjà, mais ce n'était pas une chose, c'était simplement l'Obscurité.

° *Inyan* possédait tous les pouvoirs, et ses pouvoirs se trouvaient dans son sang, et son sang était bleu.

° *Inyan* était triste parce qu'il était seul.

° Mais *Inyan* savait que pour tirer quelque chose de lui-même, il devrait faire couler son sang, et il savait que tandis que son sang coulerait, ses pouvoirs le quitteraient.

° Alors *Inyan* dit: « Qu'il en soit ainsi ! », et ce fut la première voix.

° Alors *Inyan* prit ce qui était en lui - car rien n'existait en dehors de lui - et se laissa couler vers l'extérieur en la forme d'une sphère, et il nomma cette sphère *maka*, la Terre.

° *Inyan* ouvrit toutes ses veines, alors son sang le quitta et ses pouvoirs s'en allèrent avec le sang qui forma le bord de *maka*, et au-delà du bord de *maka* il n'y avait rien, seulement l'Obscurité.

° *Inyan* se contracta et devint dur, mais il voulait toujours contrôler ses pouvoirs. Son sang devint les eaux, mais ses pouvoirs s'échappèrent des eaux et formèrent autour de *maka* comme un esprit, et ces pouvoirs devinrent *skan*, le Ciel.

Extraits de Otokahe Kagapi, Sioux Creation Story, par Thomas E. Simms et Ben Black Bear Jr., Tipi Press, 1987

l'Homme qui prie « pour » et « avec » toute la Création (3). L'Homme est le porte-parole des êtres vivants parce qu'il est le seul à pouvoir atteindre la pleine connaissance de *Wakan Tanka*, à condition d'avoir un cœur pur et de marcher sur la Bonne Route Rouge (*Canku Luta Waste*) en menant une vie conforme aux vertus lakota.

La Pipe est utilisée dans chacun des rites apportés par *Pte San Win*, mais constitue un rituel en elle-même, la prière est adres-

sée avec la Pipe aux quatre points cardinaux, au ciel et à la terre. C'est le rituel de base, celui que tout Lakota peut pratiquer pour affirmer son appartenance au monde de *Wakan Tanka* et son identité lakota. La Pipe sert à établir un lien entre les hommes, sceller un accord, engager une parole. Les Indiens utilisaient la Pipe pour conclure un traité. Elle pouvait ramener la paix entre deux peuples car elle était respectée de tous. La Pipe originelle, celle de la Femme Bison Blanc, est actuellement gardée à Green Grass, sur la réserve de Cheyenne River, par Arvol Looking Horse, un Lakota Sans Arc.

Le rite majeur apporté par la femme sacrée est celui de la

Danse du Soleil. Ce sacrifice personnel accompli devant tout le peuple est pratiqué sous diverses formes par la plupart des nations des Plaines. C'est l'*Okiepa* des Mandan, la cérémonie du Renouveau de la Vie des Cheyenne. Seuls les Lakota « dansent en regardant le Soleil » (*Winanyank'Wacipi*) mais le nom de Danse du Soleil désigne aussi les autres rituels du même genre.

La Danse du Soleil

C'est une cérémonie complexe chargée de beaucoup de significations, une action de grâce à *Wakan Tanka* qui a donné au peuple lakota le splendide pays où il vivait heureux, une prière pour que la vie continue à se renouveler chaque année. Le sacrifice librement consenti de la Danse du Soleil peut être vu comme la reconstitution du sacrifice fondateur d'*Inyan* qui, animé par *Wakan Tanka*, a créé le monde. C'est aussi un sacrifice pour le bonheur du peuple, la santé d'un parent, un remerciement pour une grâce reçue. De nos jours, l'aspect recherche de guérison, requête personnelle est prédominant. C'est la conséquence de l'inévitable affaiblissement de l'unité tribale et de la dimension cosmique qui était celle du rite ancien.

La Danse du Soleil, qualifiée de « rite barbare et répugnant », a été interdite sous peine de prison en 1883. Les traditionalistes avaient pu la maintenir dans la discrétion.



Edward Curtis

L'homme médecine oglala Slow Bull en prière.

A partir de 1930, des Danses du Soleil étaient présentées publiquement sous une forme atténuée, sans « percement » (4).

A la fin des années 1960, elles reparaissent dans leur rituel complet sous l'influence de Frank Fools Crow, l'homme-médecine oglala mort presque centenaire en 1989, renaissance impensable après des décennies d'assimilation et de christianisme. Là aussi, les Lakota ont joué un rôle de leaders.

Beaucoup de Lakota sont actuellement chrétiens, catholiques pour la plupart. Les Jésuites les ont christianisés en s'appuyant sur les vertus lakota de sacrifice, de partage, de générosité pour faire admettre leur enseignement. Les Lakota n'avaient pas le choix. Ne pouvant plus pratiquer les funérailles traditionnelles qui consistaient à placer les

corps sur des échafaudages funéraires pendant un an, ils devaient passer par l'église pour enterrer leurs morts.

Certains Lakota pratiquent les deux religions. Les prêtres ont abandonné leur « esprit missionnaire » pour se montrer plus conciliants avec ce qui était considéré, il n'y a pas si longtemps, comme un culte païen, voire démoniaque.

Quelques uns ont intégré l'usage de la Pipe dans le rituel chrétien et les symboles lakota sont présents dans beaucoup d'églises. Mais on ne peut nier que la christianisation a été un élément déterminant dans l'assimilation à la société blanche, la destruction de la cohésion tribale et l'affaiblissement de la culture lakota (5).

Si les traditionalistes lakota n'ont plus guère

à se défendre contre le christianisme, ils doivent combattre de nouveaux ennemis fort redoutables : les touristes et le « New Age ». Les sites cérémoniels majeurs comme Bear Butte où les Lakota et les Cheyenne font leurs quêtes de vision, Devil's Tower où ils célébraient des Danses du Soleil sont submergés tous les étés par des foules de touristes bruyants et irrespectueux et par des adeptes des « nouveaux cultes » qui insultent et profanent la véritable spiritualité indienne.

Les Danses du Soleil tenues sur les réserves lakota sont tous les ans envahies par des non-Indiens dont certains « sponsorisent » les cérémonies, introduisant inévitablement la corruption.

Préserver, reconstruire et se développer

Cet été, à la demande de la famille Red Cloud et de plusieurs sociétés traditionalistes comme les « Grey Eagles » et les *Tokala*, les Oglala ont pris des mesures pour interdire aux non-Indiens l'accès aux Danses du Soleil tenues sur Pine Ridge, une interdiction que certains Lakota considèrent comme une atteinte à leur liberté de religion.

Depuis une quinzaine d'années, sous l'influence de l'AIM, la Danse du Soleil lakota a essaimé chez des peuples indiens qui avaient perdu leurs propres rituels ou qui faisaient de la cérémonie un acte militant, à la fois spirituel et politique.

La spiritualité lakota, avec la langue lakota, s'est ainsi répandue et est en passe de devenir la première religion indienne d'Amérique du Nord. Préserver, reconstruire et se développer, c'est ce dont la spiritualité et la culture lakota ont besoin maintenant pour revivre.

Monique Hameau

1. Voir *Lakota Star Knowledge*, par Ronald Goodman (1984) Sinte Gleska College.
2. Voir *Les Rites Sacrés des Indiens Sioux* (1953) Le Mail - Black Elk y enseigne à Joseph E. Brown l'histoire des sept grands rites apportés aux Lakota par la Femme Bison Blanc.
3. Bien que le mythe lakota sur les origines du monde ne décrive pas une « création » au sens chrétien, les Indiens actuels utilisent les termes « création », « créateur » pour être mieux compris (voir : « Comment le Monde a commencé »).
4. Le « percement » de la Danse du Soleil - Les hommes qui ont fait le vœu de se sacrifier se font fixer dans la chair de la poitrine ou du dos des broches de bois attachées à de longues lanières de cuir qui sont fixées à l'Arbre dressé au centre de l'Aire Sacrée. Ils doivent danser en tirant sur leurs liens jusqu'à ce que leur chair se déchire et les libère.
5. Voir *La Conversion inachevée, les Indiens et le christianisme* de Joëlle Rostowski, éditions Albin Michel.

Pte San Win, la Femme Bison Blanc

Il y a bien longtemps, alors que le peuple lakota connaissait la famine et le trouble, deux jeunes chasseurs qui s'étaient éloignés dans la prairie virent venir vers eux une belle jeune femme vêtue de blanc et portant un paquet sur le dos. L'un d'eux fut saisi de mauvaises pensées et s'approcha d'elle. Un nuage les entoura et quand il se fut dissipé, l'homme était mort à ses pieds, dévoré par des serpents. La jeune femme demanda à l'autre chasseur de rentrer à son camp et d'avertir le chef de sa venue, car elle avait un important message à délivrer au peuple lakota.

Le chef, Helogeca Najin (Corne Creuse Debout) fit préparer une grande loge pour la recevoir. La femme mystérieuse entra dans la loge, dont elle fit le tour dans le sens de la marche du soleil, et s'arrêta devant le chef assis à l'Ouest. Elle retira de son sac une petite pierre ronde et une Pipe. Tenant la Pipe à deux mains et l'élevant vers le ciel, elle dit : « Avec cette Pipe de mystère, vous marcherez sur la Terre qui est votre Grand-Mère et votre Mère, et qui est sacrée. Chaque pas que vous ferez sur elle devra être comme une prière. Le fourneau de la Pipe est de pierre rouge (1) et il est la Terre. Le jeune Bison qui est gravé sur la pierre représente les quadrupèdes qui vivent sur votre Mère. Le tuyau de la Pipe est en bois et il représente tout ce qui croît sur la Terre. Ces douze plumes [...] sont de *Wanbli Gleska*, l'Aigle Tacheté et elles représentent

tous les êtres ailés de l'air. Tous ces peuples et toutes les choses de l'Univers sont liés à toi qui fumes la Pipe. Tous envoient leurs voix à *Wakan Tanka*, le Grand Esprit. Quand vous priez avec la Pipe, vous priez pour toutes ces choses et avec elles [...] Chaque aurore qui vient est un événement sacré, et chaque jour est sacré, car la lumière vient de votre Père *Wakan Tanka*. Et vous devez toujours vous souvenir que les hommes et tous les autres êtres qui se tiennent sur cette Terre sont sacrés et doivent être traités comme tels. »

Ayant remis la Pipe entre les mains d'Helogeca Najin, elle montra les sept cercles dessinés sur la pierre ronde qu'elle avait posée sur le sol. « Ces cercles représentent les sept rites dans lesquels la Pipe sera utilisée », dit-elle (2). Elle sortit de la loge et vit le peuple rassemblé. Elle lui donna des instructions sur la manière dont il devait vivre. S'adressant aux chefs, elle leur recommanda la sagesse dans leurs décisions et le dévouement à leur peuple. Elle dit aux hommes qu'ils étaient les défenseurs du peuple et les pourvoyeurs de leurs familles et de tous ceux qui se trouvaient dans le besoin. Aux femmes, elle recommanda l'abnégation, la diligence dans leurs travaux et le dévouement à leurs enfants. A tous, elle demanda d'observer les quatre vertus de courage, de force d'âme, de générosité et de sagesse. Avant de quitter le camp, elle se tourna vers Helogeca Najin :

« Regarde cette Pipe ! Rappelle-toi toujours combien elle est vénérable, et traite-la en conséquence. Souviens-toi ! En moi sont quatre âges. Je m'en vais à présent, mais je veillerai sur ton peuple au cours de ces quatre âges, et à la fin je reviendrai. » (3) S'étant éloignée dans la prairie, elle se changea successivement en un jeune bison blanc, puis en un jeune bison roux, puis jaune, puis noir et disparut derrière la colline (4).

Les Rites secrets des Indiens Sioux, récits datant de 1947 par Black Elk à Joseph E. Brown.

Les paroles prononcées par la femme mystérieuse sont citées d'après Black Elk.

1. Il s'agit de la pierre rouge appelée catlinite, provenant de la carrière de Pipestone, au Minnesota. La description que fait Black Elk de la Pipe correspond à la Pipe traditionnelle des Sioux. Certains affirment que la Pipe originelle était taillée dans l'os de la jambe d'un jeune bison.

2. Les Lakota ont sept rites considérés comme ayant été apportés par Pte San Win. Selon Black Elk, les Lakota possédaient déjà le rite de purification dans la loge de sudation (*Inipi*) et l'imploration d'une vision (*Hanbleceya*). Il s'y est ajouté la Prière avec la Pipe, la Garde de l'Âme, la Danse du Soleil, l'Apparentage et le Lancement de la Balle.

3. Certains Lakota pensent que Pte San Win est une personnification de *Wohpe* (Étoile Qui Tombe) la fille du Soleil et de la Lune, la médiatrice entre le monde céleste et le monde terrestre.

4. Ces quatre couleurs correspondent successivement, selon Black Elk, au Nord, à l'Est, au Sud, à l'Ouest. Des hommes-médecine contemporains donnent d'autres correspondances.



Hunkpa alowanpi, cérémonie oglala associée à la Femme Bison Blanc, 1907

DR



Danses du Soleil sur Pine Ridge aujourd'hui

Durant l'été 1997, quarante-trois Danses du Soleil se sont tenues sur la réserve de Pine Ridge. Cette inflation marque certainement un malaise dans la communauté oglala.

Le 30 juin 1997, le juge à la cour tribale prenait une injonction contre la présence de non-Indiens aux Danses du Soleil et aux cérémonies traditionnelles se déroulant sur la réserve. Des traditionalistes oglala - la famille Red Cloud représentant la *Grey Eagle Society*, le leader spirituel Wilmer S. Mesteth, la *Tokala Society* de Manderson, ainsi que la famille White Face - avaient porté plainte contre la présence de non-Indiens aux Danses du Soleil et contre le commerce des cérémonies lakota.

La famille Swallow qui organise à Porcupine une Danse du Soleil appelée *Tatanka Najin'* (Bison debout) est accusée de faire payer 5 000 dollars à des Blancs pour leur « pleine participation » à la cérémonie (faut-il entendre « avec perçement » !?) alors que d'autres hommes-médecine lakota n'admettent les Blancs que comme aides et assistants. David Swallow est accusé de se présenter comme « homme-médecine et porteur de pipe reconnu par la nation oglala ». Selon plusieurs témoignages, il n'hésite pas à soutirer de l'argent pour toutes sortes de « frais » à ceux qui sollicitent son aide. Dans ses dépliants publicitaires distribués en Californie, où se trouvent beaucoup de « consommateurs » potentiels de la spiritualité lakota, il se présente comme « né et élevé sur la réserve de Pine Ridge... instruit des anciennes coutumes lakota par ses grands-parents et reconnu par son propre peuple sur la réserve et hors de la réserve comme un *medicine-man* ». Pourquoi cette publicité en Californie et au Colorado, si ce n'est pour recruter des « clients » non-indiens ? demandent les traditionalistes.

Le juge Patrick Lee a décidé que de l'argent ne pourrait être demandé ou accepté à l'occasion des cérémonies tenues sur la réserve de Pine Ridge. Le fait de collecter de l'argent fait de celui qui le reçoit un entrepreneur qui ne peut exercer sans une licen-

ce tribale et sans payer une taxe à la tribu. Le juge a également interdit, en conformité avec la loi sur les espèces menacées, que des plumes d'aigle soient utilisées par des non-Indiens. Quant à l'interdiction de la présence des Blancs aux Danses du Soleil, le juge a laissé au conseil tribal le soin de la faire appliquer par la police. Le capitaine Iron Mocassin, qui dirige la police oglala, souhaite ne pas devoir user de la contrainte. Des *Tokala* (1) agissant comme les anciens *akicita*, les policiers traditionnels, ont visité les diverses Danses du Soleil pour veiller à l'application de la décision. Il ne paraît pas y avoir eu d'incidents graves. Quand les policiers oglala se sont présentés à



l'entrée de la Danse du Soleil de la famille Swallow, ils ont été confrontés à des gardes armés qui, après une vive discussion, ont pu être désarmés sans violence.

Controverse

David Swallow se défend de demander de l'argent pour les cérémonies. Il déclare : « Nous prions un seul Dieu. Nous avons tous été créés par Lui, et je ne peux rejeter une personne qui veut prier ». Il ajoute : « Ceux qui ont porté plainte s'opposent au

projet d'unité du Grand Esprit ». Plusieurs personnes de son entourage estiment que leur liberté de religion est violée par les décisions de la cour tribale et sur la réserve, certains estiment que les questions cérémonielles et de spiritualité ne sont pas du ressort de la justice.

Des hommes-médecine considèrent cette interdiction comme une atteinte à leur liberté. « La Danse du Soleil sert à nous unir tous spirituellement », dit Selo Black Crow. Lyman Red Cloud pense au contraire que la religion lakota n'est pas faite pour les Blancs. « Les Blancs ont la Bible, nous avons la Pipe. Les Blancs n'appartiennent pas à la religion lakota. Ils ont leurs propres cérémonies. Les Lakota doivent prier pour eux-mêmes, par eux-mêmes et dans leur propre langue ». Selon George Tall, porte-parole des *Tokala* : « C'est ainsi que les Lakota essayent de contrôler leur propre vie. Participer à la

Danse du Soleil nous donne notre vraie liberté, la seule liberté que nous ayons réellement. La Pipe nous a été apportée pour nous guérir et nous rendre plus forts. Tout ce que nous essayons de faire, c'est de survivre.

Nous avons perdu notre culture parce que les non-Indiens sont venus et se sont emparés de nos cérémonies. Nous essayons de changer cela. Le peuple lakota veut reprendre le contrôle de sa vie ». Pat Janis, un Ancien traditionaliste déclare : « Les gens parlent de restaurer le Cercle de la Nation, mais les Blancs brisent le Cercle. » Les Oglala pourraient être appelés à se prononcer par référendum sur la délicate question de la présence des non-Indiens aux Danses du Soleil.

Monique Hameau

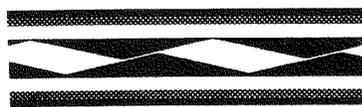
Sources : Indian Country Today, été 1997

1. Les *Tokala* étaient une société de guerriers d'élite où se recrutaient les policiers *akicita*.

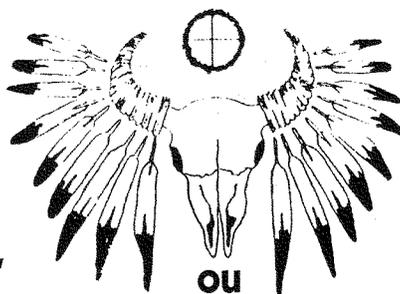


Franck Fools Crow, chef traditionnel oglala

© Michel Dibois



Protéger



ou



partager ?

Les problèmes posés par la présence de non-Indiens aux cérémonies lakota et la « vente de la Pipe » ne datent pas d'aujourd'hui. En 1991, Martina Looking Horse, organisatrice de la Danse du Soleil de Green Grass déclarait : « La Pipe appartient exclusivement aux Lakota. Elle est le centre de notre peuple. Elle fait de nous une nation souveraine avec sa terre, sa langue, sa culture. Ce sont les Lakota que ma famille doit d'abord aider. [...] Notre spiritualité est une manière de vivre, ce n'est pas une religion. [...] Si vous êtes non-Indien, comprenez que nous avons besoin de nous retrouver et de nous aider nous-mêmes avant d'aider les autres. [...] Laissez-nous nous guérir, car nous sommes un peuple brisé. Prenez notre spiritualité ; pour sauver notre Mère la Terre, mais ne la maltraitez pas. »

Un Ancien très respecté comme Sydney Keith, disparu en juin dernier, s'appuie sur les vertus lakota de générosité et de partage pour affirmer : « Nous, le peuple indien,

avons beaucoup à offrir à l'homme blanc et aux étrangers de toute culture ». Sydney Keith est ainsi fidèle à l'enseignement du grand homme-médecine Franck Fools Crow, mort centenaire en 1989, qui durant de nombreuses années fut le chef cérémoniel de la nation lakota.

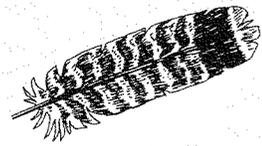
Selon Franck Fools Crow : « Le pouvoir (spirituel) et ses usages nous ont été donnés pour que nous les transmettions à d'autres. Penser ou agir autrement est pur égoïsme. Nous ne les gardons et n'en obtenons d'avantage qu'en les offrant, et si nous ne les donnons pas, nous les perdons... Pour que le monde survive, nous devons partager ce que nous avons et travailler ensemble. Sinon, le monde entier mourra... » Mais la situation n'est plus ce qu'elle était dans les années 1960 quand Fools Crow faisait revivre la Danse du Soleil. La frénésie indianiste et le « New Age » ne constituaient pas encore pour la spiritualité lakota un danger mortel. Dans son numéro du 25 août 1997,

au plus fort de la controverse sur les Danses du Soleil, l'équipe de rédaction du journal *Indian Country Today*, dirigée par Avis Little Eagle, Hunkpapa, prenait ainsi position : « Croire comme le font les non-Indiens, que la spiritualité indienne est organisée et structurée comme la leur qui inclut le baptême, la Bible et la conversion est tout simplement faux. La spiritualité indienne est fondée sur ce que nous sommes en tant que peuple. Elle est partie intégrante de ce que nous sommes en tant qu'Indiens. C'est une spiritualité qui nous définit comme peuple indien et nous différencie de ceux qui sont venus en bateau à travers l'océan. On ne rejoint pas notre spiritualité, on ne s'y convertit pas. Notre spiritualité n'est pas ouverte à l'adhésion. »

Monique Hameau

Martina Looking Horse et Sydney Keith, in Lakota Times (1991) ; F. Fools Crow, in Voix des Sages Indiens, Editions du Rocher (1994)

L'enjeu majeur de l'éducation



Traditionnellement fondée sur l'autonomie et la cohésion sociale, l'éducation des jeunes Lakota fut prise en charge avec brutalité par la société blanche dès l'instauration des réserves. Depuis les années 1970, les Lakota tendent à se réapproprier le système éducatif, mais les moyens et les débouchés échappent largement à leur contrôle.

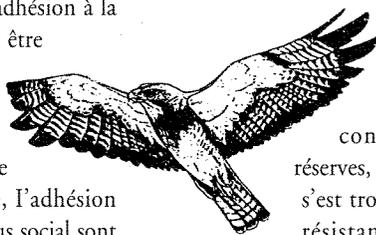
Les enfants lakota sont appelés *Wakanbejapi* (Ils sont sacrés), ce qui témoigne de leur importance dans la société lakota traditionnelle. Ils sont traités avec une extrême affection par leur mère et les femmes de la famille. Les pères, les grands-pères, les oncles participent à l'éducation des jeunes enfants : ils leur apprennent à marcher, à nager, jouent avec eux et les mettent très tôt sur un cheval. Quand l'enfant atteint six ou sept ans, les femmes s'occupent plus particulièrement des filles et les hommes des garçons. Tous les enfants, même les garçons jusqu'à l'adolescence, ont le devoir d'aider les femmes à monter le tipi, ramasser le bois, récolter les baies et les racines.

Les enfants lakota sont libres, mais responsables de leurs actes. Ils ne sont jamais frappés, ni même directement punis (les Lakota furent indignés de voir des enfants blancs fouettés par leurs parents). L'adhésion à la morale sociale de la tribu doit être librement consentie, la contrainte et la crainte ne pouvant créer que des frustrés, des ennemis de leur propre peuple. La cohésion familiale, l'adhésion aux valeurs tribales, le consensus social sont

absolument essentiels. La société lakota éduque ses enfants par l'exemple de la pratique des vertus de courage, de générosité, d'endurance et de sagesse.

De l'autonomie à l'assimilation

Les garçons sont soumis à de rudes épreuves destinées à les préparer à affronter la douleur et la peur, à les endurcir au froid, à la fatigue, aux privations. Comme les hommes, ils doivent se jeter dans la rivière en plein hiver, supporter sans se plaindre des épreuves douloureuses, être capables de survivre plusieurs jours dans la nature par leurs propres moyens. Les jeux de force et d'endurance, d'adresse et de courage les préparent à leur rôle de chasseurs, guerriers et leaders de leur peuple. Les cérémonies rassemblant le peuple, les exploits des aînés, les récits des Anciens complètent la formation

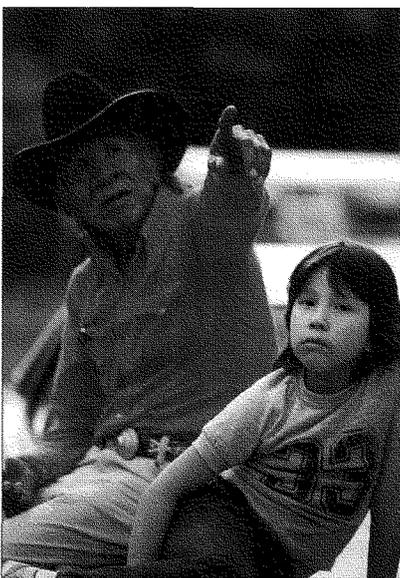


morale et spirituelle des jeunes Lakota. Quand les Lakota ont été concentrés sur les réserves, le pouvoir américain s'est trouvé confronté à leur résistance à l'assimilation.

Des « Amis de l'Indien » se sont avisés que si les adultes indiens, trop sauvages, étaient irrécupérables, la jeune génération pouvait être conduite vers les lumières de la civilisation, pour peu qu'une éducation convenable lui soit donnée. A partir de 1879, des internats pour jeunes Indiens sont ouverts, notamment à Carlisle, Pennsylvanie, et à Hampton, Virginie. Destinés à recevoir les Indiens de l'Ouest, ces établissements sont établis à l'Est afin d'éloigner les enfants de leurs familles. En 1892, le capitaine Pratt, directeur de l'école de Carlisle, déclarait à Denver : « Tout ce qu'il y a d'indien dans la race doit être tué. Tuez l'Indien en lui, et sauvez l'Homme. » Le commissaire aux Affaires Indiennes Thomas J. Morgan recommandait en 1889 : « Toute mesure utile doit être prise pour pla-

cer ces enfants sous des influences civilisatrices convenables. Avec l'éducation, les Indiens deviendront les citoyens utiles et heureux d'une grande république. Si une éducation obligatoire peut se justifier, c'est certainement dans ce cas. » Le révérend Lyman Abbott avait précisé l'année précédente dans une intervention publique : « L'éducation ne doit pas être simplement offerte aux Indiens. Elle doit leur être imposée par une autorité supérieure. En d'autres termes, l'éducation des enfants indiens doit être rendue obligatoire. » Bien que des cas précis d'enlèvements d'enfants n'aient pas été enregistrés chez les Lakota, comme cela s'est produit pour les Navajo et les Apache, les pressions furent très fortes pour les scolariser dans les internats ouverts par les missionnaires sur les réserves. Rien n'est épargné pour arracher ces enfants psychologiquement et spirituellement à leur peuple.

On leur apprend à avoir honte d'eux-mêmes, de leurs parents, de leur culture. Ils doivent expier leur « sauvagerie ». A leur arrivée à l'école, les garçons sont tondus, leurs vêtements indiens brûlés et remplacés par des uniformes. Ils sont considérés à priori comme sales, paresseux, amoureux, pervers. La langue anglaise est strictement imposée. L'histoire des Etats-Unis leur est enseignée et il leur est demandé « de concevoir de la fierté pour les accomplissements de ses grands hommes », pour la plupart des massacreurs de leur peuple. On a rarement vu dans l'histoire une telle entreprise de lavage de cerveau. Les témoignages abondent sur les brutalités exercées sur les jeunes Indiens dans les internats : privation de nourriture, enfermement au cachot, humiliations. Des enfants furent suspendus toute une nuit par les poignets pour « faute grave ». On parla même de morts sous le fouet. Il y eut de nombreux sévices sexuels, notamment dans les écoles religieuses. On comprendra pourquoi les parents indiens ont été de plus en plus réticents à y envoyer leurs enfants, voyant dans l'école le pire instrument d'oppression utilisé contre eux par



© Michel Dupont

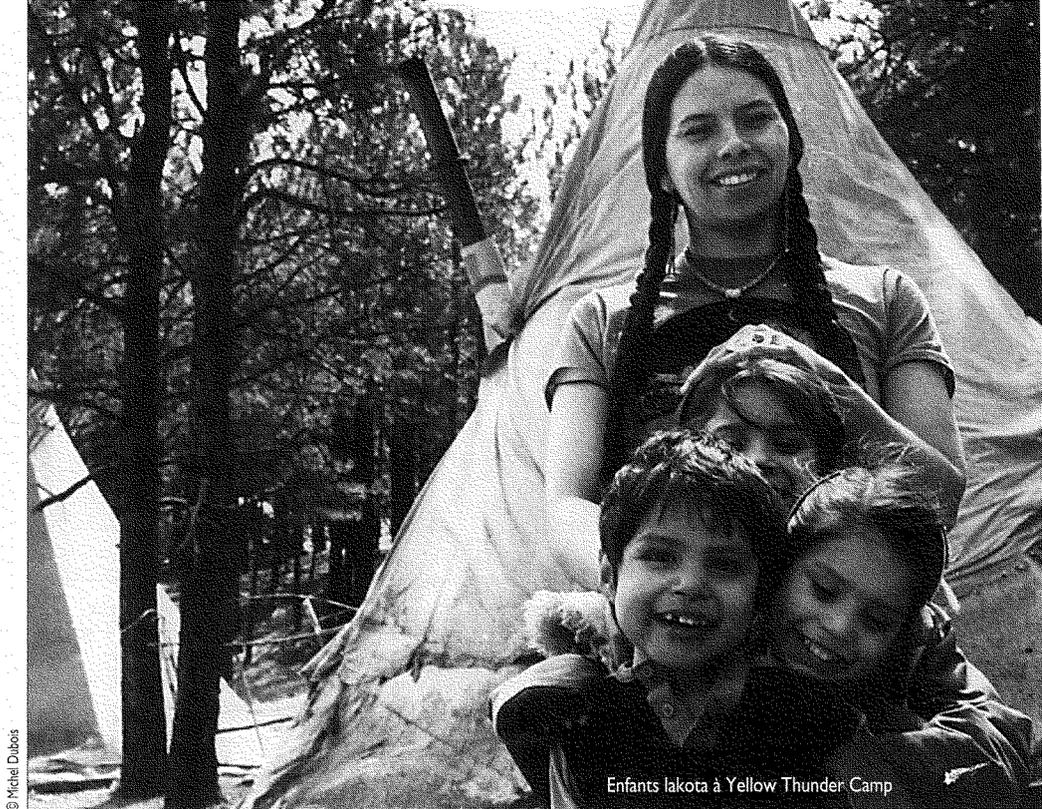
l'homme blanc.

Depuis les années 1970, les Indiens ont tenté de reprendre leur avenir en main, c'est-à-dire l'éducation. Là aussi, les Lakota ont montré la voie. Les noms des écoles marquent cette nouvelle fierté de la culture lakota. C'est *Crazy Horse School* à Wamblee, *Loneman School* à Oglala, *Little Wound School* à Kyle. *Holy Rosary Mission School*, l'école fondée par les Jésuites en 1879 à Pine Ridge, s'appelle maintenant *Red Cloud School*.

Les programmes, les méthodes d'enseignement sont contrôlés par les Lakota, même s'ils doivent encore faire appel à des enseignants non-Indiens.

En 1970, s'ouvre sur la réserve de Rosebud *Sinte Gleska College*, ainsi nommé en l'honneur du chef brûlé Spotted Tail. Deux ans plus tard est créé sur la réserve de Pine Ridge *Oglala Lakota College*. Les premières classes ouvertes près de Kyle, une communauté traditionaliste de l'est de la réserve, sont installées dans deux vieux mobile-homes. Neuf autres centres seront ouverts par la suite, dont un à Rapid City où résident 12 000 Lakota. L'ouverture de ce dernier est une victoire symbolique, le début de la réappropriation par les Lakota de leur espace territorial et culturel. Les difficultés financières ont été énormes et le sont plus que jamais, maintenant que la plupart des centres tombent en ruine et que les crédits fédéraux pour l'éducation indienne sont constamment réduits depuis le début des années 1980.

Les collèges de Pine Ridge et de Rosebud proposent un cycle de quatre ans d'études et conduisent les élèves au niveau de la licence. En 1992, le collège de Rosebud est devenu *Sinte Gleska University*, le seul établissement indien de ce niveau. Le collège de la réserve de Cheyenne River est installé à Eagle Butte et celui de la réserve de Standing Rock a pris l'an dernier le nom de *Sitting Bull College*. Les nations indiennes des Plaines ont le plus grand nombre de collèges gérés directement par les tribus. Les finalités culturelles, intellectuelles et spirituelles de ces institutions sont définies et mises en œuvre par la communauté tribale et les conseils réunissant enseignants, parents et étudiants. Tous mettent, avec plus ou moins de force, l'accent sur la préservation et la valorisation de la langue, de l'histoire tribale, de la culture traditionnelle. Des cursus d'études lakota sont proposés, et de plus en plus suivis. Les collèges indiens doivent s'efforcer de donner à leurs élèves un bon niveau d'études classiques et techniques afin qu'ils puissent accéder à des emplois qui leur per-



© Michel Dubois

Enfants lakota à Yellow Thunder Camp

mettront de vivre dans la société américaine qui les entoure. Les études sont aussi orientées vers des spécialités qui peuvent être utiles à la société lakota elle-même : médecine, enseignement, administration, comptabilité, communication, ainsi que des formations techniques de haut niveau. Des sections de gestion de casinos ont même été ouvertes.

Réappropriation

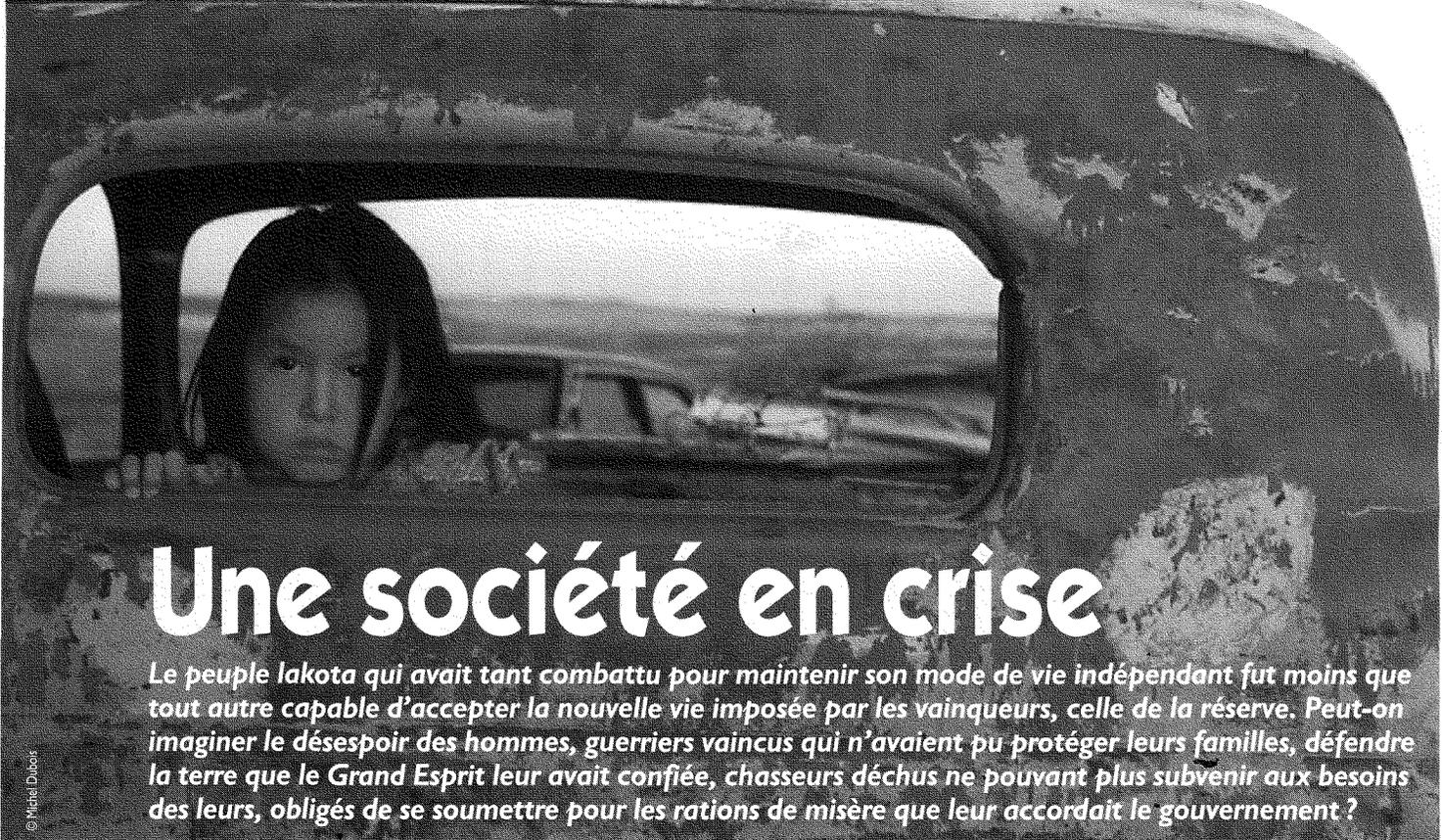
La remarquable réussite des collègues lakota ne doit pas masquer les problèmes. Même les étudiants qui les fréquentent, constituant une élite sociale et intellectuelle, reflètent les difficultés de la société lakota. La moyenne d'âge est de 27 ans, beaucoup d'étudiants sont chargés de famille et il n'y a que 35 % de garçons, ce qui révèle les problèmes sociaux et psychologiques des hommes lakota. La plupart des étudiants doivent travailler pour faire vivre leur famille, même avec une bourse. Certains s'engagent pendant deux ans dans l'armée afin de mettre leur solde de côté pour payer leurs études. Fréquentés par des étudiants motivés, les collèges lakota ont un très bon taux de réussite, à la différence de nombreuses écoles où l'échec scolaire des enfants indiens est souvent de plus de 50 %. Ceux qui vont à l'école sur les réserves réussissent mieux que ceux qui fréquentent des écoles « blanches » où ils sont minoritaires et où leurs besoins culturels et psychologiques sont totalement ignorés, pour ne pas dire plus. L'apathie, le repli sur soi sont souvent pour ces enfants le seul moyen de se

défendre et de préserver leur identité. Beaucoup abandonnent l'école vers treize ou quatorze ans, devenant des proies faciles pour les nombreux gangs qui sévissent au voisinage des réserves, pour la délinquance, l'alcool, la drogue, le suicide.

La création, à Rapid City, d'une école entièrement gérée par les Lakota, mais ouverte à tous, est actuellement étudiée par des enseignants lakota et les gouvernements tribaux. Il y a urgence : les fonds pour l'éducation spécifique donnée aux enfants indiens, les programmes bilingues, le soutien scolaire, viennent d'être supprimés dans les écoles de Rapid City. Que devient un jeune Lakota qui a réussi ses études au prix de grands sacrifices ? Etant Indien, il a moins de chances qu'un autre de trouver l'emploi et la position sociale auxquels ses diplômes devraient le faire accéder. Les emplois offerts sur les réserves sont rares, mal payés, exercés dans des conditions matérielles et morales difficiles. De jeunes Lakota reviennent cependant dans leurs communautés pour y être enseignants, travailleurs sociaux, infirmières, médecins. Un malaise fondamental subsiste. Ce qui est investi dans la société dominante durant les années d'études, surtout dans les grandes universités « blanches », ne l'est-t-il pas au détriment de l'indianité profonde ?

Monique Hameau

Sources principales : *Lost Bird of Wounded Knee*, *Renee Samson Flood* ; *The Sioux Indian Student*, *John F. Bryde* ; *Articles de Cornel Peewawardy*, enseignant kiowalcomanche, in *Lakota Times*.



Une société en crise

Le peuple lakota qui avait tant combattu pour maintenir son mode de vie indépendant fut moins que tout autre capable d'accepter la nouvelle vie imposée par les vainqueurs, celle de la réserve. Peut-on imaginer le désespoir des hommes, guerriers vaincus qui n'avaient pu protéger leurs familles, défendre la terre que le Grand Esprit leur avait confiée, chasseurs déçus ne pouvant plus subvenir aux besoins des leurs, obligés de se soumettre pour les rations de misère que leur accordait le gouvernement ?

« Il faut faire comprendre à l'Indien que nous lui sommes supérieurs et que nous le tenons en notre pouvoir... Notre plus grande sagesse nous donne le droit de lui dicter nos conditions, au besoin en utilisant la contrainte et la force... », écrivait en 1882 le pasteur George E. Ellis, un éducateur de renom. « Les Indiens doivent se conformer à la voie de l'homme blanc, pacifiquement s'ils le veulent, par la force s'il le faut... Les relations tribales doivent être brisées, le socialisme détruit... », disait en 1889 le commissaire Thomas J. Morgan. Comment la société lakota aurait-elle pu survivre à cet ethnocide soigneusement organisé et exécuté ?

L'alcoolisme indien s'est installé dès les premiers contacts avec les Blancs. Des hommes, parfois des clans entiers étaient pris au piège de la terrible drogue qui avait sur eux des effets foudroyants. Les échanges, le commerce de la fourrure comportaient souvent des paiements en alcool. Les guerriers croyaient y trouver de la force, des visions. Dès les années 1840, des Lakota campaient par centaines autour de Fort Laramie, devenus dépendants des marchandises européennes, une société malade où sévissaient la mendicité, la prostitution, la violence, et que les Lakota demeurés libres appelaient avec mépris les « traîne-autour-du fort » (*Waglugé*).

Après l'enfermement dans les réserves, l'alcool est devenu le seul moyen disponible pour anesthésier le désespoir et bien souvent la faim. Renforcé par la perte des valeurs tri-

bales imposée par l'assimilation à la société blanche, l'alcoolisme s'est implanté dans la société indienne, avec ses terribles conséquences : la violence contre ses proches, contre soi, la perte du dynamisme et des valeurs morales. Il est devenu un élément culturel, un passage obligé auquel peu de jeunes Lakota réussissent à échapper. Les statistiques sont accablantes en ce qui concerne les femmes battues, les enfants maltraités ou abandonnés, les abus sexuels, les accidents, les violences et les crimes commis sous l'influence de l'alcool.

L'autonomie pour lutter contre le désespoir

Beaucoup de Lakota sont conscients du mal absolu que représente l'alcool pour leur peuple, surtout depuis que s'y ajoutent toutes sortes de drogues modernes. Des centres d'accueil pour les alcooliques et leurs victimes sont créés, fonctionnant le plus souvent avec des fonds privés, animés par des bénévoles, utilisant dans leur thérapie la culture et la spiritualité lakota. Après dix ou quinze ans d'alcoolisme, beaucoup de Lakota arrivent à décrocher, s'impliquant souvent dans la lutte contre ce fléau. Des courses, des *pow wow* pour la sobriété sont tenus tous les ans sur les réserves. Les hommes, premiers touchés par l'alcoolisme, s'y engagent de plus en plus. Des cérémonies comme la Danse du Soleil, avec le fort engagement qu'elle exige, y jouent un grand rôle.

Tous les dysfonctionnements de la société lakota ne sont pas à mettre sur le compte de

l'alcool. La politique d'assimilation qui voulait rendre les Indiens semblables aux Blancs en est directement la cause par le système de scolarisation forcée imposé à la fin du siècle dernier et jusqu'à une époque récente. Soumis à une totale dépossession culturelle et psychologique, éloignés des leurs pendant des années, humiliés, battus, souvent abusés sexuellement, comment ces enfants lakota devenus adultes auraient-ils pu devenir des parents responsables et capables de bien élever leurs enfants, eux qui, privés d'affection, n'avaient connu que honte et violence, sans avoir pu acquérir ces compétences parentales indispensables qui ne s'apprennent qu'au sein de la famille ?

Il faut aussi parler de l'état physique déplorable dans lequel se trouvent beaucoup de Lakota et qui ne doit pas non plus être entièrement mis sur le compte de l'alcoolisme. Les Lakota sont, plus que tous autres, touchés par le fléau du diabète. C'était une maladie totalement inconnue dans la société traditionnelle et même durant les premiers temps des réserves. Il a fallu plusieurs générations pour que leur métabolisme se détériore ; sous l'effet du changement de régime qui leur était imposé. Les tribus de chasseurs de bison bénéficiaient d'une nourriture riche en protéines, mais pauvre en graisse. Ils recueillaient quantités de plantes comestibles, racines, baies, fruits, et avaient accès, par le commerce, au maïs qu'ils ne cultivaient plus et au riz sauvage poussant au nord. Le sucre leur était pratiquement inconnu. Hommes et femmes menaient une

vie active, avec une grande dépense d'énergie physique. Ils ne connaissaient pas encore le stress profond causé par une vie qui a perdu son sens.

A partir des années 1940, le gouvernement, « croyant bien faire », s'est mis à distribuer de la nourriture aux Indiens - les *commodities* - des conserves très riches en graisse et en sucre. C'est à ce moment que le diabète s'est installé et, depuis, il n'a fait que croître. Le caractère génétique bénéfique qui permettait aux peuples chasseurs de traverser des périodes de disette en accumulant les graisses et le sucre est devenu un facteur favorisant du diabète.

Depuis environ un an, les Lakota ont obtenu que les « *commodities* » contiennent des produits frais. Mais il sera difficile de changer les habitudes. L'excès d'alcool et de tabac, une vie trop sédentaire aggravent les conséquences fâcheuses du diabète. L'espérance de vie des Lakota est aujourd'hui de 56 ans pour

la faute des Lakota qui n'ont pas su s'adapter à la vie moderne, passant totalement sous silence le génocide physique, culturel et spirituel dont ils ont été et sont toujours les victimes.

Tant que la misère sera omniprésente chez les Lakota, l'alcoolisme, la drogue et la violence le seront aussi. Les comtés où sont situées les réserves lakota sont les plus pauvres des Etats-Unis. Aucune économie viable n'a réussi à s'y développer. Au contraire, l'agriculture familiale, les jardins, le petit élevage, la construction et l'entretien des maisons qui, pendant toute la première moitié du XX^e siècle, assuraient aux familles lakota une certaine indépendance économique, ont disparu dans les années 1950-1960 avec la modernité, la généralisation du supermarché, de l'assistance, du prêt à consommer, les images véhiculées par la télévision. Avoir un emploi salarié était devenu indispensable puisque de plus en

rapportent peu.

Seules se développent de petites entreprises familiales, artisanat, commerces, services divers. Les Lakota recherchent actuellement le moyen de développer le tourisme sur leurs réserves, sans pour autant « vendre » leur culture et surtout leur spiritualité.

La récente réforme de l'aide sociale (*welfare*) oblige ses bénéficiaires à trouver un emploi, quel qu'il soit, ou, à défaut, une formation devant déboucher sur un emploi. Comme il y a très peu de travail salarié sur les réserves, que vont devoir faire les Lakota ? Quitter la réserve pour tenter d'en trouver dans les villes, comme aux pires moments de la politique de « *relogement* » ? Voilà un bon moyen de vider les réserves et d'assimiler les Indiens à la société blanche, ce que la politique américaine s'efforce de faire depuis plus de cent ans. Bien des responsables lakota ressentent maintenant la nécessité de créer sur leurs terres des moyens

« Nous dépensons beaucoup de notre temps et de notre énergie à essayer d'échapper au désespoir. » Richard Yellow Bird, Oglala

les hommes et de 66 ans pour les femmes, presque vingt ans de moins que celle des Blancs.

Dans un article daté du 16 décembre 1997, le *Washington Post* faisait de la situation sur Pine Ridge un tableau très sombre. « Il n'existe rien pour ces gens, si ce n'est une lutte quotidienne pour tenter d'exister. Ils essaient de nourrir leurs enfants, de maintenir un toit au-dessus de leur tête », déclarait dans cet article un médecin de l'hôpital de Pine Ridge. Le grand journal de la côte est, connu comme libéral, laisse croire à ses lecteurs que cette situation est en grande partie

plus d'argent était nécessaire pour vivre, acheter les vêtements autrefois faits à la maison, payer le loyer, l'électricité, souvent l'eau. Contraintes de rechercher un emploi rémunéré, les femmes n'ont plus joué leur rôle traditionnel, élever leurs enfants, aider leurs vieux parents demeurés au foyer.

Le premier employeur sur la réserve, c'est l'administration tribale, avec l'hôpital et les écoles, tous dépendants de fonds fédéraux. L'implantation d'usines sur les réserves lakota s'est toujours soldée par un échec. « *Prairie Wind* », le casino de Pine Ridge, tout comme celui de Rosebud, mal situés,

de vie qui rendent leur peuple indépendant des fonds fédéraux qui, comme l'aide sociale, tendent à se tarir.

Un tourisme maîtrisé, la petite entreprise, l'élevage, le développement de jardins familiaux pourraient être des réponses au problème de survie qui se pose à eux. Le développement de la faune sauvage sur les réserves, en particulier des bisons, est un élément culturel et un moyen économique important dont les Lakota songent à se doter rapidement.

Monique Hameau



Retour aux valeurs traditionnelles

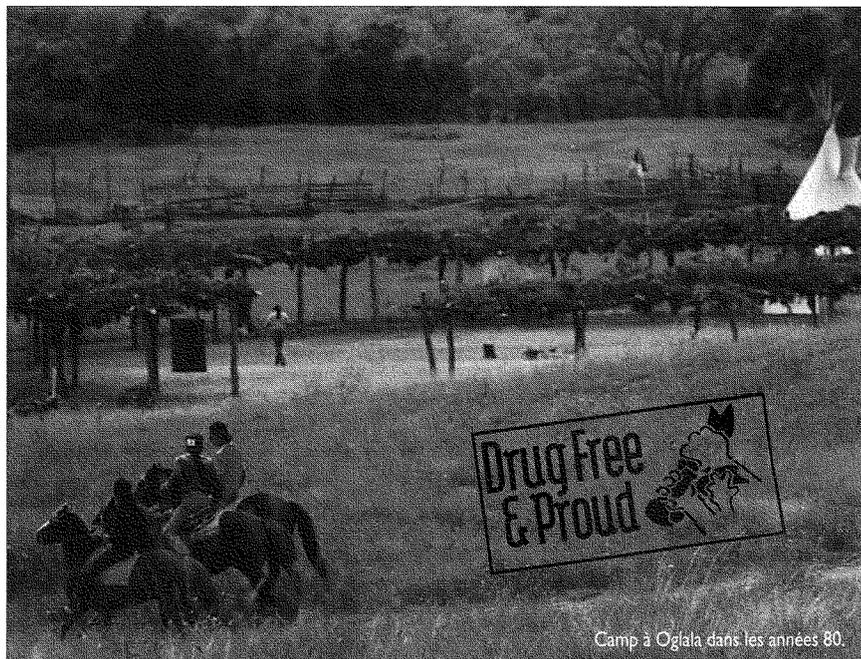
De nombreuses initiatives sont prises par les Lakota pour rompre le cycle infernal de l'alcoolisme, de la drogue et de la violence qui détruit leur société. Un effort particulier est fait en direction des jeunes, mettant l'accent sur les valeurs traditionnelles lakota.

Les Brûlé de Rosebud ont ouvert depuis une quinzaine d'années un refuge pour les femmes battues et leurs enfants. Le *White Buffalo Calf Woman Shelter* fonctionne à Mission sur la réserve, financé par des fonds tribaux et des donations. Sur la réserve de Pine Ridge, la tribu sponsorise *Project Recovery*, un programme de réhabilitation pour alcooliques. Le projet *Flowering Tree* s'adresse aux femmes et *Anpetu Luta Tipi* (La Maison de l'Aube) aux adolescents. Ces

programmes utilisent la méthode éprouvée des Alcooliques Anonymes, mais en l'adaptant à la culture lakota : restauration de l'estime de soi, du sens de la responsabilité vis-à-vis de la famille et de la communauté, intégration aux cérémonies de purification et de réconciliation. Les initiatives destinées à aider les jeunes à mener une vie saine et positive sont particulièrement importantes. En 1981, *Yellow Thunder Camp* est installé dans les Black Hills par des Oglala de l'AIM.

« Rejoins-moi dans la défense de notre culture, choisis la tradition plutôt que la toxicomanie. » Nathan Chasing His Horse (Sourit Beaucoup de Danse avec les loups). Annonces régulières de personnalités dans *Indian Country Today*.

C'était la première fois que des Lakota reprenaient pied dans les Black Hills depuis plus de cent ans. Les Oglala voulaient en faire un lieu de vie traditionnel. Le camp a fonctionné un certain temps, mais les difficultés matérielles ont forcé à l'abandon. Il a été remplacé depuis quelques années par des « camps d'été traditionnels » où les jeunes lakota réapprennent leur culture, pratiquent la danse et la musique indiennes, s'initient à l'artisanat, écoutent la parole des Anciens. Durant l'été 1997, deux camps d'été ont été organisés sur des réserves lakota. Le premier, près de Porcupine sur la réserve de Pine Ridge, a rassemblé durant une semaine deux cent quarante jeunes oglala de huit à dix-huit ans. Paul Iron Cloud, directeur d'*Oglala Sioux Housing Authority* qui sponsorise le projet, indique que ce camp a été créé pour initier les jeunes à un mode de vie meilleur que celui qu'ils connaissent en ville. « Nous avons beaucoup de problèmes d'alcool et de drogue sur cette réserve. Les enfants sont les premiers à souffrir de l'alcoolisme des parents », dit-il. Le camp offre aux jeunes campeurs des tournois de basket et de volley, des randonnées à pied et à cheval sur la réserve. Un autre camp, fonctionnant de la mi-juin à la fin août sur la réserve de Cheyenne River, reçoit des jeunes de douze à vingt ans. Les stagiaires vivant sous des tipis ont appris à pêcher, à chasser, à jardiner, à prendre soins des animaux, à observer la vie des plantes, sous la direction bénévole de membres de la tribu. De longues randonnées à cheval leur ont permis de parcourir les communautés de la réserve. Ils ont commencé à parler leur langue et appris à bien se comporter dans la vie sociale, à respecter les Anciens, à se respecter eux-mêmes. « L'idée est de donner quelque chose à faire aux jeunes de la réserve et de renforcer la culture indienne », dit Dana Dupris, l'un des organisateurs. Beaucoup de Lakota s'inquiètent de la détérioration des valeurs familiales et sociales qui conduisent à une augmentation de la délinquance juvénile sur les réserves, accentuée par phénomène des gangs. Les adolescents connaissent peu ou mal la langue lakota et ont perdu le contact avec leur spiritualité et leurs racines culturelles. « Beaucoup de jeunes ne trouvent pas chez eux de bonnes conditions de vie et de sécurité, et ils recherchent le réconfort que leur apportent les autres jeunes. Malheureusement, ils traînent dans les rues et font beaucoup de choses négatives », précise M. Dupris. D'autres nations lakota souhaitent participer à ce camp d'été. Certaines ont des projets semblables, mais le camp de Cheyenne River est le seul qui se déroule sur une longue période et où les jeunes vivent sous



© Michel Dubois

tipis, se déplacent à cheval, menant une vie aussi proche que possible de la vie traditionnelle. M. Dupris espère développer chez certains jeunes des qualités de leaders qui leur permettront de participer à l'organisation des futurs camps et de jouer un rôle de modèle auprès des autres adolescents.

La guérison de la société lakota pourrait aussi passer par un retour à une forme de justice traditionnelle, très différente de la justice « blanche » qui ne connaît que prison, punition et peine de mort.

Réparer et réconcilier

L'idée de réparation et de réconciliation qui est à la base de la justice traditionnelle assurait la paix intérieure des sociétés indiennes où le meurtre était exceptionnel et le vol inexistant. La peine la plus lourde infligée à un meurtrier était le bannissement hors du cercle tribal durant un à quatre ans selon les tribus. Les victimes recevaient du meurtrier et de sa famille des compensations en services, en biens divers, en chevaux. Il arrivait même qu'un meurtrier soit adopté dans la famille de sa victime.

Une réunion sur les questions de justice s'est tenue en octobre dernier à *Oglala Lakota College* sur la réserve de Pine Ridge. L'orateur, Howard Zehr, professeur de sociologie à l'université d'Harrisonburg en Virginie déclare « La justice de réparation, fondée sur l'idée de réconciliation, aide les victimes à guérir et les criminels à ne pas retomber dans la délinquance. Punir les gens les stigmatise. La honte qu'ils ressentent les pousse à rejoindre leurs semblables et transforme le « mauvais » label en quelque chose dont on se glorifie. La prison permet

aux criminels d'échapper aux conséquences de leur conduite et de nier leur responsabilité en développant chez eux le sentiment qu'ils ont « payé ». Les victimes sont amenées à douter d'elles-mêmes, de leurs relations aux autres, du sens de leur vie. Afin de guérir du traumatisme qu'elles ont subi, les victimes ont besoin d'être reconnues et de retrouver une sécurité physique et émotionnelle. C'est ce que faisait la justice indienne traditionnelle fondée sur l'idée de guérison. C'est ce que nous essayons de faire. Au lieu de construire plus de prisons, la justice de réparation qui s'inspire de la justice indienne, implique la communauté toute entière dans la résolution des problèmes. Elle fait se rencontrer les victimes, les délinquants, les familles et le voisinage pour examiner les torts qui ont été causés, aider le coupable à accepter sa responsabilité et décider des obligations qu'il a envers ses victimes. Les gens qui ont fait l'essai de cette forme de justice en ont été très satisfaits. Plus de 80 % des victimes et des agresseurs ont déclaré que c'était là une expérience positive ».

Les Lakota présents à la conférence ont réagi très favorablement à cette idée de justice de réparation, mais se sont demandés s'il était envisageable de l'appliquer à Rapid City... Des nations indiennes du Canada ont expérimenté avec succès cette forme de justice. Des délits de vol, de vandalisme sont souvent réglés sans bruit au sein des communautés indiennes où la pression de la société traditionnelle est demeurée forte.

Monique Hameau

Sources : *Indian Country Today* des 5 mai, 11 août et 13 octobre 1997.

AUTO PORTRAIT

Carole Anne Heart est une Sicangu-Brûlé de la réserve de Rosebud. Elle a été mariée à Arvol Looking Horse, gardien de la Pipe Sacrée Lakota. Femme moderne, mais attachée à sa tradition, elle organise des ateliers consacrés à l'éducation des enfants et à l'art d'être parent. Elle parcourt les États-Unis afin de mieux faire connaître et comprendre la culture lakota.

Je m'appelle Carole Anne Heart, je suis une Sioux du Sud Dakota. Mon nom indien, Waste Wayankapi Win, (littéralement «Femme dont ils voient la bonté»), signifie que les gens perçoivent de la bonté en moi.

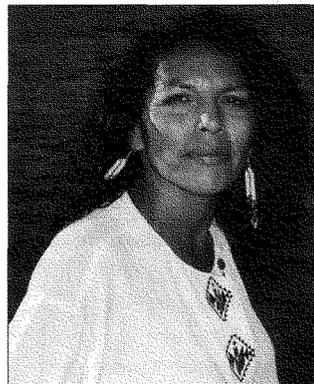
Mon père, Narcise Francis Heart, était un Yankton et ma mère est une Sicangu ou « Cuisse Brûlée ». A l'époque des guerres intertribales, notre peuple mettait le feu à la prairie pour se protéger des attaques ennemies ; or, il advint qu'une fois, certains des nôtres furent brûlés aux jambes par le retour des flammes, d'où l'origine de ce nom. Mon arrière-arrière-grand-père, Horn Chips, un Lakota de Rosebud, fut l'un des conseillers spirituels de Crazy Horse. Mon arrière-grand-mère s'appelait Stands Alone by Him et ma grand-mère paternelle Aberdeen Zephyr Heart.

J'ai grandi dans les réserves de Rosebud et de Yankton. Excellente élève à l'école secondaire de Saint-Francis et à Martyr, j'ai sauté une classe et dès l'obtention de mon diplôme de fin d'études, je suis entrée à l'université du Sud Dakota. A cette époque, nous n'étions que sept Indiens, parmi lesquels Tom Shortbull qui deviendra sénateur. A partir du jour où l'un des étudiants indiens assassina un bijoutier, tous les habitants de la ville eurent peur de nous et, dans les magasins, on se conduisait envers moi comme si j'étais la coupable. J'appris alors que le racisme et le sectarisme pouvaient avoir plusieurs visages. Puis je me suis spécialisée en droit dans la même université et j'ai commencé à travailler au sein du département juridique du Bureau des Affaires Indiennes à Washington D.C. J'ai ensuite exercé, sur la réserve, à Mission, traitant toutes sortes de dossiers, depuis les litiges entre propriétaires et locataires jusqu'aux cas de conduite en état d'ivresse ; j'ai même eu à m'occuper d'un meurtre.

Je sais gré à mes grands-mères de m'avoir transmis ce sentiment très fort de respect de soi et de notre identité culturelle. Elle m'ont appris qu'il existe une raison à tout ce qui nous arrive et qu'il faut tirer une leçon de chaque événement. En regardant en arrière, je réalise que ce sont ces femmes exceptionnelles qui m'ont donné la force d'être celle que je suis aujourd'hui. Non seulement elles étaient infiniment généreuses, mais elles savaient honorer les autres avec simplicité et permettre ainsi à chacun de prendre conscience de son potentiel.

Depuis 1974, je fais partie, sur la réserve de Rosebud, de la Société de Femme Bison Blanc. Avec une amie, j'ai écrit le projet qui a permis de financer la construction du premier Refuge contre la violence domestique sur un territoire indien. Nous avons choisi de nous attaquer directement à la question de la violence familiale qui n'existait pas dans notre culture. Après avoir constaté que certains de nos hommes maltrai-taient leur femme, nous avons essayé d'identifier ce problème

afin de commencer à le résoudre. Nous avons découvert que, le plus souvent, les mauvais traitements s'expliquent par une absence d'activité professionnelle chez l'homme. Le couple souffre d'une inversion des rôles traditionnels quand la femme a recours aux



© Dan Boudrick

prestations d'aide sociale. Les frustrations et tensions engendrées par ce type de situation remettent en cause les notions de pouvoir et de contrôle au sein du couple.

Nous avons entamé un voyage spirituel. Nous voulons renouer avec le passé afin de retrouver ce chaînon manquant et combler de tout notre possible ce vide qui nous habite. L'adoption en 1978, de la loi sur la liberté religieuse des Indiens fut pour nous un commencement.

Si les États-Unis partageaient nos valeurs, nombre de problèmes actuels nous seraient alors épargnés. Nous sommes stupéfaits devant le manque de respect ambiant, non seulement à l'égard des personnes, mais aussi de l'environnement et des animaux. J'insiste toujours sur l'importance d'aborder ce sujet avec nos jeunes. Dans notre travail, nous essayons de satisfaire toutes leurs demandes et de rétablir leur lien avec la culture dont ils sont issus.

Je crois que l'American Indian Movement (AIM), a exercé une influence salutaire et positive sur les réserves : il a rendu sa fierté à notre peuple et permis le rétablissement de traditions que l'on croyait oubliées. Je me réjouis que ses membres aient senti qu'ils pouvaient indéniablement faire évoluer la situation. Ils ont agi dans le sens qu'ils croyaient nécessaire pour provoquer un changement de la condition indienne. Aujourd'hui, l'AIM est toujours actif, mais, intervenant de manière plus pacifique, il fait moins parler de lui.

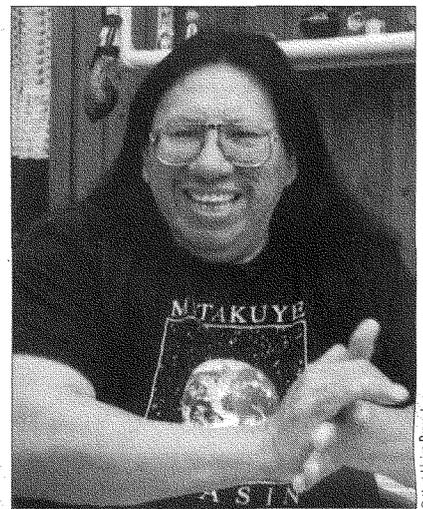
Je souhaiterais, dans les dix ou vingt prochaines années, être témoin d'une communauté qui honore ses enfants. Si nous voulons apporter de réels changements au sein de notre peuple, nous devons commencer par nos enfants qui représentent notre avenir.

Carole Anne Heart

Extrait de Le Livre des Anciens de Sandy Johnson, Editions Albin Michel, 1996, Collection Terre Indienne Synthèse : Sylvain Duez-Alesandrini

Un traditionaliste au Conseil tribal

Milo Yellowhair, traditionaliste lakota et actuel vice-président du Conseil tribal de la réserve de Pine Ridge, était l'an dernier de passage en Europe. Il a participé à Genève au Groupe de Travail des Nations Unies sur les Populations Autochtones et au II^e meeting européen des Comités de Soutien aux Indigènes d'Amérique du Nord qui se tenait à Berlin. Nitassinan a pu à cette occasion s'entretenir avec lui sur la situation actuelle du peuple lakota.



Milo Yellowhair - Mon nom est Milo Yellowhair. Je suis membre du Conseil tribal de Pine Ridge et actuellement vice-président d'Oglala Sioux Tribe.

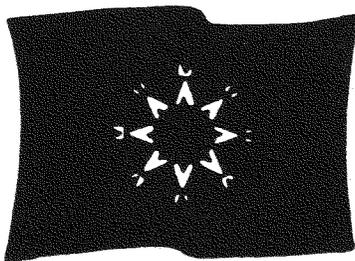
J'ai exercé par le passé les fonctions de porte-parole du *Lakota Treaty Council* aux Etats-Unis et en Europe. J'ai 47 ans et je suis marié avec une femme de nationalité suisse. Nous avons trois enfants et nous vivons sur la réserve de Pine Ridge dans la petite communauté de Yellowbear Canyon.

Nitassinan - Quelles sont actuellement les relations entre le Conseil tribal et les traditionalistes lakota ?

M.Y. - Les différences entre le Conseil tribal et les Conseils traditionnels sont multiples et certains points de désaccord subsistent. D'un point de vue traditionnel, l'établissement d'un Conseil tribal est une violation des traités de 1851 et 1868. Le Conseil tribal dans sa forme actuelle a été créé par la Loi de Réorganisation Indienne (*Indian Reorganization Act - IRA*) (1). Mais sur nombre de questions, les différences entre les points de vue des Conseils tribaux et des Conseils traditionnels se sont peu à peu atténuées, car les préoccupations et les priorités sont les mêmes. Sur l'une des questions essentielles, tout le monde s'accorde à dire que les Black Hills (2) ne sont pas à vendre. Tous les Conseils tribaux refusent la solution financière, sauf celui des Sioux de Fort Peck. Bien qu'appartenant à la Grande Nation Sioux, ils envisagent d'accepter une indemnisation (3). Nous préférons poursuivre la lutte pour récupérer nos terres. C'est un exemple de l'unité qui existe entre Conseils tribaux et Conseils traditionnels. Je voudrais souligner que, dans quelque domaine que le Conseil tribal agisse, il se place d'abord par rapport aux traités que nous avons signés avec le gouvernement américain. Cette référence aux traités est incluse

dans les résolutions de l'agenda national du Conseil tribal oglala, en particulier quand nous négocions avec d'autres nations indiennes ou avec le gouvernement fédéral.

Les Etats-Unis ont récemment modifié de manière radicale leur système d'assistance sociale. Le programme appelé « Aide pour les familles ayant des enfants à charge » (AFDC) a été remplacé par « Assistance temporaire aux familles dans le besoin » (TANF). Lors des négociations menées à ce sujet, nous avons fait valoir nos droits garantis par traité (4). Nous avons mis en avant le taux de chômage élevé que nous connaissons et les difficultés qui y sont liées (mauvaise couverture médicale, problèmes sociaux, etc.).



drapeau de la nation sioux oglala

Nous avons fait remarquer que les différentes aides que nous percevions n'avaient rien de déshonorant pour nous puisqu'elles étaient dues aux termes des traités. Il faut considérer que la disparition de millions de bisons a conduit à un changement radical du mode de vie des Oglala/Lakota qui était basé sur la chasse.

Nous déplorons que les compensations financières annuelles, garanties par les traités, se soient transformées en assistance sociale. C'est pourquoi nous demandons que cet argent nous soit versé directement afin que nous puissions l'utiliser pour répondre aux besoins de notre société et aux demandes de notre peuple.

Chaque fois qu'une question relative aux traités est abordée, nous invitons les Conseils traditionalistes et tous ceux qui travaillent sur les traités à venir présenter leur point de vue devant le Conseil tribal. Nous écoutons leur avis et nous en tenons compte. Etant donné les extrêmes difficultés auxquelles nous devons faire face, nous pensons que la solution doit être trouvée grâce à un effort commun des groupes travaillant sur les traités, du Conseil tribal, ainsi que des groupes locaux comme les *tiyospaye*, notre concept traditionnel de la famille élargie. Ces *tiyospaye* doivent avoir un rôle prépondérant, et nous les y encourageons actuellement.

N. - Qu'entendez-vous par souveraineté en ce qui concerne la réserve de Pine Ridge ?

M.Y. - Lorsqu'on consulte un dictionnaire au mot « souveraineté », on lit qu'un peuple est souverain quand il est capable de subvenir à ses besoins, comme se nourrir, faire face à ses besoins fondamentaux. Je parle ici du peuple oglala/lakota. Le fait de choisir son propre nom fait partie de l'image que nous nous faisons de la souveraineté.

En ce qui concerne les jeux de hasard, de nombreuses tribus ont choisi, comme nous le disons, de « se coucher devant le gouvernement de leur Etat ». Ces tribus partagent les revenus de leur casino avec les Etats, et nous les désapprouvons. Les Etats ne nous ont jamais aidés. Depuis toujours, ils ont essayé de diminuer nos droits, et maintenant, ils veulent nous faire payer sous prétexte que nous vivons sur leur territoire. Je pense que ce serait plutôt à eux de nous verser des compensations. La souveraineté est mise à mal quand vous vous abaissez devant un Etat quelconque. Par exemple, les Pueblo du Rio Grande ont signé récemment un contrat avec les autorités du Nouveau-Mexique qui stipulait qu'ils devaient verser

à l'État 16 % des revenus de leurs casinos. Aucune référence n'était faite à la souveraineté des Pueblo vivant entre Santa Fe et Albuquerque, ni d'ailleurs ce qui est arrivé aux Pueblo Cochiti qui ont vu une grande partie de leurs terres inondées par un projet de l'État du Nouveau-Mexique.

Nous faisons face à des problèmes semblables au Dakota du Sud, et nous à Pine Ridge, essayons d'y échapper. C'est pour cela que l'État s'efforce de passer des accords avec nous, tout en déclarant que les affaires indiennes sont de la seule compétence fédérale. L'État du Dakota du Sud a organisé un référendum parmi ses résidents en leur demandant si c'était à lui de gérer les questions relatives aux Indiens. Les gens ont répondu « non », disant que c'était de la compétence fédérale. Le Dakota du Sud est donc resté en dehors de nos affaires et nous négocions au niveau fédéral. Pourtant, le gouvernement américain essaie souvent de nous pousser à travailler avec le gouvernement du Dakota du Sud. Bien sûr, nous refusons, disant que nous pouvons nous occuper nous-mêmes de nos affaires. La souveraineté n'est pas quelque chose qui vous est donné. Elle doit être négociée. C'est un travail de longue haleine, une approche soigneusement réfléchie afin que les peuples indiens puissent faire face aux multiples problèmes auxquels ils sont confrontés au quotidien.

N. - Que pensez-vous du Gouverneur du Dakota du Sud Bill Janklow ? Qu'avez-vous pensé de sa réélection ?

M.Y. - On connaît les positions de Bill Janklow. C'est un raciste, et il n'a pas changé avec les années. Quand on lui parle des Affaires indiennes, il répond que c'est de la compétence fédérale. Pourtant, son équipe, en particulier le procureur général, s'efforce de maintenir en état de sujétion de nombreux jeunes Lakota, en les jetant en prison, en les obligeant à vivre de l'aide sociale, ou en leur retirant la garde de leurs enfants. Ce sont les faits. Il dit une chose et en fait une autre. Etant perçu au Dakota du Sud comme hostile aux Indiens, il a justement utilisé cette image pour se faire réélire. J'ai cru comprendre qu'il ne se représenterait pas. Nos difficultés risquent d'augmenter si l'actuel procureur général de l'État prend sa succession car il connaît l'aspect juridique des questions. J'ignore si M. Burnett va devenir un Janklow-bis...

Nous devons rester très vigilants car on assiste actuellement à une avancée de la droite aux États-Unis, et la question de la souveraineté indienne risque d'être remise

en question. Cela a déjà commencé au niveau fédéral.

N. - Pouvez-vous nous décrire la situation économique sur Pine Ridge ?

M.Y. - Même le développement économique nécessaire à la survie de notre peuple est remis en question par la volonté du gouvernement fédéral d'imposer une taxation aux entreprises indiennes. Il appelle cela faire respecter la loi. Pourquoi créer des commerces sur les réserves si l'on doit payer des taxes au niveau fédéral ? Cet argent ne bénéficie pas à notre peuple et n'est pas réinvesti dans notre économie. Aujourd'hui, toutes les initiatives mises en place par les nations indiennes afin de générer des revenus pour leur fonctionnement, leur développement, le financement de leurs programmes, sont confrontés à ce problème de taxation. A mon avis, cela n'est pas bon. S'ils voulaient vraiment nous aider, nous devrions être exonérés de taxes aussi bien au niveau fédéral qu'au niveau des États.

Par contre, je ne verrais aucun problème à leur verser cet argent s'ils nous rendaient toutes les terres qui nous ont été garanties par les traités. Alors, je serais prêt à discuter de cette question, notamment de l'accord qui a permis la création de l'État du Dakota du Sud en 1889, et qui était en contradiction flagrante avec les clauses du traité de 1868.

N. - Quels sont les programmes mis en place par le Conseil tribal pour le bien-être de son peuple ?

M.Y. - Nous avons plusieurs projets. L'industrie des jeux (le casino tribal *Prairie Winds*) rapporte actuellement un million de dollars à la tribu.

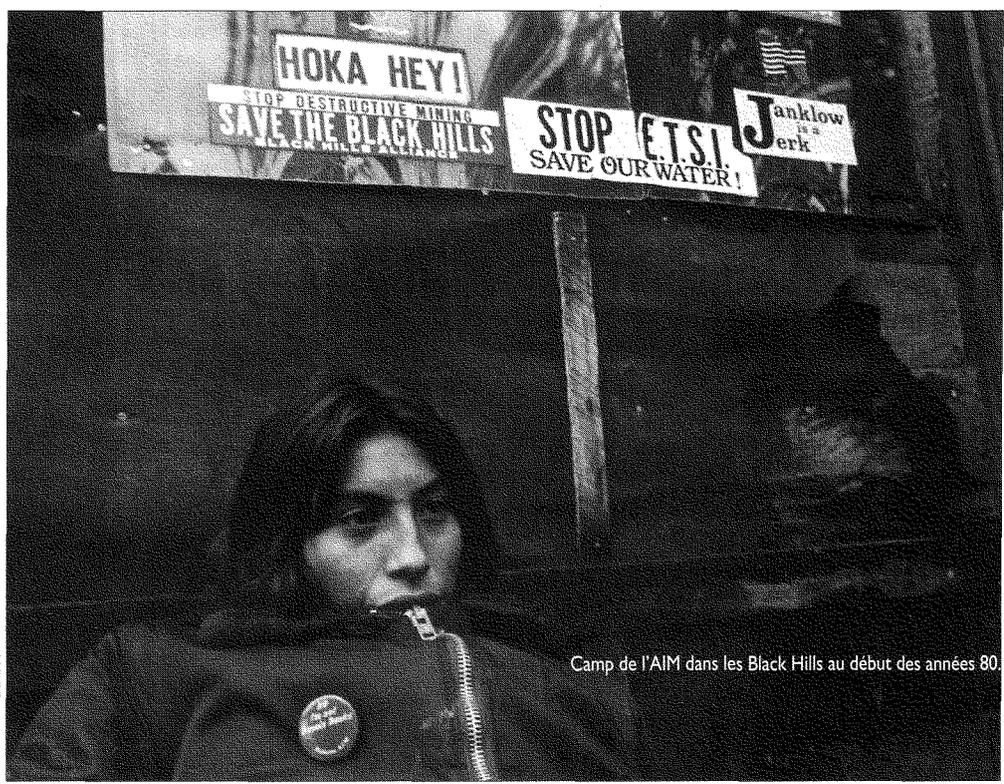
Nous avons également des projets de développement agricole. Nous utilisons



des terres tribales afin de créer des emplois pour le plus grand nombre de personnes. Nous encourageons les *tiyospaye* à utiliser les terres qui entourent leurs communautés pour y élever des bisons, des vaches et y installer des jardins potagers, ainsi qu'à développer toutes sortes d'activités. Nous voulons faire comprendre à notre peuple que les trois prochaines années vont être très dures et qu'il doit faire des efforts afin de subvenir à ses besoins immédiats. Les Oglala doivent travailler la terre afin de produire leur nourriture sur le long terme. Nous insistons sur l'établissement de jardins biologiques qui pourrait apporter un développement économique à notre peuple.

Depuis peu, nous envisageons la production de chanvre sur la réserve. Le président du Conseil tribal et moi-même sommes d'accord pour encourager les *tiyospaye* à planter du chanvre pour en tirer des textiles, des cordes, des sommiers et même du papier. C'est un domaine en pleine expansion.

Le plus important, c'est que nos familles élargies jouent un rôle actif en créant un avenir qui ne repose pas sur l'exploitation de la terre, mais soit bénéfique pour toutes les communautés de la réserve. Nous les encourageons à créer un développement durable. En tant que Conseil tribal, nous nous efforçons de développer un climat favorable pour que tout cela puisse aboutir. Nous mettons



en place une législation qui assurera à nos *tijospaye* la possibilité de développer leur économie, par et pour eux-mêmes, selon leurs propres rêves, leur propre réflexion et leurs méthodes de travail.

N. - Y a-t-il des discussions pour réunifier la base territoriale de la nation lakota, notamment en regroupant les différentes réserves ?

M.Y. - Il y a un grand mouvement tendant à rétablir la Grande Nation Sioux sur la base de son Grand Conseil. Le premier pas a déjà été franchi. Les présidents des Conseils tribaux de la Grande Nation Sioux se sont réunis et ont mis en place le Conseil Allié des Présidents Tribaux. La formation de ce Conseil a établi un nouveau niveau de relations entre le gouvernement fédéral et les tribus indiennes. Le Conseil travaille au bien de tous afin de trouver des solutions communes aux maux qui affectent les neuf réserves situées au Dakota du Nord, du Sud et au Nebraska. Nous essayons de réunifier nos terres. Nous avons 150 000 personnes vivant sur 4 millions d'hectares. C'est pour nous une chance inestimable d'agir ensemble sur cette base territoriale définie. Bien sûr, nous réclamons plus de terres, ainsi que la résolution de la question des Black Hills, afin de pouvoir aller de l'avant et travailler vraiment sur les problèmes qui nous affectent tous. Il faut souligner que cela ne concerne pas uniquement les réserves des Dakota et du Nebraska. Il faut y inclure aussi celles du Montana et du Canada. Nous avons sept bandes lakota vivant au Canada.

Quand nous serons arrivés à mettre en place

un Grand Conseil incluant toutes les composantes de notre nation, nous aurons beaucoup plus de possibilités, nous serons plus puissants et nous pourrions réellement changer les choses. Nous pourrions ainsi négocier avec le Canada et les Etats-Unis en tant qu'entité indienne indépendante. Nous souhaitons travailler dans cette direction.

N. - Quelle est la place accordée aux traditionalistes dans ce Grand Conseil ?

M. Y. - Je pense que les Conseils tribaux doivent d'abord s'unir afin de créer la situation qui permette aux Conseils traditionnels de jouer un rôle majeur dans ce Grand Conseil.

Aujourd'hui, les chefs traditionnels ou leurs représentants sont assis parmi nous lors des réunions du Conseil tribal. Ils sont présents en tant que conseillers et supervisent les décisions prises par la tribu. Cela prouve les avancées dans ce domaine. Il nous reste à officialiser tout cela.

N. - Quels programmes concernant la culture et la promotion de la langue lakota, financez-vous ?

M. Y. - Nous parlons d'une immersion totale dans la langue lakota, en particulier durant les cinq premières années de la scolarité. Nous espérons arriver à cette immersion totale sur notre réserve. Celle-ci commencerait au jardin d'enfants et se poursuivrait au moins jusqu'en CM2. Nous pourrions ainsi aller beaucoup plus loin et devenir vraiment un peuple souverain en utilisant la langue, la tradition et l'histoire lakota dans nos Affaires intérieures et extérieures. Ce sont des choses que notre peuple

doit faire pour devenir libre.

N. - Avez-vous constaté de nombreux changements depuis les 20 dernières années ?

M. Y. - Bien sûr ! Certains de ces changements sont évidents, comme par exemple mon élection. J'ai d'abord été un opposant au Conseil tribal (5), mais j'ai évolué. J'ai pensé que je devais utiliser mon expérience de la tradition lakota pour entrer au Conseil. J'ai pu faire avancer l'idée que nous devons remplacer le système de gouvernement tribal issu de la Loi de Réorganisation Indienne de 1934 par un gouvernement traditionnel basé sur les traités. Si nous y parvenons, ce sera un changement complet par rapport à la situation que nous connaissions il y a vingt ans.

Il faut aussi remarquer que le ministère des Affaires étrangères, celui de l'Éducation, de la Santé, de la Justice, de l'Intérieur, etc., nous consultent régulièrement sur certaines questions internationales. C'est un changement vraiment positif. Par le passé, ils ne nous auraient jamais accordé un seul moment de leur temps. Aujourd'hui, ils nous invitent à différentes rencontres. Nous avons eu un entretien avec le ministre des Affaires étrangères des Etats-Unis sur le projet de « Déclaration Universelle des Droits des Peuples Autochtones » actuellement en discussion devant les Nations unies. Nous les avons rencontrés de nouveau récemment à propos des questions relatives à la bio-diversité.

Néanmoins, nous rejetons leur façon de considérer les nations indiennes comme « domestiques et dépendantes », selon la définition donnée par le Juge Marshal en 1832, d'ailleurs citée de manière incomplète. Nous nous inscrivons totalement en faux contre une telle manière de voir.

Milo Yellowhair (à droite du tambour) en 1978, avec des membres de l'AIM devant le pénitencier de Marion en train de protester contre l'incarcération de Léonard Peltier.



Entretien réalisé à Berlin le 3 août 1997, transcription et traduction : Sylvain Duez-Alesandrini.

1. *Indian Reorganization Act (IRA)* : Loi de Réorganisation Indienne adoptée en 1934 (voir page 8)

2. Voir pages 27 à 29

3. Voir brèves page 28

4. La loi de Réforme de l'Assistance Sociale (*Welfare Reform Act*) adoptée au niveau fédéral début 1997, représente pour le Conseil tribal de Pine Ridge l'occasion d'exercer sa souveraineté. La tribu demande à gérer elle-même les fonds accordés pour le programme TANF, estimant qu'elle est mieux à même que l'Etat du Dakota du Sud de définir les besoins de son peuple.

5. Milo Yellowhair était dans les années soixante-dix un supporter de l'AIM. En 1973, durant l'occupation de Wounded Knee (voir pages 30 à 32) il a convoyé du ravitaillement pour les assiégés. Il a participé en tant que chef de la sécurité à la « Plus Longue Marche » entre San Francisco et Washington DC en 1978. Ce n'est que très récemment qu'il a décidé de se présenter à une élection au Conseil tribal. Il a été élu à son poste de Vice-Président de la Oglala Sioux Tribe en avril 1996.

Les Black Hills, le cœur de la nation lakota

Le traité signé à Fort Laramie en 1868 mettait le massif des Black Hills au centre du grand territoire reconnu aux nations sioux et à leurs alliés cheyenne et arapaho. Afin d'ouvrir les collines aux chercheurs d'or et de punir les tribus rebelles, le Congrès des Etats-Unis décidait en 1877 l'annexion des Black Hills. Les Sioux, et en particulier les Lakota, n'ont jamais renoncé à faire reconnaître leurs droits sur les Black Hills.

Leur combat se déroule désormais devant les tribunaux.

En 1977, la commission chargée d'examiner les revendications indiennes accorde aux Sioux une indemnité de 17,5 millions de dollars pour la perte des Black Hills. En avril 1980, la Cour Suprême des Etats-Unis porte l'indemnité à 105 millions de dollars. L'un des juges reconnaît que la saisie des Black Hills a été de la part du pouvoir américain une action honteuse. Par un référendum tenu en juin, les nations sioux rejettent l'indemnité et réclament le retour des Black Hills, proclamant : « les Black Hills ne sont pas à vendre ! Nos ancêtres sont morts pour les Black Hills. Nous ne les vendrons jamais ! » A leur tour, les conseils tribaux des huit nations concernées refusent l'argent.

En 1985, un projet émanant de traditionalistes oglala pour une restitution d'une partie des Black Hills à la nation sioux est présenté devant le Congrès par le sénateur Bill Bradley. Il prévoit de rendre aux Sioux 1/7 du massif, uniquement des forêts nationales. Le Congrès le repousse.

En 1989, un second projet est présenté, identique au précédent, mais exigeant une indemnité pour les terres demeurant entre les mains des Blancs. Cette proposition conçue par les *Grey Eagles*, des Anciens oglala, et soutenue au Congrès par le sénateur Martinez est également repoussée. Les élus du Dakota du Sud l'ont formellement rejetée, car il va sans dire que les habitants blancs des Black Hills sont largement opposés à toute restitution de

terres aux Sioux. Les élus républicains au Congrès, majoritairement hostiles aux revendications indiennes, estiment que les Sioux ont été

Mise en vente de terres dans les Black Hills

payés pour les Black Hills et que la question est réglée.

La position juridique des Sioux est pourtant très forte. Ils possèdent sur les Black Hills un « titre indigène » résultant de l'occupation longue et continue d'un territoire par un peuple tribal, titre reconnu par le droit international. Ils possèdent les Black Hills aux termes du traité de fort Laramie de 1868 signé entre deux nations souveraines et par conséquent soumis au droit international.

Plusieurs sondages récents montrent qu'une très large majorité des Sioux, en particulier des Lakota, continue à refuser l'indemnisation qui se monte maintenant, avec les intérêts, à près de 400 millions de dollars. Il faut souligner que malgré leur pauvreté - les réserves du Dakota du Sud sont les plus misérables des Etats-Unis - aucune voix ne s'est jamais élevée parmi les Lakota pour réclamer le versement de l'argent qui se trouve actuellement dans les caisses du ministère de l'Intérieur. C'est l'un des rares exemples où, dans le monde moderne, on voit de l'argent refusé pour des raisons de morale et de dignité.

Les Black Hills rapportent beaucoup d'argent aux entreprises qui y sont installées. Le Mont Rushmore, où ont été sculptées dans les années 1930 les statues géantes de quatre présidents, attire des foules de touristes. Deadwood, où les frères Costner ont de gros intérêts, est la ville des casinos et c'est à Sturgis, près du site sacré de Bear Butte, qu'a lieu tous les ans le plus grand rassemblement de motards du monde. Les Etats du Dakota du Sud et du Wyoming se partagent les énormes revenus des coupes de bois qui dévastent les collines. Les mines d'or, terriblement polluantes, sont très prospères. Les mines d'uranium de la région d'Edgemont, maintenant abandonnées, ont laissé d'énormes quantités de déchets radioactifs qui polluent les eaux du flanc est des collines, coulant vers Pine Ridge.



Les lakota sont douloureusement affectés par les dévastations opérées dans leurs collines sacrées depuis plus de cent ans. Aussi sont-ils très vigilants quand, tous les quinze ans, le plan de développement des forêts nationales des Black Hills doit être redéfini.

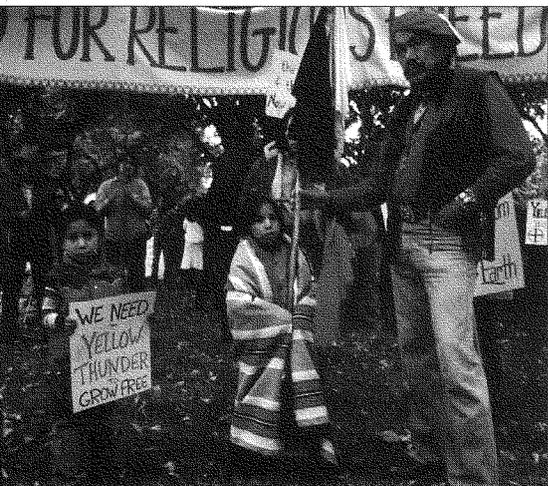
Développement contre spiritualité

C'est en 1897 que les coupes de bois dans les forêts nationales des Black Hills ont été officiellement planifiées. Depuis cette date, environ 150 millions de m³ de bois ont été tirés des Black Hills. Le plan qui doit prendre effet en 1998 prévoit l'exploitation de 10 000 hectares de forêt par an afin de produire sur quinze ans 3 millions de m³ de bois. Quatre grandes scieries et six plus petites débitent en permanence les arbres des Black Hills. L'un des fonctionnaires qui gère les terres fédérales des Black Hills vient de donner son accord pour le forage d'une nouvelle mine d'or d'où l'on compte extraire 5,5 millions de tonnes de minerais aurifère, ce qui entraînera l'épandage de déchets de roche sur une surface de 5 hectares de forêt. Des éleveurs louent des prairies à l'office fédéral des forêts. Environ 25 000 bovins y pâturent de mai à septembre.

Les nations indiennes qui ont des liens avec les Black Hills estiment ne pas être suffisamment consultées sur les projets de développement des collines. Les dernières consultations entre les Lakota et les gestionnaires des forêts nationales des Black Hills remontent à 1989. Plusieurs nations indiennes ont fait alliance avec des associations écologistes comme le Sierra Club, Audubon Society, Wilderness Society qui, pour certaines, ont porté plainte contre l'office fédéral des forêts pour sa ges-



tion des Black Hills. Les tribus de Rosebud et Standing Rock, ainsi que la *Grey Eagle Society* se sont jointes à la plainte du Sierra Club, tandis que les Oglala de Pine Ridge portaient plainte séparément. Les nations sioux sont particulièrement vigilantes en ce qui concerne l'avenir des forêts nationales des Black Hills car c'est précisément sur ces terres que portent les deux propositions de loi présentées au Congrès en 1985 et 1989 pour le retour d'une partie des Black Hills à la Grande Nation Sioux. « L'une des raisons de notre inquiétude est que l'office fédéral des forêts ne tient aucun compte de notre souveraineté ni de nos droits reconnus par traités », déclare Philip Under Baggage du Conseil exécutif de la nation oglala. Les Oglala ont demandé que des tribus qui ont des liens historiques et culturels avec les Black Hills comme les Cheyenne et les Arapahos ainsi que Kiowa, aient aussi leur mot à dire dans la gestion des Black Hills.



Manifestation de l'AIM dans les années 80 pour le respect des droits religieux des lakota dans les Black Hills

L'étude d'impact environnemental sur laquelle se fonde le projet de développement présenté par l'office fédéral des forêts identifie certaines conséquences négatives du développement, en particulier une modification des cours d'eau due à la déforestation. Le développement des mines, l'exploitation du pétrole et du gaz pourraient également, selon l'étude, avoir des conséquences négatives sur l'environnement - ce qui est assez évident.

Pourtant, le rapport estime que l'exploitation forestière et minière a « des retombées positives sur la création d'emplois et sur les revenus des personnes et des comtés de la région ». L'exploitation forestière emploie actuellement 1 600 personnes et la vente du bois s'élève annuellement à 190 millions de dollars. Mais, que représentent 1 600 emplois pour une économie américaine

superpuissante qui, nous dit-on, crée des centaines de milliers d'emplois tous les mois ? Une prospérité dont les Indiens profitent bien peu.

Une simple plantation d'arbres

La controverse entre l'Office fédéral des forêts et les nations indiennes illustre deux approches totalement opposées : la conception économique basée uniquement sur le profit et la conception spiritualiste basée sur des concepts religieux.

« Depuis un siècle, quand l'exploitation forestière a commencé, presque chaque hectare des Black Hills a déjà été coupé », annonce fièrement la Black Hills Forest Resource Association qui voit la forêt comme une simple plantation d'arbres où l'on récolte le bois. Ce qui est considéré par les exploitants forestiers comme un signe de dynamisme économique dont il y a lieu de se flatter est pour les traditionalistes indiens une pure et simple profanation.

Pour les Lakota, *Paha Sapa* est une terre sacrée. Les collines sont le centre de l'univers et elles doivent demeurer telles qu'elles ont été créées au commencement des temps par *Wakan Tanka*. « Elles sont notre autel dressé vers Dieu. C'est là que la Grande Course a eu lieu. C'est là que se trouve Wind Cave d'où notre peuple est sorti. Les Black Hills sont au centre de nos connaissances astronomiques », dit Victor Douville du Sicangu Treaty Council. Il ajoute : « Ils disent que la forêt a besoin d'être coupée afin qu'une nouvelle « récolte » puisse pousser. Ce que nous proposons, c'est de laisser les choses se faire de manière naturelle. Laissons la nature en prendre soin. »

En février dernier, le Sicangu Treaty Council adressait aux responsables de l'Office fédéral des forêts au nom de la tribu de Rosebud une lettre à laquelle il n'avait toujours pas été répondu en novembre.

« Les Lakota sont en relation avec les Black Hills depuis plus de 3 000 ans », écrivait dans cette lettre Leroy Rattling Leaf. « Depuis ce temps, nous avons appris beaucoup de choses sur les Black Hills et ce qu'elles signifient pour nous. Nous avons appris que c'est à nous que *Wakan Tanka* a donné accès aux Black Hills. Aussi, nous devons en partager les ressources avec toutes les formes de vie. Nous avons appris que nous, les hommes, nous avons un lien avec les animaux à quatre jambes et aussi avec les plantes, les oiseaux, les insectes, les reptiles et les plus petits des êtres vivants. Nous avons appris que le rocher, l'air et l'eau ont des pouvoirs spéciaux qui nous donnent la vie. Nous avons appris que tous, y compris

les formes non-humaines, se rejoignent en un cercle qui nous lie les uns aux autres en une relation de parenté. Nous avons appris que si l'une des formes de vie se trouve affaiblie ou détruite, alors cet important lien s'en trouve affecté et le cercle tout entier est menacé. Nous avons une relation symbolique de parenté avec toutes les formes de vie qui se trouvent dans ce cercle, et ce que nous faisons au cercle, nous le faisons à nous-mêmes. Nous exprimons cette relation de parenté par *Mitakuuye Oyasin* (nous sommes tous parents !). »

Monique Hameau

Les précisions sur l'exploitation des Black Hills et les réactions des nations indiennes sont extraites d'*Indian Country Today* du 24 novembre 1997. Pour un historique plus détaillé de l'affaire des Black Hills, voir *Nitassinan* n° 38.



Grande Nation Sioux

Les Sioux-Yanktonnai, qui partagent avec les Assiniboine la réserve de Fort Peck, ont décidé, le 12 Novembre 97, d'accepter par référendum l'argent qui leur revient sur Docket 74-A (Voir *Nitassinan* n° 48 pages 5 et 6). Cet argent n'est pas celui de l'indemnité des Black Hills (Docket 74-B) mais correspond à la perte des territoires de chasse que le traité de Fort Laramie de 1868 avait reconnu aux Sioux et à leurs alliés. La justice avait séparé le cas des territoires de chasse et celui des Black Hills. Les Yanktonnai de Fort Peck n'ont donc pas « vendu les Black Hills », mais leur acceptation de l'indemnité pour les territoires apparaît comme une rupture de la solidarité des nations sioux vis-à-vis de leurs droits reconnus par le traité de 1868. Une réunion des nations sioux parties prenantes dans le traité de 1868 s'est tenue en décembre à Rapid City, en présence d'un conseiller tribal des Yanktonnai de Fort Peck. Les délégués lakota et santee se sont vivement opposés à la décision prise à Fort Peck au nom du respect du traité qui fonde juridiquement le droit de la Grande Nation Sioux à son territoire et de la solidarité entre les nations auxquelles ce territoire avait été reconnu collectivement. Le représentant de Fort Peck a dit accepter de se soumettre à la volonté des autres nations. La conférence a aussi exprimé le désir de voir restituer aux Sioux les terres sous statut fédéral qui se trouvent sur les territoires concernés par Docket 74-A en particulier les federal grasslands du Wyoming qui renferment des gisements de charbon.

Le Mont Rushmore, temple de la démocratie... ou de l'hypocrisie ?

Les sculptures géantes du Mont Rushmore - situé au cœur des Black Hills, la terre sacrée des Sioux - sont une profanation infligée à notre Mère la Terre et une insulte à toutes les nations lakota. Il est souvent prétendu que le Mont Rushmore est « le Sanctuaire de la démocratie ». Vous verrez, en lisant ce qui suit, que l'Amérique s'est construite au prix du sang et de la vie des nations indiennes. Nous nous demandons quel genre de démocratie ce sanctuaire représente.

Les quatre visages creusés dans les montagnes volées aux Indiens sont censés représenter les quatre présidents américains les plus connus. Ayant puisé leurs idéaux démocratiques dans la société iroquoise, les pères fondateurs de l'Amérique (1) sont redevables aux Indiens de leur simple survie. Mais les présidents représentés dans nos Black Hills sacrées avaient tous trahi l'idéal démocratique qu'ils étaient chargés de défendre.

Ces pères fondateurs de l'Amérique ont en commun une caractéristique : tous les quatre ont fait l'apologie de la suprématie blanche et préconisé la destruction de la société indienne. Ils ont tous, à un moment ou à un autre, prêté la main au génocide des peuples indigènes de cet hémisphère.

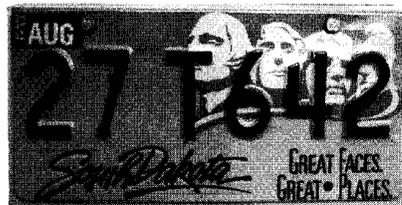
George Washington

En 1779, George Washington donnait au Major Général John Sullivan l'ordre de commencer une campagne de destruction en terre iroquoise. En effet, les nations mohawk, seneca, cayuga et onondaga s'étaient rangées aux côtés des Anglais durant la Guerre d'Indépendance Américaine, redoutant avec raison les empiètements constants des colons américains sur les terres indiennes. Washington avait donné ses instructions : « Ne laissez que des ruines de tous les villages que vous rencontrerez..., que le pays soit non seulement conquis, mais détruit. » Tandis que se déroulait la destruction du peuple iroquois, Washington avait fait cette recommandation au Général Sullivan : « N'acceptez aucune ouverture de paix avant que tous leurs villages n'aient été totalement détruits. » (Cf. *American Holocaust*, par David E. Stannard, 1992). En cinq ans, vingt-huit des trente villes seneca avaient été rasées, et leurs habitants, qui n'avaient pu fuir dans les bois, tués. La politique d'extermination des Indiens préconisée par Washington trouvait sa concrétisation quand ses soldats écorchaient les corps des Iroquois « pour en faire des bottes et des guêtres ». Les survivants de cette extermination ont appelé Washington « le destructeur de villes ». En 1783,

Washington déclarait, comparant les Indiens à des loups : « les deux sont des bêtes de proie qui ne diffèrent que par la forme. »

Thomas Jefferson

En 1807, Thomas Jefferson informait le ministère de la Guerre que, si des Indiens résistaient à l'occupation de leurs terres par les Blancs, une telle situation devrait être résolue « par la hache » : « et... si nous sommes contraints de lever la hache contre une tribu, nous ne devons pas la déposer avant que cette tribu n'ait été exterminée, ou repoussée de l'autre côté du Mississippi. » Jefferson poursuivait ainsi : « en cas de guerre, ils tueront certains d'entre nous, mais nous, nous les détruirons tous. » En 1812, il déclarait que les Américains devaient repousser les Indiens « avec les bêtes de la forêt, dans les Stony Mountains » (probablement les Monts Appalaches). L'année suivante, il ajoutait qu'il fallait « poursuivre l'extermination (des Indiens) ou les envoyer dans un endroit où ils seront hors de notre atteinte. »



© Barbara Timm

Abraham Lincoln

C'est sous sa présidence qu'à été menée la guerre contre les Santee du Minnesota, la guerre de Little Crow provoquée par la situation d'extrême famine à laquelle les Indiens avaient été réduits au cours de l'été 1862. Une terrible répression s'était abattue sur les Indiens vaincus. Le 26 décembre 1862, trente-huit Santee étaient pendus à Mankato pour « crimes de guerre ». Ces hommes n'avaient fait que combattre. Les prisonniers blancs que détenaient les Santee avaient tous été libérés. Il faut dire que trois-cent-trois dossiers de condamnés à mort avaient été présentés à la signature d'Abraham Lincoln qui n'en avait retenu que trente-huit, au grand désappointement des militaires et de la population blanche du Minnesota. Les pendaisons de Mankato n'en restent pas moins la plus grande exécution de masse de l'histoire américaine. Abraham Lincoln est de loin, le moins mauvais des quatre. N'oublions pas qu'on lui doit aussi l'abolition de l'esclavage...

Théodore Roosevelt

Le quatrième visage est celui du premier président du XX^e siècle, un héros de l'Amérique, en fait un simple tueur d'Indiens.

Il adhéraient pleinement à la notion de « Manifest Destiny » (2) déclarant que l'extermination des Indiens et le vol de leurs terres « était finalement une bonne chose puisqu'il était inévitable ». Il avait un jour déclaré : « Je n'irai pas jusqu'à dire que le seul bon Indien est un Indien mort, mais je crois que neuf sur dix le sont, et je ne voudrais pas regarder de trop près le cas du dixième. »

Ces hommes soutenaient la supériorité de la race blanche et l'idée que les Indiens devaient être exterminés à cause de leur infériorité raciale. C'était en particulier la vision de Jefferson, et Théodore Roosevelt ne cachait pas sa crainte que les classes supérieures américaines ne soient un jour remplacées par des classes sociales inférieures proliférantes.

Nous, Alliance des Etudiants Lakota, demandons à toutes les tribus impliquées dans le traité de 1868 de constituer une Commission Nationale sur les Terres. Nous leur demandons aussi d'étudier et de mettre en application la proposition en 20 points qui avait été présentée en novembre 1972 au Bureau des Affaires Indiennes de Washington par la caravane des Traités Violés. Nous demandons aux leaders tribaux de restaurer le processus des traités entre les gouvernements traditionnels et le Congrès des Etats-Unis. Enfin, nous demandons à toutes les tribus d'envisager l'adoption de la déclaration d'indépendance rédigée en 1974 durant la première conférence du Conseil international des traités indiens (IITC) comme un premier pas vers la véritable souveraineté.

Source : Déclaration de l'Alliance des Etudiants Lakota à propos du Mont Rushmore et des Black Hills, du 2 décembre 1997 - Le Lakota Student Alliance est un mouvement étudiant lié à l'AIM.

1. Les pères fondateurs de l'Amérique sont les hommes qui, autour de George Washington, ont rédigé la Déclaration d'Indépendance des colons américains et la constitution des Etats-Unis. Benjamin Franklin est le plus connu.

2. La théorie de la « destinée manifeste », apparue vers le milieu du XIX^e siècle, soutenait que les Etats-Unis étaient « manifestement destinés » à occuper et à civiliser tout le territoire compris entre le Canada et le Mexique et s'étendant jusqu'à l'Océan Pacifique. Elle a été le moteur idéologique de l'expansion vers l'Ouest.

Célébrer la résistance à Wounded Knee



Février 1973 a marqué le début de l'un des événements les plus importants de l'histoire contemporaine des Indiens d'Amérique du Nord. L'occupation, durant 71 jours du village de Wounded Knee, reste pour beaucoup un symbole moderne de la résistance des autochtones des États-Unis pour leur survie. Un quart de siècle plus tard, la nation oglala-lakota et l'American Indian Movement (AIM) ont décidé de commémorer « leurs 25 ans de libération culturelle et spirituelle ».

Le 27 février 1973, des traditionalistes lakota accompagnés de jeunes militants de l'American Indian Movement (AIM) décidaient d'occuper le village de Wounded Knee afin de faire connaître au monde extérieur, les conditions de vie dramatiques imposées aux indigènes des États-Unis. Ces événements ont fait la une des médias américains et ont eu un écho retentissant au niveau international.

Nombreux sont ceux qui reconnaissent aujourd'hui que Wounded Knee est devenu le symbole moderne de la résistance amérindienne. L'AIM et l'occupation de ce lieu hautement significatif ont contribué à la restauration de la fierté indienne et ont impulsé un retour aux valeurs traditionnelles et à la spiritualité. Comme le souligne Russell Means : « Wounded Knee, a été un catalyseur pour la renaissance de notre dignité et de notre fierté d'être indiens. Cette action a démontré au monde entier que les amérindiens existent encore et qu'ils sont toujours prêts à résister au colonialisme. »

L'implication de l'AIM dans ces événements, a été très favorablement perçue par les traditionalistes lakota. C'est en effet, à la demande de l'OSCRE (une organisation lakota dirigée par Pedro Bissonette) et des chefs traditionnels lakota, dont le célèbre Fools Crow, que les jeunes militants de l'AIM se sont engagés dans l'occupation de Wounded Knee. Néanmoins, une partie des Lakota a critiqué leur intervention et a reproché à l'AIM d'avoir apporté la division au sein de la communauté de Pine Ridge. Mais aujourd'hui, avec du recul, la majorité des Lakota reconnaît que Wounded Knee 73 fait partie intégrante de leur histoire et que ces événements ont contribué à un meilleur développement des projets de la tribu, comme en témoigne les succès de la Radio Kili, de *Oglala Lakota College*, de la clinique de Porcupine, etc.

Pour beaucoup, cette action a marqué le retour de la souveraineté des Oglala-Lakota sur leurs terres.

Gordon Weston, originaire de Porcupine se

souvient que l'AIM avait de nombreux amis dans le village d'Oglala. Il enseigne à *Oglala Lakota College* et garde le sentiment que Wounded Knee fut d'un grand bénéfice à la nation lakota. Convaincu que les événements de Wounded Knee ont permis de faire connaître les problèmes de la réserve de Pine Ridge, il pense aussi qu'ils ont eu d'importantes répercussions sur l'ensemble des indigènes américains ; le point le plus positif étant le renforcement de leur mode de vie traditionnel. « On a vu un retour à la langue lakota, aux cérémonies, aux Pow Wow, etc. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui portent les cheveux longs. Les gens sont de nouveaux fiers d'être indiens. »

Souvenirs de Wounded Knee

Quant à Alex White Plume, qui résidait à l'époque à Wounded Knee, il se souvient avoir été plutôt hostile à l'action de l'AIM. « C'était très étrange car toute ma vie, on m'a appris que je devais agir comme un Blanc. On m'a donné une éducation chrétienne pour que, soi disant, je puisse évoluer. Et tout d'un coup, les militants de l'AIM sont arrivés et ont tout chamboulé. Eux, étaient fiers d'être indiens... Ils ont provoqué beaucoup de bonnes choses. Grâce à eux, j'ai pris conscience que j'étais un Lakota ».

Dolores Blacksmith, une Ancienne du village d'Oglala est restée une fervente supporter de l'AIM. Selon elle, Wounded a permis de rappeler aux USA tout entier que les Lakota sont des êtres humains et que les Oglala veulent sortir de l'état de pauvreté dans lequel on les a confinés. Elle déclare : « l'AIM nous a aidés à lutter contre cette situation. Ils étaient serviables avec les Anciens, coupaient du bois, allaient chercher de l'eau, réparaient les maisons, etc. Personnellement, je remercie l'AIM d'être venu ici et d'avoir rappelé au gouvernement des USA qu'il nous avait oubliés ».

Photo d l'occupation de Wounded Knee en 1973, extraite de *Les voix de Wounded Knee*.





© Michel Dubois

Agnes Lamont, mère de Buddy Lamont, tué lors de Wounded Knee 73.

Mike Her Many Horse pense, lui, que ces événements ont rendu le gouvernement tribal plus responsable : « Le gouvernement tribal a évolué après Wounded Knee. Il s'est rapproché de ses citoyens. »

Pour de nombreux Anciens, membres de la *Grey Eagle Society*, Wounded Knee a été très significatif car l'AIM demandait principalement au gouvernement des Etats-Unis de respecter les traités passés avec la nation lakota.

Mel Lone Hill, ancien vice-président du Conseil tribal, souligne quant à lui, que les problèmes entre les traditionalistes et les métis n'ont pas entièrement disparus. Mais aujourd'hui, tous veulent un véritable changement et un retour aux valeurs traditionnelles. Il déclare : « Wounded Knee a relancé notre désir d'indépendance, fondé sur notre concept d'autodétermination. Si l'on veut une évolution, il faut travailler pour cela ».

Dans le même esprit, Elgin Bad Wound, un des responsables de *Oglala Lakota College* tient à préciser que « après Wounded Knee, notre nation est vraiment devenue plus forte ».

Célébrer le passé et construire le futur

1998 marque les 25 ans de l'occupation de Wounded Knee. A cette occasion des traditionalistes oglala, des membres de l'AIM et les étudiants du *Lakota Student Alliance* ont travaillé à la commémoration de l'événement. Afin d'officialiser cette action, le Conseil tribal de Pine Ridge a adopté, le 22 janvier 1998, une résolution reconnaissant le 27 février comme une date historique pour la nation oglala-lakota et décrétant que cette journée serait dorénavant fériée (voir

Chronologie de Wounded Knee

1868 • Le 29 avril, signature du traité de Fort Laramie, entre les Etats-Unis et plusieurs nations indiennes des grandes plaines, garantissant la base territoriale de la Grande Nation Sioux.

1890 • Le 29 décembre, plus de trois cents Lakota de la bande du chef Big Foot trouvent la mort, lors du massacre de Wounded Knee.

1968 • Création de l'*American Indian Movement* (AIM)

1972 • Richard Wilson prend le poste de président du Conseil tribal de Pine Ridge. A partir de ce moment, la corruption, le despotisme et la violence prédominent sur la réserve.

- En novembre, les traditionalistes oglala s'organisent et accusent Wilson de malversations.

1973 • Début février, création de l'*Organisation Sioux Oglala des Droits Civiques* (OSCRO)

- Mi-février, Wilson demande l'intervention des marshals fédéraux et du FBI sur la réserve.

- Le 23 février, les chefs traditionnels lakota et l'OSCRO font appel à l'AIM.

- Le 27 février, l'AIM et les traditionalistes oglala occupent le village de Wounded Knee.

- Le jour suivant les occupants sont encerclés par les troupes de police fédérale et la milice de Wilson.

- Le 11 mars, proclamation par les insurgés de la *Nation Oglala-Indépendante* (ION).

- Le 13 mars, le représentant du gouvernement américain, Harlington Wood entame les négociations.

- 15 mars, le gouvernement des Etats-Unis rejette les propositions de l'ION.

- Le 17 avril, des vivres sont parachutés à Wounded Knee, ce qui entraîne une fusillade entre les militants de l'AIM et les forces du gouvernement. Frank Clearwater, supporter de l'AIM est grièvement blessé.

- Le 25 avril, Clearwater décède à l'hôpital de Rapid City.

- Le 26 avril, les miliciens de Wilson provoquent la fusillade la plus violente du siège de Wounded Knee.

- Le 27 avril, la fusillade reprend à l'aube et se poursuit jusqu'au milieu de l'après-midi. Buddy Lamont, guerrier oglala-lakota est tué.

- Le 2 mai, les chefs lakota et l'ION cherchent une solution à la crise et organisent une réunion avec les représentants des USA...

- Le 5 mai, un accord est signé entre les parties.

- Le 8 mai, les militants sont désarmés et évacués de Wounded Knee. 146 personnes sont interpellées. Plus de 400 mandats d'arrêts sont lancés contre les militants et supporters de l'AIM.

- Les 17 et 18 mai, réunion à Kyle entre le gouvernement traditionnel lakota et les « représentants de la Maison Blanche ».

- Le 30 mai, une réunion est prévue entre les Oglala et les représentants du gouvernement. La Maison Blanche n'y envoie qu'une déclaration écrite. Aucune des revendications sur le traité de 1868 n'est satisfaite.

1990 • En décembre, pour le centenaire du massacre de Wounded Knee, plus de 300 cavaliers lakota du *Si Tanka Wokiksuye* convergent vers la fosse commune où reposent les victimes. Le 29 décembre, une cérémonie de « libération des âmes » est célébrée marquant la fin du deuil de la nation lakota.

1998 • Le 22 janvier, afin de célébrer les 25 ans de l'occupation, le conseil Tribal de Pine Ridge adopte une résolution en l'honneur de Wounded Knee. Le 27 février est déclaré jour férié pour la nation oglala.

- Les 27 et 28 février, l'AIM et le Conseil tribal de Pine Ridge célèbrent conjointement le 25^e anniversaire de l'occupation de Wounded Knee.

page suivante). Sur les dix-sept votants, quinze se sont prononcés en faveur de cette résolution et seul le membre représentant le district de Wakpamni, Tom Conroy, s'y est opposé. M. Conroy a exprimé son inquiétude concernant la célébration de Wounded Knee en insistant sur le fait sur sa crainte que les anciennes querelles refassent surface ».

Le président du Conseil tribal, John Yellowbird Steele, l'a rassuré en déclarant que « les événements de Wounded Knee ne se reproduiront pas. Nous devons refermer les blessures du passé. Nous sommes sur un chemin différent aujourd'hui ».

Afin de marquer la commémoration, des centaines de personnes ont participé les 27 et 28 février aux célébrations en faveur de Wounded Knee. Plusieurs marches et chevauchées ont convergé vers le site de l'occupation. Une Course a été organisée par Dennis Banks de Calico à Wounded Knee. De plus à Kyle, une rencontre s'est tenue à l'initiative de l'*American Indian Movement* afin de discuter de plusieurs sujets dont : la décolonisation et l'autodé-

termination, l'agriculture et l'environnement, la protection des bisons, la question des traités et les Black Hills, le racisme et la discrimination, l'alcoolisme et les violences familiales, le cas de Leonard Peltier et des prisonniers politiques, etc. Pour clôturer ces événements, un grand concert s'est déroulé à l'école Little Wound avec Floyd Westerman, John Trudell, Margo Thunderbird, Red Soul, Jim Page, etc.

Un quart de siècle plus tard, Wounded Knee se trouve à nouveau au centre de la résistance des Indiens d'Amérique. Symboliquement, ce lieu a été choisi pour célébrer les 25 années de libération culturelle et spirituelle. Le peuple lakota et les Indigènes des États-Unis poursuivent la construction de leur avenir.

Sylvain Duez-Alesandrini

Sources : Lakota Times (volume 12 - numéro 35), Communiqués de presse de l'*American Indian Movement*, de Lakota Student Alliance, du Conseil tribal de Pine Ridge et du bureau du vice-président d'Oglala Sioux Tribe.

Pour en savoir plus sur l'AIM, les événements de Wounded Knee et leurs prolongements ultérieurs, consultez notamment les ouvrages suivants :

- *Nitassinan* n° 1, 6, 16/17, 47 - *Les voix de Wounded Knee*, Akwesasne Notes, 1980, traduction CISIA de Nantes - *In the Spirit of Crazy Horse*, de P. Matthiessen, 1991, New York, éd Viking Penguin - *Agents of Repression*, de W. Churchill et J. Vander Wall, 1990, Boston, éd. South End Press - *When White Men Fear to Tread*, (autobiographie de Russell Means), de R. Means et M. J. Wolf, 1995, New York, éd. St. Martin's Griffin - *Like a Hurricane - The Indian Movement from Alcatraz to Wounded Knee*, de P. Smith et R. Warrior, 1996, New York, éd. The New Press.



Décret du Conseil tribal sioux oglala



Approuvé par un vote de 15 voix contre 1, le 22 janvier 1998

Décret du Conseil tribal sioux-oglala proclamant le jour du 27 février 1973, Journée de libération pour les peuples indigènes d'Amérique du Nord, reconnaissant la protestation de Wounded Knee comme un événement historique et culturel qui a attiré l'attention sur les problèmes des Indiens et sur la question de la souveraineté indienne à travers toute l'Amérique du Nord.

Considérant que, le Congrès des États-Unis a établi la réserve indienne de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud, en 1839 et a reconnu la Constitution et les Décrets sioux-oglala depuis 1934 (25 U.S.C sec.461 et seq.), et

Considérant que, la Cour suprême des États-Unis a constamment déclaré que le Congrès des États-Unis avait une responsabilité par traité à l'égard du peuple amérindien de la réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud, et des autres, et

Considérant que, les 26 et 27 février, des membres de la tribu sioux-oglala se sont réunis dans l'historique salle de Calico, au nord de Pine Ridge. Dès lors, l'Organisation sioux oglala des droits civiques (OSCRO), en collaboration avec le Mouvement Indien Américain (AIM) et leurs conseillers légaux, a réuni des centaines de plaintes déposées par les membres de la tribu sioux oglala concernant des violations des Droits de l'homme par des fonctionnaires tribaux et dénonçant leurs mauvaises conditions de vie, et

Considérant que, le 27 février 1973, un groupe d'Indiens et de non-Indiens, menés par l'AIM, a occupé le village de Wounded Knee en signe de protestation contre les traitements inégaux, les conditions de vie déplorables, les violations des traités et des Droits de l'homme et l'échec des États-Unis à respecter leurs responsabilités fiduciaires, et

Considérant que, l'occupation/libération de Wounded Knee en 1973 a, par conséquent, attiré l'attention de la communauté internationale sur la politique indienne du gouvernement américain et sur le traitement des peuples indigènes d'Amérique du Nord, du Sud et Centrale par les États-Unis, et

Considérant que, l'occupation/libération de Wounded Knee en 1973 est

devenue un puissant symbole de résurgence de la spiritualité et de la fierté indienne dans tous les États-Unis, et a suscité la création par les Amérindiens de leurs propres institutions scolaires, religieuses, sociales, économiques et culturelles, et

Considérant que, l'occupation/libération de Wounded Knee en 1973 n'a jamais été formellement reconnue par aucun Conseil tribal, issu de la Loi sur la réorganisation indienne comme un événement historique ou culturel pour les Amérindiens, à présent

Qu'il soit, par conséquent, décrété, que le Conseil tribal sioux oglala se doit de reconnaître et de saluer formellement l'occupation/libération de Wounded Knee du 27 février 1973 par les membres de la Nation Oglala Indépendante et de l'AIM, comme un événement historique et culturel pour la nation oglala lakota, et

Qu'il soit décrété, que, à partir de ce jour, tout document : archives, notes, rapports, photos, séquences vidéo et enregistrements audio de l'occupation/libération de Wounded Knee en 1973, en possession de particuliers ou d'institutions, soit enregistré et conservé dans les archives tribales sioux oglala, situées au bureau central d'Oglala Lakota College, Piya Wiconi, à Kyle, Dakota du Sud, et

Qu'il soit décrété, que la tribu sioux oglala proclame le 27 février, Journée de libération et des Droits de l'homme pour les Lakota mais aussi pour tous les peuples indigènes d'Amérique du Nord et qu'elle célèbre, chaque année, cette journée comme jour férié tribal.

Certificat

Je, soussigné, Secrétaire du Conseil tribal sioux oglala, par le présent acte certifie que cette résolution a été adoptée par un vote de 15 voix pour et 1 voix contre et 0 abstention, durant une session ordinaire tenue ce jour, 22 janvier 1998.

John Yellowbird Steele, Président
Traduction : Céline Vaquer-Nos

Theresa Two Bulls, Secrétaire



Le retour du bison

**“Honorons les os
de ceux qui donnent
leur chair pour nous
maintenir en vie”.**

Prière devant
le crâne de bison

Pour les tribus nomades des Plaines, le bison signifiait la vie. Ces majestueux animaux fournissaient au peuple indien tout ce dont il avait besoin, la nourriture, le vêtement, l'abri. Le bison était au centre de leur culture. Quand l'armée des Etats-Unis et les colons blancs ont commencé à massacrer les bisons, 50 millions de ces animaux parcouraient les prairies. Dans les années 1890, des lois ont été votées aux Etats-Unis et au Canada pour protéger les survivants : il n'en restait plus alors que 1 500. Privés du bison, les Indiens des Plaines ont perdu leur mode de vie indépendant traditionnel. Leur esprit a souffert de la perte du contact avec leur « animal sacré ».

« Les malheurs de la nation sioux et ceux de notre parent le bison sont presque identiques. Un génocide culturel nous a également conduits au bord d'une quasi-extinction. C'est pour cette raison que nous nous sentons si proches du bison. »

Kalon Strickland, Santee Sioux, 1994.

Cent ans après, les bisons reviennent à leurs anciennes prairies en un nombre qui commence à être impressionnant. Les Indiens

applaudissent à ce retour. Ils observent aussi avec inquiétude la manière dont les bisons sont traités sur certains ranchs où ils sont considérés comme du bétail, soumis au bricolage génétique et aux efforts de domestication.

Une obligation naturelle

Fred Dubray, Lakota de Cheyenne River, nous explique les liens de son peuple avec le bison. « En tant que peuple indigène, nous avons une obligation naturelle envers le bison. Le bison était, et demeure, une part essentielle de la spiritualité, de la culture et de l'économie des tribus des Plaines. Dans la culture traditionnelle, tous les éléments sont liés. De mon point de vue, il n'y a rien de mal à élever des bisons pour en tirer un bénéfice économique, mais tous les autres éléments doivent être pris en compte. Avant tout, le bison doit être traité avec respect ».

En 1990, Fred Dubray prenait contact avec la Société Amérindienne pour la Protection de la Vie Sauvage. La création d'une organisation intertribale, favorisant l'installation des troupeaux de bisons sur les terres indiennes, était envisagée. Celle-ci garanti-

rait une présence indienne dans les négociations avec le gouvernement et dans l'industrie du bison. La Société invita les tribus intéressées à assister à une réunion tenue dans l'hiver 1991. N'ayant pourtant été averties que quatre jours à l'avance, dix-neuf tribus envoyèrent des représentants. La réunion conduisit à la création de InterTribal Bison Cooperative (ITBC) qui réunit maintenant quarante-deux tribus.

Tous les membres d'ITBC n'ont pas exactement les mêmes buts. Certains vont continuer à élever les bisons pour fournir à leur peuple une nourriture saine, ainsi que pour des raisons culturelles et éducatives. D'autres, dont les troupeaux augmentent, envisagent d'élargir leur base économique en autorisant les chasses limitées ou en commercialisant des animaux élevés de manière parfaitement naturelle, sans antibiotique.

La nation lakota de Cheyenne River a travaillé avec une entreprise suédoise pour concevoir un abattoir mobile qui permettrait à la tribu de tuer les bisons directement dans leurs prairies natales, tout en maintenant pour eux un régime naturel. Cela épargnerait à ces animaux sauvages la terreur et l'indignité d'être chargés dans des camions et emmenés dans un abattoir. Cette façon de procéder est plus humaine et produit une viande meilleure et plus tendre. De cette manière, le bison ne subit pas la montée d'adrénaline provoquée par l'anxiété et la peur au moment de l'abattage. Cette technique sophistiquée permettra aussi de débiter la viande à la manière traditionnelle, sans aucune perte, tout en se conformant aux exigences du ministère de l'Agriculture américain.

Extraits d'un article de Beverly Cox et Martin Jacobs, dans Native Peoples, été 1997

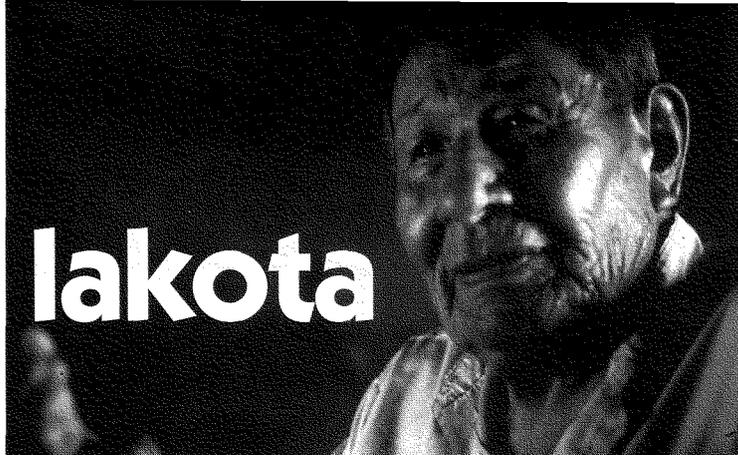
Pour de plus amples renseignements, contactez InterTribal Bison Cooperative, P.O. Box 8105, Rapid City, SD 57709-8105

Bisons au parc Yellowstone, 1992



© Barbara Timm

Parlons (un peu) lakota



Frank Kills Enemy, Ancien oglala de langue maternelle lakota.

Le Lakota est l'un des trois dialectes de la langue sioux. C'est celui des Teton (Teton) les Sioux de l'Ouest. Il se différencie des autres formes de la langue par la présence du son "L" (Lakota) alors que les Santee, les Sioux de l'Est, utilisent le son "D" (Dakota) et les Assiniboine et les Stoney, des Sioux canadiens, utilisent le son "N" (Nakota). Il semble que les Yankton, les Sioux de la moyenne vallée du Missouri, parlent actuellement la langue "dakota", alors que les linguistes les classaient comme parlant le "nakota". Les Assiniboine et les Stoney sont probablement issus des Yankton.

Quelques règles de prononciation

Les lettres se prononcent comme en français, sauf celles que l'on marque d'un point.

Š se prononce CH
Ĥ se prononce R, comme le « ch » allemand
Ġ se prononce R, mais moins guttural

Ķ se prononce KR
Ĵ se prononce PR
Ṭ se prononce TR

Tous les C se prononcent TCH

IN, UN, AN, ON sont des syllabes nasalisées. E est un « é », ouvert.
L'apostrophe à l'intérieur d'un mot marque une brusque rupture du son.

Retenons quelques mots liés à la spiritualité.

WAKAN TANKA : Le Grand Esprit
(tanka : grand; wakan: sacré, mystérieux)
MAKA : la terre - MAKA SITOMNIYAN :
le monde, l'univers
ŠKAN : le ciel, l'espace
MAĤPIYA : le ciel, les nuages
ANPO : la lumière - ANPETU : le jour
ANPETU WI : le soleil
HANHEPI : la nuit
HANHEPI WI : la lune
CANNUNPA : la Pipe
WANBLI GLEŠKA : l'aigle tacheté (le mes-
sager de WAKAN TANKA)
WAKINYAN : l'orage - littéralement « ce
qui vole » (appelé « oiseau tonnerre »)
WIWANYANK WACIPI : la danse du soleil
- litt. « ils dansent en regardant le soleil »
WANAGI WACIPI : la danse des esprits
(de 1890)
IHANBLECEYAPI : la quête de vision -
litt. « ils prient pour un rêve »
PTE ŠAN WIN : la Femme Bison Blanc
« MIĤAKUYE OYAS'IN » : « nous sommes
tous parents ! » - litt. « tous les miens ! »
« ECETU WELO ! » : « qu'il en soit ain-
si » (dit à la fin des prières)

Quelques expressions pour communiquer :

HAU ! HOKAHE ! : Salut ! sois le bienvenu !

HAU ! : oui, d'accord (un homme parle)
HAN ! : oui, d'accord (une femme parle)
PILAMAYAYE LO : merci - litt. « Tu me
fais plaisir. »
- TOKEL ENICIYAPI HWO ? : - Com-
ment t'appelles-tu ?
- EMACIYAPI. : Je m'appelle
- LAĶOTA HENICA HWO ? : Es-tu Lakota ?
- HAU, LAĶOTA HEMACA. : Oui, je suis
Lakota.
- ṬOKEŠKE YAUN HWO ? : - Comment
vas-tu ?
- TANYAN WAUN WELO : Je vais bien.
- TOKIYA TANHAN YAHİ HWO ? :
D'où viens-tu ?
- FRANCE HECIYA TANHAN WAHI
YELO : Je viens de France.
- LOYACIN HWO ? : As-tu faim ?
- HAU, LOWACIN YELO : Oui, j'ai faim.
- INIPUZA HWO ? : As-tu soif ?
- HIYA, IMPUZE ŠNI : Non, je n'ai pas
soif.
- OYAKAĤNIGA HWO ? : Est-ce que tu
comprends ?
- OMAKAĤNIGE YELO : Je comprends
- OMAKAĤNIGE ŠNI : Je ne comprends pas.

AKE WANCINYANKIN KTE : au revoir -
litt. « je te verrai à nouveau »
TOKSA AKE : à plus tard

Des noms :

WICAŠA : un homme, un être humain
WINYAN : une femme
ĶOLA : un ami
WAŠICU : un Blanc
ATE : père - INA : mère
ṬUNKAŠILA : grand-père
UNCI : grand-mère maternelle
HOKŠILA : un garçon
WICINCALA : une fille
MICINKŠI : mon fils
MICUNKŠI : ma fille
MICINCAPI : mes enfants
MIĤAKOJAPI : mes petits-enfants
MIHIGNA : mon mari
MIĤAWIN : ma femme
OYATE : les gens, un peuple, une nation

PAHA ou NATA : la tête - CANTE : le cœur
PEHIN : les cheveux - IŠTA : l'œil
I : la bouche - NAPE : la main - SI : le pied
ISTO : le bras - HU : la jambe
HUNUNPA : les « deux-jambes » (les êtres
humains)

TIPI : une habitation
MAĶOCE : une région, un pays
CANKU : un chemin
OTI : un campement, un village
OṬUNWAHE : une ville

MAŠ'OPIYE : une boutique
 WOWAPI : un journal, une lettre
 MAZASKA : de l'argent
 OĶOLAKICIYE : une association
 WAPAZOPI : un spectacle
 WACIPI : une danse
 OLOWAN : un chant
 WOYUTE : de la nourriture
 WAĶALYAPI : du café

PAHA ou HE : une colline, une montagne
 PAHA SAPA ou HE SAPA : les Black Hills
 WAKPA ou WAKPALA : une rivière, un ruisseau - « CANKPE OPI WAKPALA » : le ruisseau de Wounded Knee

WAŦO : les plantes, la végétation - litt. « ce qui est vert » - PEJI : l'herbe - WAĦCA : la fleur
 CAN : le bois, l'arbre - MNI : l'eau
 INYAN : le rocher - PETA : le feu - TATE : le vent - WA : la neige - MAĶAJU : la pluie

WAMAĶAŠKAN : les animaux - litt. « ce qui se meut sur la terre »
 KINYANPI OYATE : les oiseaux - litt. « le peuple qui vole »
 HUTOPA : les quadrupèdes - litt. « les quatre jambes »
 TAŦANKA : le bison mâle
 PTE : la bisonne, les bisons
 ŠUNKA WAKAN : le cheval
 ŠUNKA : le chien
 ŠUNKMANITU ŦANKA : le loup
 MATO : l'ours
 HEHAKA : l'élan - ŦAĦCA : le cerf
 WANBLI : l'aigle - KANĶI : le corbeau
 CETAN : le faucon
 ŠUNGILA, TOKALA : le renard

IGMU : le chat
 ZINTKA, ZINTKALA : un oiseau

LE ANPETU KIN : aujourd'hui
 HINHANNI KIN : demain
 HŦALEHAN : hier
 LE HŦAYETU KIN : ce soir
 HINHANNI : ce matin
 WANİYETU : un an, un hiver

Quelques verbes :

LOCIN : avoir faim - IPUZA : avoir soif
 WOTA : manger - YUTA : manger qq chose
 YATKAN : boire
 WANYANKA : voir - ABLEZA : regarder
 NAH'ON : entendre
 MANI : marcher - INYANKA : courir
 KINYAN : voler
 YA : parler - EYA : dire
 SLOLYA : savoir - WAONSPE : apprendre
 LOWAN : chanter - WACI : danser
 WASTEĻA : aimer - OKIYA : aider
 K'U : donner - ICU : recevoir
 YUĦA : posséder - YUZA : saisir
 YA : aller - U : venir
 NI : vivre - T'A : être mort - KTE : tuer
 KUJA : être malade - ISTIMA : dormir
 WATUKA : être fatigué
 IYUŠKIN : s'amuser - KAĶA : fabriquer
 NAJIN : être debout - IYOTAKA : être assis - YUNKA : être couché
 WOPETUN : acheter - OWA : dessiner, écrire - YAWA : lire, compter

Des adjectifs :

ŦANKA : grand - CIK'ALA : petit
 WASTE : bon - SICA : mauvais
 WAS'AKA : fort - ŦECA : nouveau

MAŠTE : chaud (la chaleur)
 OSNI : froid (le froid)
 LUTA ou ŠA : rouge - SAPA : noir
 SKA : blanc - ZI : jaune
 ĶI : brun - ŦO : bleu, vert foncé

KIN : le, la, les WAN : un, une, des
 LE : celui-là - LENA : ceux-là - NA : et

Compter en Lakota... Où l'on voit que les Lakota utilisent le système décimal....

ŦOKAHE : le premier
 EHAKE, HEHAKELA : le dernier
 WANJI : un - NUNPA : deux
 YAMNI : trois - ŦOPA : quatre
 ZAPTAN : cinq - ŠAKPE : six
 ŠAKOWIN : sept - ŠAGLOGAN : huit
 NAPCIYUNKA : neuf
 WIKCEMNA : dix
 WIKCEMNA AKE WANJI : onze
 WIKCEMNA AKE NUNPA : douze
 WIKCEMNA AKE YAMNI : treize
 (en pratique, on supprime WIKCEMNA et on dit AKE WANJI, AKE NUNPA, AKE YAMNI, etc)
 WIKCEMNA NUNPA : vingt
 WIKCEMNA YAMNI : trente
 WIKCEMNA NUNPA AKE WANJI : vingt et un
 WIKCEMNA YAMNI AKE ZAPTAN : trente cinq
 OPAWINGE : cent
 OPAWINGE NUNPA : deux cents
 OPAWINGE NUNPA SAM WIKCEMNA TOPA AKE ŠAKOWIN : deux cent quarante sept
 OPAWINGE WIKCEMNA : mille (dix fois cent)



Un peu de grammaire...

Dans la phrase lakota, le sujet vient en premier, suivi du complément d'objet, et le verbe est à la fin. Les circonstances de lieu, de temps sont placées au début de la phrase.

ex : LE HŦAYETU KIN, HOKŠILA KIN WAHANPI YUTA.

Ce soir, le garçon a mangé de la soupe.

Le futur se marque par KTE (ou KTA) placé derrière le verbe.

ex.: HINHANNI KIN, HOKŠILA KIN WAHANPI YUTA KTE.

Demain, le garçon mangera de la soupe.

La particule SNI placée en fin de phrase indique la négation.

ex : LE ANPETU KIN, HOKŠILA KIN WAHANPI YUTA SNI.

Aujourd'hui, le garçon ne mange pas de soupe.

Le pluriel est généralement indiqué par la syllabe PI (ou PE) placée à la fin du mot.

On note quelques différences entre la façon de parler des hommes et

celle des femmes. La particule YELO ou WELO (souvent réduite en LO) qui termine certaines phrases pour souligner une affirmation n'est utilisée que par les hommes.

Une femme pose une question en disant HE en fin de phrase, tandis qu'un homme dit HWO.

Un homme ajoute YO après le verbe pour donner un ordre à une seule personne (une femme ajoute YE). Un homme ajoute PO pour donner un ordre à plusieurs personnes (une femme ajoute PE).

Les différences de langage entre les hommes et les femmes peuvent aussi porter sur des mots. Par exemple, un homme appelle son frère aîné CIYE, mais une femme l'appelle TIBLO. Le mot KOLA marque une relation d'amitié entre deux hommes et ne devrait pas être utilisé par les femmes. Pour une femme, une amie se dit MASKE.

De nos jours, ces différences se sont un peu atténuées.

Bibliographie

Les Sioux

- *Elan Noir*, John Neihardt (Le Mail) - La vie de Black Elk, homme-médecine oglala
- *Les Rites secrets des Indiens Sioux*, Joseph E. Brown (Le Mail) - Les sept grands rites apportés aux Lakota par la Femme Bison Blanc.
- *Crazy Horse*, Mari Sandoz (Le Rocher) - Une biographie du grand guerrier oglala
- *Sitting Bull*, Stanley Vestal (le Rocher) - La première biographie du grand chef hunkpapa, rédigée dans les années 1940.
- *Sitting Bull, sa vie, son temps*, Robert M. Hutley (Albin Michel) - La plus récente des biographies de Sitting Bull.
- *Les Sioux*, William Hassrick (Albin Michel) - La société lakota à la fin du XIX^e siècle, selon des témoignages recueillis dans les années 1930-1940.
- *Souvenirs d'un chef sioux*, Luther Standing Bear (Payot) - De la vie traditionnelle de la fin du XIX^e siècle à l'adaptation à la culture blanche.
- *Lakota Woman*, et *Femme sioux envers et contre tout*, Mary Crow Dog-Brave Bird (Albin Michel)
- Le Difficile Itinéraire d'une jeune femme lakota, militante de l'AIM dans les années 1970.
- *Nous, les Dull Knife*, Joe Starita (Albin Michel) - L'histoire de quatre générations d'une famille lakota/cheyenne.
- *Fools Crow, homme-médecine des Sioux*, Thomas E. Mails (Le Rocher) - La vie et l'œuvre spirituelle du saint homme oglala.
- *La Religion des Sioux Oglala*, William K. Powers (Le Rocher).
- *Yuwipi, rituel des Sioux Oglala*, William K. Powers (Le Rocher) - Un rituel secret de guérison.

Les Indiens des plaines

- *Enterre mon cœur à Wounded Knee*, Dee Brown, (Stock) - Les combats menés par les Indiens des Plaines pour leur liberté de 1860 à 1890.
- *Les Indiens d'Amérique du Nord*, George Catlin (Albin Michel) - Les récits de voyage du peintre George Catlin parmi les nations indiennes des Plaines entre 1832 et 1840.

Des ouvrages en anglais

- *Lakota Star Knowledge*, Donald Goodman (Sinte Gleska University, Rosebud) - Une étude en profondeur de la vision du monde et de la spiritualité lakota.
- *Sacred language*, William K. Powers (University of Oklahoma Press) - La langue sacrée des Lakota s'exprimant à travers les chants et les prières.
- *Oglala Women*, Marla N. Powers (University of Chicago Press) - Des origines à nos jours, les femmes oglala dans le mythe, l'histoire et la vie quotidienne.
- *The Sixth Grandfather*, Raymond DeMaille (University of Nebraska Press) - Les interviews sténographiques de Black Elk à John Neihardt qui ont servi à la rédaction de *Black Elk speaks*.
- *Lost Bird of Wounded Knee*, Renee Samson Flood (Scribner Editor) - La vie douloureuse de la petite fille lakota retrouvée vivante après le massacre de Wounded Knee et adoptée par le général Colby (les deux premiers chapitres décrivent en détail les circonstances du massacre).

Langue lakota

Français/Lakota

- *Je parle Sioux-Lakota*, Slim Batteux (Le Rocher) - Actuellement le seul ouvrage en français. Une méthode très accessible pour débuter.

Anglais/Lakota

- *Beginning Lakhota* (volumes 1 et 11) (University of Colorado, Boulder) - Une méthode très claire, comportant beaucoup de vocabulaire, de bonnes précisions grammaticales et de nombreux exercices. Le 1^{er} volume est facile.
- *Elementary Bilingual Dictionary* (University of Colorado, Boulder) comportant le vocabulaire lakota actuellement utilisé. Un bon complément pour les 2 volumes de *Beginning Lakhota* (Ces ouvrages sont disponibles à la galerie Urubamba, 4 rue de la Bûcherie - 75005 Paris)

Des cassettes vidéos

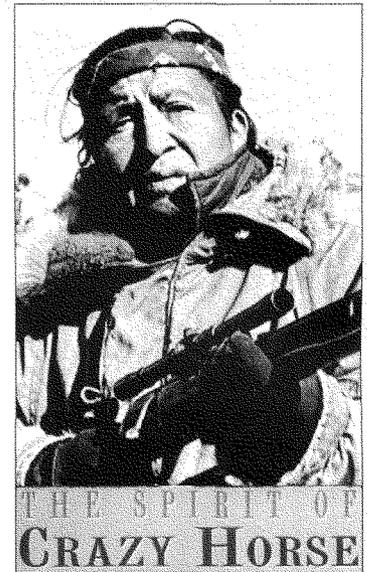
En anglais

- *Wiping the Tears of Seven Generations* (Kifaru Productions) - La chevauchée du souvenir de Wounded Knee (*Si Tanka Wokiksuye*) filmée en 1990 et comportant de nombreux témoignages sur le massacre.
 - *Paha Sapa, the struggle for the Black Hills* - Les Black Hills dans la légende et dans l'histoire. De remarquables témoignages de Lakota contemporains.
- Ces deux cassettes-vidéo ne sont pas, à notre connaissance, disponibles en France et doivent être commandées aux Etats-Unis.

Vidéo

L'Esprit de Crazy Horse

Un documentaire réalisé par Michel Dubois et Kevin Mc Kiernan, 60 mn.



« Le cœur de tout ce qui est », c'est par ces mots que les Sioux décrivent leurs terres ancestrales : les Black Hills. Ces montagnes qui occupent un million d'hectares au Dakota du Sud forment le centre spirituel de leur culture. C'est pour retrouver leur terre sacrée que les Sioux se battent depuis le XIX^e siècle. Le film *L'Esprit de Crazy Horse* révèle cette quête qui a façonné leur vie et leur destin depuis six générations.

Cette histoire est racontée par Milo Yellow Hair, un Oglala dont le grand père se battit contre le général Custer aux cotés de Crazy Horse, le chef légendaire et le symbole de la résistance indienne. *L'Esprit de Crazy Horse* ne se contente pas d'évoquer les dernières victoires et le dernier massacre des Sioux, à Wounded Knee, il révèle le prolongement de leur lutte, aujourd'hui (création de l'AIM, occupation de Wounded Knee en 1973, l'affaire Peltier, etc.) et leurs ultimes tentatives pour regagner leur héritage. Le film raconte comment Wounded Knee est redevenu le site d'un combat qui est loin d'être terminé. *L'Esprit de Crazy Horse* enquête sur ces conflits encore brûlants et présente les choix de la survie, illustrés par les témoignages de Milo Yellow Hair, Birgil Kills straight, Charlotte Black Elk, Vine Deloria, Dennis Banks, Leonard Peltier...).

Vous pouvez de nouveau vous procurer cette vidéo (en version française) auprès de Nitassian CSIA (voir ci-contre) au prix de 150 francs (port compris).

Merci de préciser si vous désirez une version PAL ou SECAM.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NITASSINAN revue trimestrielle d'information sur les nations amérindiennes

NOM - Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville Pays

Je m'abonne* / ré-abonne pour 160f (220f hors Europe) aux 6 prochains n° = f

Abonnement de soutien à partir de 250f pour les 6 prochains n° = f

Je commande les n° (à partir du 34)
soit numéros simples n° à 40f port compris = f

Je commande livres **Ike Mun Anam** à 75f port compris..... = f

Je commande livres **Contes Iroquois** à 85f port compris..... = f

Je commande pin **Nitassinan 92** à 30f port compris = f

Je commande vidéo **L'esprit de Crazy Horse** à 150f port compris..... = f

total = f

J'envoie un chèque de f libellé à l'ordre de "NITASSINAN-CSIA", adressé à :
NITASSINAN - CSIA, BP 317, 75229 Paris Cedex 05, France

* Les abonnements ne sont pas rétroactifs, ils démarrent automatiquement à partir du numéro à paraître.

NITASSINAN : revues disponibles à partir du n°15

n°15 Mapuche (Chili) - n°18 Colombie indienne - n°19 Shoshone (USA) -
n°20/21 Cherokee (USA) - n°22 Kuna/Tarahumara (Panama - Mexique) -
n°23/24 Huron/Abenaki (Nord Est Canada) - n°25/26 Cri/Mohawk (N. E. Canada) - n°27/28 Attikamekw/Ojibway (N. E. Canada) - n°29 Yup'it/Inupiat (Alaska - N. Sibérie) - n°30 92, Quelle "découverte" ? - n°31 Lil'wat, Gwich'in, Rigoberta "Nobel" ? - n°34 Rigoberta Menchú, CPR (Guatemala) -
n°35 Apaches, la lutte pour le Mont Graham (USA) - n°36 Canada, les nations indiennes contre l'uranium - n°38 La déforestation en terre indienne -
n°40 Les gardiennes de l'avenir (femmes amérindiennes) - n°41 La terre sacrée des Blackfeet (USA) - n°42 Mapuche - n°43 L'été indien au Canada -
n°44 Résistance navajo - n°45 Chasseurs cri du Lubicon - n°46 Index '84-96 -
n°47 Quel avenir pour le peuple innu ? (Canada) - n°48 Autonomie indigène (Mexique) - n°49 Vers une victoire makuxi (Brésil)

Tarifs promotionnels sur les anciens numéros (15 à 31) : simple = 25f -
double = 40f - commande groupée : 5 numéros simples ou doubles
au choix = 95f - tous prix port compris

Tarif numéros simples à partir du n°34 : 40f port compris

NOTRE PIN : "Nitassinan 92" 30f port compris

NOS LIVRES : IKE MUN ANAM, *Il était une fois, la dernière Frontière en Guyane*, d'Eric Navet, une analyse et un constat sur la situation de "nos" (!) Indiens (75 f, port compris)

CONTES IROQUOIS, traduction intégrale d'un livre d'Akwesasne Notes, illustrée de pictogrammes originaux (85f port compris)

BULLETIN D'ADHÉSION

J'adhère pour un an, d'octobre à octobre, au Comité de soutien aux Indiens des Amériques

à partir de 240f
(membre bienfaiteur)

120f (adhésion simple)

80f (bénéficiaires du RMI et du minimum vieillesse, chômeurs, étudiants, détenus)

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

J'envoie un chèque de f libellé à l'ordre de "Nitassinan CSIA",

Comité de Solidarité avec
Les Indiens des Amériques
BP 372

75526 PARIS CEDEX 11

01.43.73.05.80



(Permanence mercredi 16h à 20h)

FRANCE



© Pascal Marillier

**Enfant lakota en costume de danseur traditionnel
au pow wow de Pine Ridge, Dakota du Sud**